

# Le Témoin gaulois

[Au Fil des jours](#)

René Collinot  
2012

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

## AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume précédent provenaient, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille puis dans la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Ce livre prend le relais, pour ne pas encombrer inutilement le réseau. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, mais cinq instruments permettront au lecteur d'organiser son parcours :

- un [index des noms cités](#)
- un [index thématique](#)
- un [index des œuvres et publications citées](#)
- la [table des matières](#)
- le [renvoi aux derniers articles](#)



**Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

**ANNÉE 2012**

## **Nouvel An**

Le Nouvel An est le temps des bons vœux et des bilans, et je voudrais, *hic et nunc*, sacrifier à cette tradition. Ici, le bilan ne peut évidemment porter que sur le travail accompli autour de ce site pour mon plaisir (il m'a permis, entre autres, de recevoir des nouvelles d'amis depuis longtemps perdus de vue) et, si possible, celui du lecteur. Quant aux vœux, ils ne peuvent être que très généraux, puisqu'ils s'adressent à un public restreint – un peu plus de dix-huit visites par jour en moyenne cette année, venues du monde (presque) entier – mais dont, à mon grand regret, je ne connais qu'un petit nombre de représentants qui du moins me laissent à penser que la qualité supplée à la quantité.

Si je m'en rapporte à vos choix, deux livres se détachent nettement du lot, sans surprise : l'un est mon hôte plutôt que mon œuvre, puisqu'il s'agit de *Léon Ichbiah, matricule 173293*, qui a essaimé sans ma permission dans d'autres sites où, si j'en crois leurs annonces, il toucherait des milliers de lecteurs. Tant que ce genre de diffusion est gratuit, je ne puis que me réjouir de savoir que le témoignage de notre ami est reçu par un si vaste auditoire, puisque mon but et celui de ses proches n'était que de le faire connaître. La même mésaventure est arrivée à ma *Petite Chronique du temps perdu*, qui vient en première position sur mon site : décidément, les témoignages font recette, ce que confirment les scores de mes souvenirs morvandiaux et parisiens. Rien de plus normal, puisque l'intitulé du site ne promet rien d'autre. Mes très inégales incursions dans le domaine de la fiction viennent loin derrière, et comme je ne prétends pas avoir renouvelé l'écriture littéraire, j'en prends acte sans étonnement, et avec le sourire. Seul le roman de Basile Montfort, *Avant de vous quitter*, que j'ai

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

également hébergé, se détache nettement, ce dont je ne suis pas jaloux. Enfin cette rubrique *Au Fil des jours* clôt l'inventaire, avec quelques lecteurs que je suppose assez réguliers. Reste la dernière née de mes rubriques, la plus anciennement écrite, pourtant, *Lecture de l'image*, dont je ne puis pour l'instant connaître la fréquentation qui paraît importante, mais dont le chiffre est provisoirement gonflé par mes interventions, sa publication n'étant pas achevée. Il ne s'agit en somme que d'un fond de tiroir, mais je compte procéder ultérieurement à diverses améliorations et surtout aux mises à jour qui s'imposent, avec l'espoir que ces pages puissent amuser les curieux et rendre encore quelques services aux enseignants. Sur ce point comme sur d'autres, vos avis m'intéressent (via *Vos commentaires*).

On m'a reproché ce qu'on appelle mon pessimisme à propos de la présente rubrique. Il est vrai que ces pages sont rarement riantes, parce qu'elles sont un regard jeté sur un monde qui ne l'est qu'en quelques oasis, comme la modeste niche d'où je l'observe. Mais les pessimistes ne voient que le mauvais côté des choses, condamnent le présent et désespèrent de l'avenir. Il me semble que je n'écrirais pas, du moins à propos de la misère et de l'injustice, si je croyais qu'il n'y a aucun remède au malheur. Comme il est permis de radoter à mon âge, je redirai sans vergogne que je crois que l'humanité est dans son enfance, et qu'il faut faire confiance aux enfants, même si l'on tremble à leurs premiers pas. Rien ne garantit qu'ils échapperont à tous les périls qui les entourent, survivront à leurs imprudences, et qu'une longue vie leur est promise. Mais enfin, l'espérer est prendre un pari plus raisonnable que celui de Pascal : les productions des arts et les progrès merveilleux des sciences sont autant de promesses. Reste à maîtriser les techniques et à les mettre à notre service, au

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

lieu de les retourner contre nous. Après tout, on apprend bien à se servir d'un couteau sans se couper et à l'utiliser à d'autres fins que d'agresser ceux qui nous gênent ! Pour y aider, rien de tel que la démocratie, qui ne consiste pas à remettre le pouvoir à un seul homme tous les cinq ou sept ans, mais à entretenir le débat.

Je crois avoir dit quels vœux j'adresse à tous. Bonne année !

Lundi 2 janvier 2012

## **Maoris**

La réputation du musée du Quai Branly n'est plus à faire, et le livre d'or de l'exposition *Maoris* ne contient, pour ce que j'en sais, que des éloges bien mérités. Les objets anciens qu'elle donne à voir sont d'une grande beauté et mis en valeur par le bel espace où ils sont disposés suivant une scénographie qui relève elle-même du grand art et à laquelle je ne ferai qu'un reproche : pourquoi tant d'étiquettes sont-elles posées presque à ras de terre (« *Défense de s'asseoir* ») si bien que de vieux yeux ont bien du mal à les déchiffrer ?

Accueilli par de vastes panneaux de présentation, le visiteur se demande d'abord, devant l'abondance du vocabulaire insulaire, s'il ne sera pas débordé par tant de mots inconnus et de notions nouvelles. Bien à tort, puisque tout se ramène en somme à quelques concepts universels – autodétermination, attachement à la terre des ancêtres, écologie (le mot, je crois, n'est jamais écrit), justice – et au fameux *mana*, ce pouvoir que les objets doivent à ceux qui les ont possédés et transmettent à ceux qui les acquièrent, les noms des objets – outils tels que les herminettes, les pagaies, les instruments de pêche et de tatouage, fragments de pirogues, instruments de musique, vêtements, bijoux, sculptures et éléments d'architecture – étant toujours soigneusement traduits et commentés. Il comprend immédiatement qu'on l'invite non seulement à faire connaissance avec une autre culture, mais aussi à s'informer des revendications d'un peuple colonisé qui veut recouvrer sa terre et sa dignité. J'avoue que la première image proposée, celle de la descendance actuelle du chef Wiremu, composée de plusieurs dizaines d'hommes, femmes et enfants dont la moitié sont blonds ou châtain m'a fait sourire : il me



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

semble que les Maoris sont comme les Français : d'autant plus soucieux de leur « différence » qu'ils sont plus métissés. Impression confirmée par la dernière vitrine, où sont exposés, avec les photos d'une partie des hôtes ou des convives, les apprêts d'un banquet qui n'auraient pas déparé, il y a soixante ans, un jardin ouvrier ou petit-bourgeois de Saint-Cucufa : une longue table composée d'une planche posée sur deux tréteaux, entourée de bancs de bois et chargée d'assiettes et de couverts très occidentaux, la seule note locale étant donnée par un beau chemin de table multicolore fait de cailloux brillants, peut-être importés du Japon et achetés au supermarché du quartier ! Mais qu'importe : il s'agissait probablement d'un signe sympathique d'hospitalité, c'est ainsi qu'en tous cas je l'ai interprété.

Ma connaissance très superficielle du monde Maori s'est trouvée enrichie par cette visite, bien qu'aucun objet ne m'ait surpris, sauf peut-être une nasse à anguilles toute semblable à celles que nous utilisions jadis dans les ruisseaux du Morvan, jadis poissonneux. Je devais mon faible savoir en partie à Lévi-Strauss et à ses émules, mais bien avant à des sources de l'époque coloniale : *Les Races humaines*, gros manuel remarquablement illustré de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dont j'ai parlé ailleurs et *Les Enfants du Capitaine Grant* de Jules Verne, textes également bien documentés mais qui, pour des raisons idéologiques, insistaient sur les aspects sombres de cette culture, qui sont par contrecoup gommés ici, et ne se lisent qu'en creux. Car enfin il s'agissait d'une société non moins guerrière que la nôtre en ce temps-là, et dont certains traits cruels révolteraient nos âmes sensibles, qu'elles soient européennes ou néo-zélandaises, d'ascendance européenne ou « indigène ». Et puis les Maoris eux-mêmes, venus probablement vers l'an mille de Polynésie, étaient des conquérants, car il serait bien étonnant qu'à

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

une époque si tardive ils aient trouvé cette grande terre proche de l'Australie, elle-même peuplée depuis plus de cinquante-mille ans, vierge de toute trace humaine. Il est donc probable qu'ils ont exterminé ou assimilé leurs prédécesseurs, même s'ils n'ont pas éprouvé comme nous le besoin d'immortaliser leurs exploits.

Quoi qu'il en soit, les revendications de leurs descendants sont justes et nous touchent. Progressivement dépossédés de leurs terres au profit de la Couronne, qui vient de leur confisquer leur littoral et leurs eaux côtières, ils connaissent le sort de beaucoup de nos contemporains : chrétiens du Nigeria et du Moyen-Orient, Palestiniens des territoires occupés, coptes d'Égypte, paysans d'Éthiopie et du Liberia dont le capitalisme achète les terres à vil prix pour nourrir les pays riches... Mais les Maoris refusent à la fois la résignation et la violence : cette exposition semble prouver que ce double choix leur réussit assez bien.

Lundi 9 janvier 2012

### **Square des Batignolles**

Le roi Cygne n'est plus ! Ou c'est tout comme : il a disparu de son bassin depuis plusieurs mois, enlevé à l'affection de ses sujets, et on ne peut espérer qu'il ait décidé de regagner sa lointaine patrie australe, avec son chargement de parasites divers. Depuis, bien des changements sont intervenus, dans son minuscule royaume comme dans le vaste monde, pour le meilleur et pour le pire.

En premier lieu, le paysage s'est transformé, on a beaucoup construit. Sa résidence insulaire a été redessinée, de nouvelles constructions ont pris la place des anciennes, presque aussi discrètes mais plus belles, et la végétation a été entièrement renouvelée. Mais la principale innovation a été la création, non loin de la rive, d'une île artificielle plus vaste où s'était transporté, à l'automne, un massif de fleurs venu de terre ferme. On y a bâti un beau village dont les maisons évoquent l'architecture indigène du Pacifique et les paillotes du Club Méditerranée. En ce séjour enchanteur se presse, sur l'agora, la foule républicaine des pigeons que de grandes oies cendrées particulièrement agressives et récemment apparues en même temps que deux couples de canards mandarins chassent parfois, à seule fin de se prélasser avec la morgue des conquérants et le dandinement lourd des bourgeois repus. Quelques canards sont tristement relégués dans le bas quartier.

Et puis, il me semble que les moeurs évoluent. Est-ce l'effet d'une saison exceptionnellement tiède ? de l'anarchie qui a succédé au précédent régime ? De l'invasion des oies cendrées ? Celles-ci auraient-elles déteint sur le peuple paisible et farceur des canards ? Toujours est-il que ces derniers se poursuivent et se

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

tirent les plumes comme je ne l'avais jamais observé. Il est vrai que tous les opprimés du monde s'en prennent à leurs compagnons de servitude bien avant d'identifier les causes de leur misère et de s'y attaquer. Toujours est-il que, fâché de voir un jars stupide leur interdire férocement l'accès à la mangeoire, j'essayai de la télépathie, comme il plongeait la tête vers le fond du bassin, le corps à la verticale, offrant le spectacle ridicule de son gros derrière, et encourageai de toutes mes forces un canard qui croisait paisiblement dans les parages à déclencher un Pearl Harbour. À ma grande surprise, il répondit aussitôt à mon appel, fonça sur l'ennemi dont il tira avec force quelques plumes postérieures. Notre victime se redressa vivement tandis que son agresseur prenait le large, parcourut les alentours d'un œil aussi ahuri qu'offensé, et pinça longuement et cruellement un autre canard qui passait par là ! Déchaîné, celui que j'avais poussé à la vengeance tourna longtemps autour du gros oiseau, dans l'intention de réitérer, mais une autre oie grise vint au secours de son congénère, montant la garde pendant qu'il reprenait ses plongées. Mon champion finit par s'éloigner, de guerre lasse.

Pourtant l'amour, même en cette saison tardive, garde ses droits. L'autre jour un couple de colverts nageait de conserve quand un jaloux fonça sur le mâle. Celui-ci prit la fuite sans gloire, refusant le combat, et la canne s'empressa aussitôt de suivre le vainqueur. Mais comme il ne manifestait ostensiblement plus aucun intérêt pour elle, la belle choisit un nouveau protecteur au col plus vert que les deux précédents (c'est ainsi que ces messieurs font savoir qu'ils sont de nouveau sensibles à l'appel du sexe). Elle le conduisit près du rivage, visiblement très excitée, multipliant minauderies et jeux. Peine perdue ! Le col n'était pas encore assez vert, et le nouvel élu, après quelques pirouettes, finit par s'en aller

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

sans un adieu ! Las de ses manèges, je laissai à mon tour cette héroïne poursuivre sa quête amoureuse. Je l'ai revue huit jours plus tard, nageant tranquillement aux côtés d'un compagnon au col très vert, et visiblement apaisée.

Peut-être vous parlerai-je un jour de leur progéniture ?

Lundi 16 janvier 2012

### **Adieu au *Monde***

Ce n'est pas encore à l'existence, du moins je l'espère, que j'adresse cet adieu, ni même tout à fait à mon vieux journal, jadis si brillant et tombé si bas, car je crois qu'il y a une vie après *Le Monde*, et si j'ai pris la décision de résilier mon abonnement à la version électronique à six euros, je continuerai sans doute à acheter cette feuille de façon plus ou moins régulière (sauf le samedi, je refuse l'achat forcé d'un magazine dénué d'intérêt) tant qu'elle sera vendue en kiosque : le papier journal est irremplaçable pour certains usages domestiques.

S'il est facile de s'inscrire (on envoie son adresse électronique et son numéro de carte bancaire), il l'est moins de résilier. D'abord parce que cette possibilité n'est pas offerte dans l'édition en ligne quotidienne, il faut attendre l'avis de renouvellement mensuel. Ensuite parce que, ayant annoncé la résiliation, on reçoit un formulaire en version PDF à remplir. Il doit être retourné par la poste « en lettre recommandée avec avis de réception », faute de quoi il semble que votre ordre n'est pas pris en considération, ce qui n'est pas exigé pour l'abonnement et est à la limite de la légalité : il faudra, dans mon cas, que ses auteurs se contentent d'un timbre ordinaire ! C'est d'ailleurs chose faite : ayant bouclé cet article, j'ai reçu un mot aimable prenant acte de ma résiliation et m'assurant que je continuerai à recevoir les *newsletters* gratuites : tant mieux, on y trouve des adresses intéressantes.

On remarquera que *Le Monde* souhaite connaître les motifs de la résiliation, ce qui est compréhensible. Ayant d'autres chiens à fouetter, j'ai répondu « *mécontentement généralisé* », et renvoyé à mon site. Réflexion faite, je résume ici mes principaux griefs (avec

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

renvois aux pages du livre 2004-2011) :

- C'est un guide de lecture peu sûr (p. 35)
- Ce journal qui fut de gauche est devenu le mol oreiller des bourgeois bien-pensants, rôle jadis réservé au *Figaro*. Il fonctionne à moindre frais, presque sans reporters ni vrais journalistes, se contentant souvent de mal traduire sans le citer le *New-York Times*, que j'ai la chance de pouvoir lire dans le texte (p. 49, 158)
- Il donne trop souvent la parole à des illettrés prétentieux (p. 143) et à des crétins patentés (p. 232)
- Il ne joue plus son rôle de réflexion devant les grands événements (printemps arabe, par exemple), qu'il célèbre sans prendre le moindre recul (p. 236)
- Il fait avec Plantu (dont le crayon émoussé trace chaque jour une sorte de second éditorial) le lit du Front National, en alimentant la xénophobie sous couvert de défense de la laïcité (p. 346)
- Il se déshonore par de pseudos sondages qui le ravalent au rang de la presse *people* (p. 358 à 362)

Pourquoi avoir attendu si longtemps pour tirer les conséquences de ce constat ? Je crois que la multiplication des sondages bidons, depuis « *Quelle est la personnalité de l'année ?* », sans tenir compte des protestations véhémentes de nombreux lecteurs, dit assez en quel mépris les tient ce journal, et à quel public il a choisi de s'adresser. J'ajoute que *Le Monde* respecte désormais le pluralisme à la manière dont Monsieur Sarkozy a composé son premier gouvernement, selon la recette du pâté d'alouette : une alouette de réflexion pour un cheval de bourrage de crâne.

Lundi 23 janvier 2012

**Réflexions sur un miroir malaisien**

Il ne faut jamais, si l'on veut mieux se connaître, refuser le miroir que nous tendent ceux qui nous sont le plus étrangers. C'est pourquoi l'opinion sur l'état de l'Occident exprimée par Mohamad Mahatir (*Le Monde* du 18 janvier 2012), qui fut de 1981 à 2003 premier ministre de Malaisie et sortit son pays d'une grave crise économique, mérite qu'on s'y intéresse, quelles que soient les réserves que l'on peut éprouver vis-à-vis de la personne, de ses convictions et de ses méthodes.

Peu importe que notre homme affiche sans ménagement la jubilation que lui valent nos ennuis : après tout, il faut être bien naïf ou bien impudent pour s'imaginer ou feindre de croire que la colonisation a eu « des aspects positifs » pour les populations qui y ont été soumises, et il est assez naturel qu'elles voient dans la nouvelle donne économique un juste retour des choses. « Dr M » s'appuie sur sa propre expérience pour tourner en dérision les bons conseils que le F.M.I. a prodigués aux pays d'Asie du Sud-Est lors de la crise de 1997-1998 : il en a pris le contrepied, son pays s'en est fort bien trouvé, et les Occidentaux tentent de l'imiter à leur tour. Mais, dit-il, « *Ce qui a marché en Asie ne fonctionnera pas en Occident* » parce que le problème est tout autre. Concurrencés par « *des produits à bas coûts et de bonne qualité* (sic) », Américains et Européens ont assisté, impuissants, à l'inversion des flux commerciaux et ont cru trouver la parade par la création de produits financiers destinés à manipuler le marché, ce que notre presse nomme « l'industrie financière », bien improprement car, observe-t-il, « *La finance ne génère aucune croissance réelle et crée peu d'emplois* ». Le diagnostic est sévère, et la conclusion sans appel : « *les pays [...] d'Europe et d'Amérique sont appauvris* », même s'ils



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

refusent de l'admettre. Mais les solutions qu'il propose méritent à leur tour d'être examinées.

*« Pour mettre fin à la crise financière, les Européens doivent admettre qu'ils sont désormais pauvres. »* Sans doute. Puis ils doivent se remettre à *« produire des biens et vendre des services. »* Soit, et cela passe par un changement complet d'orientation : depuis le coup d'État gaulliste du 13 mai 1958, la France a tout misé sur quelques grandes entreprises géantes, abandonnant à leur sort les P.M.E. qui, faute de trouver auprès des banques l'aide financière qui leur aurait permis de se développer, se sont vendues aux premières et aux fonds de pension ou se sont délocalisées pour augmenter leurs bénéfices sans innover. Aussi les explications de M. Mahatir sont-elles un peu courtes : *« Parce qu'ils refusent [de reconnaître qu'ils se sont appauvris] les Européens et les Américains rejettent les mesures d'austérité, ils manifestent et organisent des grèves, ce qui ne fait qu'empirer les choses. »* Si les Asiatiques montrent plus de souplesse et d'abnégation, c'est que leur bourgeoisie et leurs dirigeants sont encore à la hauteur de leur tâche historique et leur donnent du travail, tandis que les nôtres ne savent que s'enrichir par la spéculation et l'appauvrissement des travailleurs, quand ils ne les jettent pas au chômage. Cette indignité de la classe dirigeante européenne éclate aussi dans l'incapacité navrante où elle se trouve de réaliser une autre partie évidente du programme du bon docteur : *« Le marché financier doit être encadré et contrôlé par l'État. De nombreux produits financiers doivent être régulés, voire interdits. »* Voilà qui est hors de portée de nos roitelets pourtant gonflés de leur importance, mais incapables de mettre en place des institutions européennes qui soient à la mesure du défi, ce qui ne les empêche pas de multiplier vainement les « sommets » où ils paraded sans jamais rien décider !

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Un dernier point de l'article de M. Mahatir est digne d'attention, même si je le trouve involontairement comique. Il reproche aux Occidentaux leur « *européocentrisme* », c'est-à-dire leur conviction que ce qui est bon pour eux l'est pour le monde entier. À cette prétention, il oppose les « *valeurs asiatiques* ». Je n'aime pas que l'on applique ce terme marchand à des principes et à des idéaux, mais il convient sans doute quand ce qui en tient lieu est négociable et monnayable. Indécrottable fils des Lumières, je crois qu'il y a des principes universels, c'est-à-dire valables pour l'humanité entière. Nous avons parfaitement su dans le passé assujettir les femmes en les affublant de vêtements incommodes, et nous continuons à payer leur travail au rabais, à leur refuser l'accès aux tâches et aux fonctions les plus valorisantes. Exiger d'elles une « vertu » dont les hommes se dispensent, bref, les traiter en mineures, pratiquer des châtiments inhumains, se débarrasser d'un opposant en l'accusant de sodomie, mépriser l'étranger, demander aux pauvres toujours plus de sacrifices tout en s'appliquant à s'enrichir sans mesure, voilà des « valeurs » qui n'ont rien d'asiatique et qui ont largement cours chez nous. Et si la fantasmagorie religieuse ne revêt pas les mêmes atours selon les latitudes, le fond en est le même.

La domination occidentale appartient sans aucun doute au passé, et l'on pourrait s'en réjouir si elle cédait la place à un ordre plus juste, ce qui n'est pas encore pour demain. Mais quoi qu'en pense ce politicien, serviteur dévoué d'une classe, de même que la Grèce a légué au monde l'idée de démocratie, l'Europe et l'Amérique laissent en héritage les droits humains, et les peuples d'Asie et d'Afrique sauront un jour s'en emparer.

Lundi 30 janvier 2012

### **Mineurs**

Nous n'avons que trop tendance à reproduire sans réflexion les jugements d'autrui, pourvu qu'ils nous frappent, qu'ils portent sur un sujet que nous ne connaissons pas et semblent fondés sur l'expérience de ceux qui les portent. Je ne doute pas, cher lecteur, que vous soyez totalement exempt de ce travers, et vous prie de considérer ce « Nous » comme un pluriel de modestie qui ne s'applique qu'à celui qui l'a énoncé.

Jadis, un collègue qui sévissait à Lille et dans ses alentours, me raconta que ses camarades, fils de mineurs, ne travaillaient guère à l'école, pressés qu'ils étaient de s'embaucher à la mine, comme leur père. Très fier de sa modeste réussite, il conclut non sans une satisfaction sans doute inconsciente : « Aujourd'hui, ils crachent leurs poumons ! » Comme c'était un enfant du pays, je croyais n'avoir aucune raison de mettre en doute ses propos, d'autant qu'il avait, une autre fois, montré de la sympathie pour ses compatriotes, disant que dans cette région de tradition ouvrière, l'orientation vers l'enseignement professionnel n'était pas vécu comme un échec, mais comme un aboutissement de l'enseignement primaire aussi normal et honorable que d'autres, ce qui selon moi devrait être partout le cas.

Il m'est donc arrivé, dans un courrier privé, de reprendre à mon compte, sans y penser ni citer mes sources, ce témoignage. Cela méritait une volée de bois vert, mais mon correspondant s'est contenté avec sa courtoisie habituelle de m'opposer sans autre commentaire sa propre expérience, que je me permets de reproduire ici *in extenso* : « *Notre expérience de jeunes professeurs dans les régions minières du Nord et du Pas de Calais (à Hénin-Liétard, à Bruay, à*

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*Béthune...) nous a laissé, à ma femme et à moi, une impression plus positive : c'était dans les années cinquante et je suis mi-même descendu au fond, durant tout un "poste". Nous avons eu beaucoup d'enfants de mineurs, avides d'apprendre, dès les petites classes, et que leurs parents poussaient dans ce sens, non sans rigueurs parfois. Il fallait pourtant s'affranchir du "patois" comme l'on disait alors. Les Houillères, les départements et les communes favorisaient matériellement ces efforts. Les pères étaient très fiers de leur métier, qui ne ressemble à aucun autre, mais ils espéraient autre chose pour leurs enfants (j'ai observé la même chose chez mes grands-parents "fermiers"). Les situations (et les maisons) qui faisaient rêver, c'était celles des ingénieurs et des médecins attachés aux mines... »*

Que pourrais-je ajouter après avoir ainsi fait amende honorable pour avoir à ce point manqué d'esprit critique ? Que cette fierté du métier et cette volonté de procurer aux enfants une vie meilleure étaient également partagées par les paysans, commerçants et artisans que j'ai connus (dans notre famille, c'est le métier d'enseignant qui faisait rêver) ? Que j'ai noté ailleurs la proportion inattendue d'enfants de cheminots parmi mes étudiants de Vaugirard ? Que ces temps où une économie prospère autorisait de tels espoirs, généralement exaucés, paraît bien loin...

Lundi 6 février 2012

### En bref...

6 février : Les beaux titres du Monde

Agacé par l'affichage d'un gros titre imbécile à propos d'Orbakan, « L'homme qui fait peur à l'Europe », je me suis décidé trop tard à réagir : dommage, aucun lecteur n'en avait fait la critique ! J'ai eu le temps d'envoyer le mot suivant, que je cite de mémoire : «

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

L'Europe serait tombée bien bas si elle avait peur de ce petit chef, dont notre grand chef se fait le complice dans la persécution des Roms. Mais rien dans l'article ne justifie ce titre accrocheur, sinon le désir d'appâter le lecteur, au risque de gonfler d'importance cet aspirant dictateur. » Mais la liste des réactions (une demi-douzaine, je crois), était close depuis le 5 au soir.

7 février : Bachar al-Assad a reçu la visite du ministre russe des Affaires étrangères, Sergueï Lavrov, et du chef des services de renseignement extérieurs Mikhaïl Fradkov.

Le secret a été bien gardé sur la teneur de l'entretien, mais on la lit en creux dans la réaction de l'intéressé, qui a promis « de faire cesser les violences » : c'est à quoi il s'emploie de son mieux depuis quelques mois, mais M. Lavrov lui a reproché sa mollesse dans la répression et l'a engagé à suivre l'exemple de son papa et du bon M. Poutine, et M. Fradkov lui a fourni quelques bons tuyaux et quelques vieilles recettes.

10 février : Côté cour

Tombé par hasard sur le curieux duo Merkel-Sarkozy lundi dernier : on eût dit d'une bonne ménagère portant secours à l'un de ses garnements. Mais elle paraissait s'ennuyer ferme. Quant à notre valeureux président, il ne lui manquait qu'une culotte courte. Il paraît que tous les électeurs de droite n'ont pas apprécié que leur non-candidat se réfugie dans des jupes allemandes. Suivant instinctivement la loi d'exposition sélective aux médias, j'ai zappé.

Pourquoi ne pas commenter les propos de Monsieur Guéant sur les civilisations ? Je ne m'attarde jamais devant les bouches d'égoût : celles de Paris exhalent des miasmes par temps d'orage, et celles de la république sarkozienne, en toutes saisons.

**De père en fils**

« *Poisson pourri de Salonique*  
*Long collier des sommeils affreux*  
*D'yeux arrachés à coup de pique*  
*Ta mère fit un pet foireux*  
*Et tu naquis de sa colique* »

(Guillaume Apollinaire, *La Chanson du Mal-Aimé*)

Le monde assiste depuis plusieurs mois, apparemment impuissant, aux exploits du président Bachar al-Assad, qui ne se lasse pas de réprimer ceux qui osent contester son pouvoir, ces « terroristes » parfois âgés de moins de treize ans qui ont droit, « comme des grands », aux bons soins de ses tortionnaires et aux massacres perpétrés par sa soldatesque. En cela, il ne fait que suivre la voie tracée par son père Hafez al-Assad, de glorieuse mémoire.

Aujourd'hui, les médias occidentaux et arabes dénoncent à grands cris cette dictature sanguinaire. Non pas qu'ils la découvrent : il y a trente ans, nos journaux ne nous ont pas laissés dans l'ignorance de la répression qui fit en février 1982, à Hama, quelques dix mille victimes, selon l'évaluation la plus basse, personne ne les ayant dénombrées. Curieusement, les traces sur Internet en sont rares, si l'on excepte le témoignage du journaliste Sorj Chalandon, l'un des rares témoins étrangers, reporter à *Libération* qui consacra sa Une à l'événement, et à son interview à chaud par l'I.N.A. Curieusement, *Le Monde* ne cite que cet article, sans exhumer les siens. Il est vrai que ses archives numérisées ne remontent qu'à 1987, et que ce journal a fait maintes fois allusion, depuis, à ces faits, mais on aurait pu imaginer qu'il ait recours à ses propres

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

archives papier pour un tel événement ! Toujours est-il qu'à l'époque, passé le premier moment de stupeur et d'indignation, on passa bientôt ces 10, 25 ou 40 000 victimes par pertes et profits et qu'on s'empressa de tourner la page. Pour justifier cette résignation (il est si facile de se résigner pour autrui !) on avançait cette « *idée simple* » que « *l'Orient compliqué* » était, comme nos Balkans, une mosaïque d'ethnies et de religions incapables de s'entendre. Seul un régime fort comme celui du Sultan de Constantinople dont Guillaume Apollinaire, l'injurieux, rappelait les méthodes, ou l'adhésion librement consentie à un ensemble démocratique comme l'Europe pouvaient les faire coexister pacifiquement. Les dictatures sanguinaires de notre époque avaient pris le relai de l'Empire ottoman. C'était, en somme, un mal nécessaire.

Serions-nous devenus plus vertueux ? La conscience universelle, si tant est qu'elle existe, s'éveillerait-elle ? Voici que tous les gouvernements, y compris ceux des pays arabes, qui ne brillent pourtant pas davantage par leur douceur que les Occidentaux, et à l'exception scandaleuse de ceux de la Russie et de la Chine, soucieux de protéger l'un, un gros client (en armes), l'autre, un gros fournisseur (de pétrole), et logiquement solidaires d'un régime « socialiste » dont ils pratiquent les méthodes, voici donc que nos dirigeants, relayés par leurs médias, leurs images choc et leurs gros titres, n'ont pas de mots assez forts pour s'indigner de cette nouvelle répression, pourtant assez timide comparée à celles qu'exerçait le père de l'actuel dictateur en titre qui n'est, répétons-le, que la marionnette de son clan. Pourtant les conséquences prévisibles de la chute nullement assurée du régime alaouite seraient les mêmes que ce qu'elles auraient été naguère et que ce qui a suivi celle du Baas en Irak, et les autres minorités le savent

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

bien, qui soutiennent plus ou moins discrètement le tyran : le temps de la revanche des Frères musulmans serait aussi celui de leur persécution.

Non, ce qui conduit ces monstres froids que sont les États n'a pas changé, il ne s'agit pour eux que de défendre leurs intérêts à court terme, qui ne sont jamais ceux des peuples. L'indignation vertueuse de Mme Clinton et de ses alliés ne saurait cacher les hideux calculs de la *Realpolitik*. Le but est d'affaiblir l'Iran, allié de la Syrie. Si l'opération réussit, il sera toujours temps d'en évaluer les retombées, qui ne seront plus que « dégâts collatéraux ». Faut-il donc désespérer, ou compter cyniquement les coups ? Certainement pas, mais refuser d'être dupe et de hurler avec les loups.

Lundi 13 février 2012



**De la « haute culture »**

Le 10 février dernier, écoutant sur *France Culture* la chronique « *Les idées claires* » de Danièle Sallenave, je fus quelque peu choqué de l'entendre parler avec mépris de « *la culture Wikipedia* ». Internaute impénitent, j'avoue que je fréquentais jusque-là sans modération la fameuse encyclopédie dont les contenus ne sont ni plus ni moins sûrs ou objectifs que ceux de ses grandes sœurs imprimées, et qui offre l'avantage d'une mise à jour fréquente, d'une consultation aisée et, bien sûr, de la gratuité. Je ne connaissais Mme Sallenave que de nom et par ses chroniques de *France Culture* qui tombent dans le créneau horaire où j'écoute cette chaîne. J'ai donc entrepris une rapide enquête pour savoir d'où lui venait ce dédain.

Qu'elle me pardonne, « *ma première entreprise fut* »... de consulter l'article que lui consacre *Wikipedia* ! Peut-être son animosité tenait-elle à ce qu'on l'y avait maltraitée ? Pas du tout, me semblait-il. L'article est bref mais plutôt élogieux. Il retrace une belle carrière de normalienne qui enseigna trente-trois ans à l'université de Paris-X Nanterre, publia de nombreux romans, et siège parmi les Immortels où il lui a fallu faire l'éloge de Maurice Druon avant de s'asseoir dans son fauteuil : voilà une référence qui ne manque pas de saveur et qui commence à nous éclairer sur le système de pensée de cette sentinelle du Capitole, qui ne cesse de nous alerter au sujet des menaces qui pèsent sur la « Culture », ou plutôt sur l'idée qu'elle s'en fait. Témoin ce titre (la lecture de l'article qu'il introduit, paru dans *Marianne* du 5 février 2012, fut le second acte de mon enquête, et me rappela la tonalité générale de ses interventions) : « *Il faut sauver la lecture ! Le cri d'alarme de Danièle Sallenave* ».

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

S'appuyant sur des enquêtes dont elle n'examine ni les sources ni la méthodologie, notre académicienne affirme que la lecture est en péril et que, toutes catégories confondues, nous lisons de moins en moins. De l'affirmation à la recherche du coupable, il n'y a qu'un pas : « *Trop souvent, les enseignants ont tendance à penser que la haute culture, à commencer par les œuvres de fiction, est réservée à l'élite. Alors qu'au contraire, l'école devrait donner un accès à la haute culture aux élèves qui arrivent avec un bagage moins fourni que les autres.* » Il est vrai que des collègues, croyant se mettre à la portée de leurs élèves, ont cru bien faire en introduisant dans leur classe la lecture de romans de gare comme ceux de Christine Arnothy. Le seul intérêt de cette démarche serait d'empêcher que des élèves ayant appris à lire à l'école primaire ne retombent ensuite dans l'illettrisme, faute de pratique, comme on le voit souvent ; mais je doute fort que l'école puisse donner le goût de lire à partir de ce genre d'ouvrages faciles, que la famille et les amis sont plus aptes à faire connaître. Considérant que la lecture, en soi, est de peu d'intérêt si elle ne développe pas l'esprit critique, la sensibilité, l'imagination, le sens de ce qui est beau, et si elle n'ouvre pas les fenêtres, j'ai moi-même toujours milité, comme enseignant et comme formateur, pour que seules des œuvres fortes soient proposées aux élèves, quel que soit leur âge et leur niveau scolaire, et j'ai pu m'appuyer sur le fait que les élèves de L.E.P. demandaient qu'on leur fasse étudier « de vrais livres ». Pourtant, l'expression même de « *haute culture* » (s'agirait-il des ouvrages immortels de M. Druon ?) me révolte. Je sais bien que notre société est (bien trop) inégalitaire et suis heureux de n'être pas parmi les plus défavorisés, mais il me semble que si je croyais comme Mme Sallenave appartenir à « l'élite » de notre nation, je ne m'en vanterais pas, étant donné l'état dans lequel la première a mis la seconde. En ma qualité d'enseignant aussi, je ris de cette

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

recommandation : « *Cette familiarisation peut intervenir à l'occasion des cours de grammaire : par exemple, pourquoi ne pas utiliser des phrases écrites par Flaubert pour analyser l'accord du sujet avec le verbe ?* » C'était la pratique du *Bled* qui fut un excellent outil dans ma jeunesse et pour les enfants qui avaient la chance de passer et de réussir le concours d'entrée en sixième, mais nous avons dû l'abandonner parce que ces phrases étaient, pour nos élèves, plus difficiles à comprendre que la règle ! Et de conclure en toute simplicité : « *Mais pour cela, il faudrait que les enseignants bénéficient d'une réelle formation disciplinaire car, pour l'instant, ils sont un peu démunis en la matière...* » Je croyais que cette formation disciplinaire relevait de la compétence de l'université, qui considère que le métier d'enseignant est le seul qui ne s'apprenne pas : foin de la pédagogie, un enseignant n'a besoin que de science... et de la Grâce !

Pour en revenir à la baisse supposée de la lecture (mais que signifie « lire un ou trois livres par mois » ? et comment interpréter les réponses que des publics différents peuvent faire à une question mal posée ? Mes camarades, à l'armée, échangeaient, pour tromper l'ennui de la vie militaire, ce qu'ils appelaient des « livres » ou des « bouquins », mais que n'importe quel enseignant ou libraire aurait nommé des romans-photos ! Admettons que chaque lecteur lise moins : il doit y avoir davantage de lecteurs, puisqu'on n'a jamais autant imprimé de livres ? J'avoue que je lis moins de livres. Mais personne ne passe le temps jadis consacré aux livres à folâtrer, à rêvasser, à dormir ou à boire, et encore moins à « travailler plus pour gagner plus ! » On lit moins de livres parce qu'ils ont perdu, comme l'école et l'université, le monopole de la transmission du savoir, et ceux de la création poétique et de la fiction. On est tout bonnement passé d'une

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

culture de l'écrit à une culture audiovisuelle, de la graphosphère à la vidéosphère, pour employer le jargon un peu pédant de Régis Debray. Cette dernière est d'ailleurs tout imprégnée d'écrit. Et de même qu'on n'est pas devenu muet en passant de la culture orale (la logosphère) à la culture écrite, on lit plus que jamais dans la culture électronique. La lecture n'est pas plus morte que la parole, elles sont entrées simplement dans une autre configuration, une nouvelle culture.

Alors, prenons les « cris d'alarme » de Mme Sallenave pour ce qu'ils sont : l'expression de l'angoisse de gens qui croyaient détenir pour toujours le savoir et, dans le meilleur des cas, se faisaient un devoir de le partager avec « les petites gens ». Appartenant, croyaient-ils, à une catégorie supérieure d'humanité, prenant leur étroit horizon pour « la haute culture », ils s'effraient de voir leur petite fourmilière bouleversée par l'évolution de technologies qu'ils sont incapables de comprendre. Comme dit l'Évangile : « *Laissez les morts enterrer les morts.* »

Lundi 20 février 2012

**L'Éternité et un jour (1998)**

Revu le film le plus fellinien de Theo Angelopoulos. Pourquoi les médias se sont-ils montrés si discrets à la mort de cet immense cinéaste ? C'est la nostalgie d'une belle enfance bourgeoise qui fait penser à Fellini, le regret poignant d'un paradis perdu, et le narcissisme d'un homme que les femmes ont beaucoup aimé.

Mais le réalisateur grec élargit prodigieusement cette thématique intime, en montrant la rencontre improbable d'un vieillard foncièrement bon mais ingénument égoïste à qui la vie a donné tout ce qu'elle a de meilleur, et d'un petit immigré albanais sans papiers, qui ne connaît guère que les pires aspects de l'existence. Le premier sait qu'il va bientôt mourir, le second ne peut imaginer de quoi demain sera fait, tous deux ont peur. Commence un voyage où, comme chez Bergman et Fellini encore, passé et présent se mêlent, vers la frontière où le vieux veut reconduire l'enfant, qui dit avoir laissé, de l'autre côté, sa grand-mère. On ne voit de cette frontière, « paysage dans le brouillard », qu'un immense grillage semblable à la clôture d'un camp de concentration, où sont accrochées des silhouettes immobiles d'hommes dont on ne sait s'ils sont morts ou vifs. L'enfant recule, dit avoir menti : il n'a plus de famille. On fait demi-tour, et commence une nuit d'errance : l'enfant tiendra compagnie au vieil homme jusqu'à l'aube, où les trafiquants qui exploitent sa bande s'appêtent à embarquer les gamins vers une destination inconnue qui doit être l'Italie. Dans l'autobus de nuit qu'ils prennent pour tuer le temps, défilent des figures plus ou moins symboliques : un manifestant fourbu qui s'endort aussitôt sur la banquette, près de son drapeau rouge ; un trio de musiciens qui jouent un morceau classique – créant un instant de magie ; des amoureux qui se

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

querellent... Vient l'aube et la séparation, chacun suivra son destin. Tout semble dès l'abord séparer ces deux êtres, mais deux liens les unissent profondément : la peur et la poésie. Pour le vieil écrivain qui a le sentiment de n'avoir rien achevé, l'enfant se fait « marchand de mots ».

Mais la poésie, comme dans tous les films d'Angelopoulos est partout, et d'abord dans les paysages insolites et désespérants d'une Grèce en proie à l'hiver et noyée dans le brouillard, dans le petit visage prématurément vieilli de l'enfant, qu'éclaire parfois un sourire lumineux, dans le sourire mélancolique et naïf du vieillard, interprété superbement par Bruno Ganz, et surtout dans ces interminables plans séquences où les personnages entrent comme par hasard dans le cadre, et qui donnent son rythme à ce beau film dont l'auteur a mis toute la beauté et tout le malheur du monde et semble avoir pressenti le destin tragique de sa patrie.

Mardi 21 février 2012

### En bref...

21 février : Coïncidences.

1. *Le Monde* consacre justement un article à l'exploitation des enfants roumains, dressés à voler par des chefs de clans dont l'activité, réprimée à Londres, se serait déplacée vers Paris et Rome. L'auteur, Yves Bordenave, n'en finit pas de se répéter sur une page entière. Je conclus pour lui : qu'attend donc l'Europe pour prendre en main le problème ? Il ne doit pas être bien difficile d'arrêter les exploiteurs, de saisir leurs biens, de loger leurs victimes dans leurs palais kitsch, et de financer des écoles dignes de ce nom à leur intention ?

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

2. Lu dans l'éditorial de notre « journal de référence », à propos de la nouvelle saignée imposée à la Grèce sous prétexte de la guérir : « ...ces interminables négociations qui s'achèvent dans la blancheur timide d'une aurore bruxelloise. » Homère, lui faisait la différence entre l'aube (où « on achève les blessés », dit la chanson, et « Aurore aux doigts de rose, née du matin », mais comme chacun sait, il appartenait au club Med : les journalistes de Paris et de Bruxelles, eux, n'ont pas de temps à perdre, et surtout pas pour lire un vieux poète !

24 février : « *Le ton dont il parla fit retentir les bois,  
Et découvrit tout le mystère.* »  
(La Fontaine, *Le loup devenu berger*)

Vu par hasard « *Des paroles et des actes* », sur France 2, pour la première et dernière fois. La fille Le Pen a eu raison de dénoncer le caractère putassier (elle a dit, je crois, « commercial ») de cette émission, mais que venait-elle y faire ? À une époque où les combats d'animaux heurteraient nos âmes sensibles, qui tolèrent pourtant fort bien la boxe, on a mis en présence deux monstres de notre temps, mais qui viennent de loin. D'un côté la louve fasciste déguisée en bergère, suivant la mode ravissante qui nous vient aussi d'Italie. De l'autre le chien stalinien, qui n'a pas cru devoir ou n'a pas pu se travestir : il lui a asséné quelques vérités, mais y a ajouté insultes et intimidation, selon les bonnes vieilles recettes des Duclos, Thorez et de leur émules. Il ne l'a quand même pas traitée de « vipère lubrique », mais le cœur y était.

Le reste de la campagne ressemble au Waterloo de Victor Hugo : « *Morne plaine !* »

## **Œdipe**

*« La guerre ! C'est une chose trop grave pour la confier à des militaires. »*

Ce que Clemenceau disait de la guerre et des militaires est vrai de toutes les choses graves et de leurs spécialistes : on ne doit pas laisser les premières aux bons soins des seconds. Un esprit libre peut et doit soumettre à l'examen critique les affirmations des savants qui, le nez sur l'objet de leur étude, ne voient pas l'ensemble. C'est particulièrement vrai de ce qui touche à la psyché : plus encore qu'en physique nucléaire, l'observateur y modifie l'objet de son étude, parce qu'elle l'implique et qu'il s'y projette.

C'est la mode de taper à bras raccourcis sur le bon Dr Freud, et ce n'est pas par hasard qu'elle coïncide avec le retour en force de nouvelles formes de pruderie et la menace d'un nouvel ordre moral qui pèse sur notre société, mais il n'est pas question, ici, d'y sacrifier. Quelle que soit la valeur de ses théories, elles ont eu le mérite, en un temps de misère sexuelle sans précédent, de libérer la parole et les mœurs en transgressant tous les tabous. On peut cependant éprouver de la sympathie et de la reconnaissance pour l'homme et son action sans accorder la moindre valeur à ce qu'il a échafaudé et s'enrôler dans son église. Prenons le fameux complexe d'Œdipe : on ne peut nier qu'il puisse exister, tous les cas de figure pouvant se présenter dans notre espèce imaginative. Mais en faire une étape obligée de tout développement individuel nous en apprend plus sur les fantasmes du théoricien que sur le fonctionnement réel de la psyché.

Pour comprendre l'attachement du fils à sa mère, il est inutile de



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

faire appel à la sexualité, ce lien est naturel au sens étymologique du mot. Le corps de l'enfant se confond d'abord avec celui de sa mère, et c'est en lui et par lui qu'il perçoit d'abord le monde. Il ne suffit pas de couper le cordon ombilical pour mettre fin à cette Union, la plus étroite de toutes. Elle persiste tant que d'autres sources d'intérêt plus puissantes, fournies par l'éducation, l'expérience et, bien sûr, l'apparition du désir sexuel viennent l'atténuer puis y mettre fin et, dans le meilleur des cas, faire place à une affection protectrice. On objectera que les filles éprouvent d'abord une attirance symétrique pour leur père. Voire. Ce peut être le cas dans les sociétés traditionnelles où la mère, chargée de leur éducation, c'est-à-dire de leur conditionnement au métier exclusif d'épouse et de mère et de la répression en elles de l'expression de toute spontanéité, leur donne une image très négative de la féminité, le modèle du père étant seul positif. Et si cette opposition à la mère cède la place à la complicité aux alentours de la puberté, c'est que ce conditionnement a réussi et qu'elles ont fini par se couler dans le moule qui leur a été imposé. J'observe au contraire, autour de moi, que les petites filles élevées selon d'autres principes partagent l'attachement de leurs frères à leur mère dès le plus jeune âge et suivent la même évolution.

À mon petit-fils, tout juste âgé de treize ans, qui faisait des câlins à sa mère, je dis en manière de plaisanterie :

« Tu n'as pas encore liquidé ton œdipe ?

– C'est quoi, un œdipe ?

– C'est un garçon qui couche avec sa mère ! lui répondit sa sœur, seize ans ; et le gamin, condescendant, se tournant aussitôt vers son père :

– Bon, je te la laisse !

Lundi 27 février 2012

**En passant par là...**

Ayant osé m'en prendre hier, sans y avoir le moindre titre, aux dogmes de la psychanalyse, pourquoi ne piétinerais-je pas aujourd'hui, avec mes gros sabots, les plates-bandes sacrées de l'opéra ? Comme dit l'autre, quand on dépasse les bornes, il n'y a plus de limites !

Fort ignorant dans le domaine musical, j'ai longtemps cru que l'opéra était un genre poussiéreux, rendu illisible par un fatras de conventions d'un autre âge et, pour tout dire, « dépassé » ! C'est le jugement ordinaire de ceux qui, incapables de prendre le recul nécessaire, faute de culture, ne peuvent apprécier de vieux chefs-d'œuvre. Un certain Sarkozy fit merveille dans ce genre, à propos de *La Princesse de Clèves*. Je n'ai donc fréquenté l'opéra, de loin en loin, que fort tardivement, attiré d'abord, et par curiosité littéraire (merci, Diderot !) par la reprise en 1991 des *Indes galantes* de Rameau, après environ deux siècles d'oubli, et la résurrection de ce spectacle de cour m'éblouit et me ravit. C'est aussi un souvenir littéraire, celui du Golo de la lanterne magique de Marcel Proust, ainsi que la partition de Debussy, dont j'avais souvent entendu des extraits à la radio, qui m'ont conduit mardi 28 à la première de *Pelléas et Mélisande* dans la mise en scène de Robert Wilson, à l'Opéra Bastille. Je suis sorti satisfait de ma soirée, mais non point enchanté. Je m'explique.

Toute la partie musicale, l'orchestre dirigé par Philippe Jordan et les interprètes (pour lesquels, à mon grand regret, je serais bien incapable de motiver mon jugement), m'a paru parfaite, ce qui n'est pas rien, avec mention spéciale pour la belle et expressive Elena Tsallagova dans le rôle de Mélisande. Le metteur en scène

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

d'un opéra ancien a le choix entre un petit nombre d'options, dont la première est la reconstitution de l'œuvre à son époque, ce qui peut avoir un intérêt historique mais est difficilement soutenable quand la copie est trop fidèle à son modèle : témoins les spectacles du Bolchoï qui ne reconstituent pas d'anciens spectacles mais les reproduisent servilement à grand renfort de toiles peintes que font flotter les courants d'air, de carton-pâte et de costumes d'époque, par suite de la grande glaciation de l'ère soviétique dont la société russe n'est pas près de se remettre. Une seconde solution prend le contrepied de la précédente en transposant costumes et décors à notre époque ou à un siècle moins lointain : cela peut être amusant, ou grotesque, mais finit par lasser : bien des mises en scène de Wagner qui ont choisi ce parti donnent surtout l'impression que la direction a imposé des économies, au détriment du spectacle. Une autre enfin est de s'en tirer par le haut, c'est-à-dire par la poésie, c'est-à-dire par une invention non arbitraire, mais qui prend appui sur certains caractères de l'œuvre représentée. C'est dans cette catégorie que je classerais les deux belles mises en scène des *Indes galantes* données naguère au Palais Garnier, et celle de Robert Wilson pour *Pelléas et Mélisande*.

Bien lui en a pris, car une anachronie aurait difficilement évité le ridicule, et une reconstitution nous aurait plongés en pleine période naturaliste. J'entends d'ici protester les experts : cet opéra n'est pas naturaliste, mais symboliste, tout l'atteste, les thèmes, et d'abord le nom de Maeterlinck. Voire. La réalité est toujours bien plus complexe que ce à quoi la critique, les classifications universitaires et les schémas scolaires la réduisent pour plus de commodité. Sans parler du livret, sur lequel il faudra revenir, il suffira au lecteur de demander sur Google *Pelléas*, ou mieux :

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

pelléas, jusseaume et de consulter les images correspondantes pour vérifier que si l'inspiration était évidemment symboliste, la mise en scène fut à l'origine, et pour longtemps, strictement naturaliste. Robert Wilson hait à ce point le naturalisme qu'il peut faire dire à Golaud :

« *Je regarde vos yeux.*

*Vous ne fermez jamais les yeux ? »*

à une Mélisande dont il ne voit que la nuque, et l'on pourrait multiplier de tels exemples. Mais nos géniaux metteurs en scène nous ont tellement habitués à cette ridicule désinvolture vis-à-vis du texte que c'est devenu une convention ; elle est si bien établie que je crains fort que plus personne ne s'en aperçoive. Donc, Robert Wilson a choisi une mise en scène dépouillée et statique qui crée par instants une atmosphère magique, en accord avec le reste de l'œuvre : décor réduit à quelques formes géométriques simples où le rectangle domine, mises en valeur par l'éclairage, et sur lesquelles se découpent les silhouettes en ombres chinoises et le fameux anneau d'or perdu par Mélisande, par un acte manqué ; poses hiératiques des acteurs (on finit par être fatigué pour eux de les voir garder perpétuellement les bras tendus, quoi qu'ils expriment, dans une posture de mantes religieuses) que font ressortir les costumes de Frida Parmeggiani, « intemporels » au sens où l'entendait Bresson pour *Les Dames du Bois de Boulogne*, c'est-à-dire évoquant vaguement, en lignes simplifiées, le XIX<sup>e</sup> siècle. À signaler, au passage, l'amusante silhouette chinoise de Franz Josef Selig, qui campe un merveilleux Arkel. Et pourtant, la mayonnaise ne prend pas vraiment.

Peut-être est-ce également dû au livret lui-même, ou plutôt au surtitrage qui fournit aux spectateurs ignares de mon espèce un texte que le chant ne permet pas, d'ordinaire, de comprendre,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

encore qu'ici la diction des chanteurs soit excellente. Je sais bien que les paroles d'un opéra sont la dernière roue du carrosse, et qu'en général mieux vaut ne pas les comprendre et se contenter de lire dans le programme un bon résumé de l'action, qui elle-même n'a guère d'importance et ne sert qu'à relier entre eux les différents tableaux et fournir un prétexte aux différents morceaux. Mais il se trouve qu'ici, le livret n'est pas écrit par n'importe qui, et que c'est même ce « poème » qui est à l'origine de l'œuvre. Or, si l'auteur et son inspiration sont incontestablement symbolistes, il se trouve que Maeterlinck a subi l'influence de Zola qui écrivait, à propos de *Messidor* : « *Un jour on s'apercevra que le meilleur style, au théâtre, est celui qui résume le mieux la conversation parlée, qui met le mot juste en sa place, avec la valeur qu'il doit avoir. Les romanciers naturalistes ont déjà écrit d'excellents modèles de dialogues ainsi réduits aux paroles strictement utiles.* », texte cité dans *Le Naturalisme sur la scène de l'Opéra lyrique*, Roxane Siffer, Université Lumière Lyon 2, Août-Septembre 2010. Il a donc choisi, contre tout bon sens, d'écrire un texte aussi plat et prosaïque que possible, non moins banal et répétitif que celui de la conversation courante, et d'une désarmante pauvreté : que le sinistre Golaud ne trouve à dire, piteusement, après avoir occis son frère et sa propre femme, que : « *Je l'ai fait malgré moi...* » est tout-à-fait vraisemblable, mais à l'opposé de l'esthétique qu'il prétend servir, comme les pitoyables répétitions de « *mon petit bras* » par l'enfant Yniold, ou du fameux « *je ne suis pas heureuse !...* » qui fit crier aux spectateurs de la première « *Nous non plus !* » Dommage, les vers et la prose de Maeterlinck nous avaient habitués à mieux que ce texte médiocre, que n'importe quel tâcheron sans talent aurait pu produire.

L'opéra, genre composite, multiplie les contraintes et exige

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

décidément un grand concours de talents exceptionnels. C'est pourquoi un spectacle réussi procure un plaisir sans pareil. Les talents sont bien rassemblés ici, mais l'indigence du texte (qu'on pourra vérifier sur <http://www.ebooksgratuits.com/>) et quelques tics de mise en scène interdisent d'atteindre l'extase.

Lundi 5 mars 2012

**Battons la campagne !**

Il le faut bien, puisqu'aucun challenger ne mérite de battre les deux candidats réputés crédibles et puisque, s'il s'en trouvait un qui fût porteur de solutions nouvelles, il n'aurait rien à faire dans ce cirque, témoin Eva Joly ! Quant à nos champions, leur gesticulation n'intéresse personne : mais comment pourraient-ils s'affronter sur les vrais problèmes, alors qu'ils s'accordent sur le fond et savent bien qu'on ne peut les résoudre dans un cadre hexagonal. Reste la confrontation de deux egos sans grande envergure, mais non sans appétit : elle n'engendre ni tragédie, ni comédie, tout juste un mauvais drame bourgeois.

Lu dans la presse que le généalogiste Jean-Louis Beaucarnot a trouvé un ancêtre commun à Sarkozy et à Hollande, d'une part (Claude Labully, un fermier savoyard vivant au XVII<sup>e</sup> siècle dont un autre descendant, Pierre Labully, inventa la brioche de Saint-Genix vers 1880) et d'autre part à leurs compagnes (un certain Antoine Baratin, laboureur qui vécut à la même époque à Saint-Romain d'Urfé, paroisse du comté du Forez, actuellement dans la Loire !) : vraie ou fausse, cette nouvelle n'est pas une information. Nous sommes, vous et moi, parents de ces messieurs et de ces dames, au moins par Adam et Ève !

Lu aussi dans les journaux : « *Sarkozy cherche le choc avec François Hollande* ». À ce jeu, il ne risque pas grand chose : on ne se fait ni plaie ni bosse en heurtant un mol édredon, et pour qu'il vous étouffe, il faudrait le mordre !

Le candidat sortant s'agite fébrilement, comme d'habitude, tandis que son rival plane sereinement sur des sondages aussi fiables que

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

les prévisions météorologiques. En regardant le très ennuyeux débat Fabius-Sarkozy, je me suis rappelé, avant de m'endormir devant l'écran, l'excellent mot de Chirac priant Fabius de « *cesser d'intervenir incessamment, un peu comme le roquet* », compliment que Hollande pourrait retourner à Sarkozy.

Le roquet en question est aux abois et, faute de programme, pille sans vergogne « *la petite boutique des horreurs* » de la famille Le Pen : on remet bien sûr l'immigration sur le tapis, mais comme on est soi-même, et comme la majorité des Français, descendant d'immigrés, on s'en prend à l'immigration africaine, sans toutefois oser aller aussi loin que son maître à penser (sic). Alors on en rajoute sur la viande halal, après avoir nié le problème : s'il est vrai que le recours à l'abattage rituel dépasse de beaucoup ce qui est nécessaire aux consommateurs israélites et musulmans, c'est bien triste pour les vaches, et il faudrait mettre fin à cet abus dicté par les intérêts de l'industrie, et non par les croyants. Mais est-ce un sujet digne d'une élection présidentielle ? C'est en tous cas l'aboutissement logique d'une présidence qui n'a cessé d'abaisser sa propre fonction pour l'amener au niveau de son actuel détenteur.

Dans la cour des petits, Bayrou persiste à croire à son destin national. Il est bien le seul, même si des électeurs de droite et du centre s'apprêtent à voter pour lui au premier tour, écœurés par leur leader « naturel ». Mélanchon, qui ne croyait pas aux sondages, se sent exister depuis qu'ils le créditent de 10% d'intentions de vote. Je m'aperçois que j'ai oublié la fille Le Pen, mais que dire à propos du degré zéro de la candidature ?

Venons-en pour terminer à de vrais problèmes : il paraît que le



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

prix des denrées alimentaires a augmenté de 4% dans la grande distribution. Faites donc un tour chez l'épicier du coin (s'il en existe encore près de chez vous) : il est redevenu compétitif. Et puisqu'on parle de grande distribution, plaignons les agriculteurs bretons condamnés pour entente illicite sur le prix des endives, que ces manants prétendaient maintenir au prix plancher de 99 centimes. Sachant que depuis janvier 2010, le prix moyen au détail a varié entre 2,82 et 2,04 avec une seule chute à 1,92 en avril 2011, on voit qu'ils ne faisaient nul tort au consommateur en essayant de vendre leur production à un prix rentable. Oui, mais ils limitaient ainsi la marge des grandes surfaces, qui ruinent sans vergogne leurs fournisseurs tout en faisant payer le prix fort à leurs clients.

Pauvre Jacques Bonhomme ! Tu t'es émancipé des seigneurs qui te suçaient le sang en faisant alliance avec la bourgeoisie montante, composée d'artisans, de commerçants, de magistrats, des premiers entrepreneurs et d'un petit nombre de financiers. Deux siècles plus tard, la bourgeoisie crépusculaire a accouché des seigneurs de la Phynance, et tout est à refaire !

Lundi 12 mars 2012

### En bref...

#### Mercredi 14 mars : Corrélations

Deux informations nous sont parvenues le même jour : le fameux sondage IFOP qui voit se croiser les courbes des deux candidats, et la sortie en salle du film *38 Témoins* de Lucas Belvaux, d'après le roman de Didier Decoin *Est-ce ainsi que les femmes meurent ?* Un critique de France Culture notait qu'il avait deviné, au vu du sujet,

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

qu'il s'agissait d'un fait divers des années 60 car, faisait-il observer justement, personne ne s'étonne plus que les témoins d'un crime ne songent même pas à avertir la police. Il y a, me semble-t-il, une étroite corrélation entre ces deux informations et une troisième entendue ce matin à la radio : les hôpitaux parisiens manquent de draps, et vous prient d'apporter les vôtres, ou un duvet, en cas d'hospitalisation. Ces trois nouvelles témoignent de la rupture du lien social : Sarkozy a fait de son mieux pour détruire toute solidarité, porté sans doute par ce que les marxistes appellent le sens de l'histoire. Aujourd'hui, il couronne son œuvre en dressant les Français les uns contre les autres, faisant siffler les plus faibles, immigrés et chômeurs, par le public de Villepinte. Sa réélection prouverait que ses véritables objectifs sont atteints. Il est encore tant de démontrer que non !

### **Guérir du racisme**

« *Comme le chien revient à son vomissement le sot retourne à sa folie.* »

(*Proverbes*, 11)

Vous avez peut-être lu, dans *L'École de la République* (pages 123-124) comment, jadis, avec une équipe de jeunes enseignants, nous avons piteusement échoué dans l'entreprise aussi nécessaire que vaine de combattre le racisme de nos élèves. J'y ai repensé voici quelques jours quand une lycéenne m'a décrit avec enthousiasme le spectacle qu'elle montait avec des camarades dans la même intention : il s'agit d'une sorte de provocation où seraient représentés les différents discours racistes, avec pour conclusion : « Et c'est à ça que vous voudriez ressembler ? » Il ne fait guère de doute que les spectateurs prendront ce texte au premier degré : les uns seront blessés d'entendre répéter des propos dont ils ont à souffrir quotidiennement, les autres s'y reconnaîtront et crieront « Oui ! » C'est que, lui ai-je dit, le racisme est un remède imaginaire mais facile à de vrais problèmes. Je m'explique. Les « petits blancs » et leurs victimes croient y trouver l'explication du sort qui leur est fait : « pourquoi, disent-ils, sommes-nous condamnés au chômage ou à des travaux ingrats, rétribués par des salaires de misère et le mépris des privilégiés ? » De leur côté, ceux des nantis « *qui ne [se sont] donné que la peine de naître* » et qui, sachant au fond d'eux-mêmes qu'aucun mérite particulier ne justifie les avantages dont le sort les a pourvus, trouvent dans la supériorité de leur « race » la justification de l'inégalité sociale dont ils bénéficient.

Alors, faut-il désespérer devant le spectacle consternant de ces vieux peuples d'Europe qui furent parfois mieux inspirés et qui

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

reviennent aujourd'hui à leur vomissement, comme le chien de la *Bible*, cherchant le salut dans de vieilles idéologies – stalinisme et fascisme – qui se sont épanouies au siècle dernier avec les conséquences que l'on sait ? Non, cent fois non ! Ce n'est pas du cirque médiatique où s'agitent des fantoches dont certains ne sont que les clones de nos vieux monstres que viendront les solutions – toujours provisoires – à nos problèmes, mais dans ce qui germe obscurément dans les lieux de savoir, universités et laboratoires. Mais il y faudra du temps. À l'ère électronique, on gagne peut-être vingt ans dans la diffusion des idées nouvelles à un public infiniment plus large que celui qu'englobait jadis la Galaxie Gutenberg. Mais il semble que l'on ne gagne pas un jour sur leur mûrissement dans les esprits.

Aussi est-il urgent pour nos sociétés de prendre en compte les premiers résultats de l'histoire sociale et de la micro-histoire, qui montrent à quel point sont transitoires nos catégories et nos représentations. Je rêve d'un enseignement de l'histoire qui montre par exemple que la coexistence de cultures différentes offre au cours des siècles des configurations très diverses, dont le fameux « choc des cultures », croisades et autres conflits armés, est un cas particulier ; qu'à côté des « bienfaits de la colonisation » (massacre de peut-être 20% de la population algérienne au moment de la conquête, spoliation des terres les plus fertiles, ruine d'un artisanat original et prospère, paupérisation et humiliation d'une population soumise au statut de l'indigénat...) il y eut pendant des siècles un commerce fructueux entre les deux rives de la Méditerranée. Ainsi, l'Europe a longtemps acheté des céréales à des pays qui aujourd'hui en importent, si bien que nul ne s'étonnait de rencontrer des commerçants musulmans dans les ports européens et dans les villes de l'intérieur et même des

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

officiers musulmans dans les armées, alors même que de part et d'autre on développait une fructueuse industrie de la piraterie pour peupler les chiourmes ou échanger des otages contre rançon<sup>1</sup>. On pourrait aussi montrer que la catégorie d'étranger a pu recevoir des acceptions très diverses, ce mot désignant au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les États du duc de Savoie, capitale Turin, non les personnes nées en dehors des frontières, mais celles qui n'accédaient pas à tous les droits des citoyens, soit parce que leur implantation dans la ville était récente, soit à cause de leur pauvreté, la qualité d'étrangers ne leur étant pas attribuée par l'État mais par leur entourage<sup>2</sup>. Qu'en était-il en France ? Je note l'irritation du duc de Saint-Simon, jaloux des princes étrangers qui avaient préséance sur lui, qui s'indigne de voir les Français entichés des étrangers. Il donne à ce mot le sens de personnes nées hors de nos frontières : « *M. de Monaco était un étranger qui avait passé toute sa vie chez lui parmi des Espagnols et des Italiens, qui n'avait jamais habité en France, qui en ignorait tout, et qui n'y avait ni parents, ni amis, ni connaissances* ». Il faut dire que c'était l'une de ses bêtes noires : « *le père de celui-là et tous ses devanciers ne se sont jamais dits ni fait appeler que seigneurs de Monaco. C'est, au demeurant, la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites.* » Toujours est-il que cette xénophobie semble nouvelle et s'aggraverait sous Louis XVI où, pour la première fois, une reine de France, étrangère par fonction, puisque la politique matrimoniale de nos rois l'exigeait, sera comme marquée d'infamie d'abord par la Cour, puis par le

---

1 Voir *Les musulmans dans l'histoire de l'Europe* (ouvrage collectif, Albin Michel, Bibliothèque Histoire, 2011)

2 *Étrangers. Étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime* (Simona Cerutti, Bayard, 2012)

Ces deux titres ont fait l'objet d'un compte rendu dans *Le Monde des Livres*.

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

peuple, par le surnom de « l'Autrichienne ».

Le discours moralisateur n'a jamais touché que des convaincus, il glisse sur la bonne conscience raciste comme une goutte de rosée sur une feuille de chou. Nos vieux états-nations se sont nourris, pour le meilleur et pour le pire, des images d'Épinal élaborées par leurs historiens ; revoir l'enseignement de l'histoire à la lumière de ses récents acquis et en faire une occasion de réfléchir sur l'origine, la relativité et les mutations de nos représentations serait autrement efficace pour guérir nos sociétés de cette maladie qui n'est même plus ressentie comme honteuse, le racisme.

Lundi 19 mars 2012

**La Patrie est en danger**

Mais heureusement, Dieu aime la France. Ce n'est ni une invocation (*God save the Queen*) ni une injonction (*Got mit Uns*) mais un simple constat. Ne lui a-t-il pas toujours envoyé, aux heures sombres de son histoire, un sauveur admirablement adapté aux circonstances ? Aux Anglais réputés pour leur froideur, il oppose une vierge chaude, au sinistre Hitler, le vieillard le plus souple du monde, poussant l'abnégation jusqu'à lui servir de carpette, enfin au « *crétin sanglant* » dont parle justement Mélanchon, notre bien aimé candidat-président !

Nous avons eu, toujours parmi nos sauveurs providentiels, Napoléon et Napoléon le Petit : voici Napoléon le Nain, tout heureux de revêtir sa petite panoplie de shérif, son rôle préféré, et d'occuper les médias : ce n'est pas « *l'homme qui rit dans les cimetières* », mais l'homme qui parade dans les cimetières et les hôpitaux, parce que ça rapporte. Car il ne s'agit pas d'un fait divers consternant mais bien d'une grande page de notre histoire : « *Cet homme voulait mettre la République à genoux, la République n'a pas cédé, la République n'a pas reculé, la République n'a pas faibli* », a-t-il déclaré avec un mouvement du menton.

« *Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle !* ».

Toujours égal à lui-même, M. Coppé, qui n'a pas oublié les leçons du D<sup>r</sup> Goebbels, accuse le P.S. de récupération : « *plus c'est gros, mieux ça passe !* » Mais aussi, que dire du spectacle lamentable des cinq autres candidats siégeant côte à côte sur la même tribune, afin de « coller à la culotte » de leur adversaire, comme on dit élégamment dans les stades ! À ce genre de critique, François

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Hollande oppose la nécessité de manifester « l'Union nationale », participant de façon moutonnaire à l'excitation soigneusement orchestrée des médias : « *C'est l'Union nationale de ce qu'il y a de plus fort dans le pays, c'est pas les partis, pas les institutions, l'Union de tous les Français face à ce qui est une agression.* ». Mais aucune cause ne justifie qu'on s'unisse à la fille Le Pen, qui compte bien tirer parti de l'événement en présentant l'acte d'un fanatique ou d'un fou (c'est tout un) comme le symptôme du danger qu'une communauté représenterait pour les autres.

Et que faites-vous des victimes et de leurs familles, me dira-t-on ? Il me semble que les victimes méritent notre compassion, et leurs proches notre sympathie et notre solidarité. Mais si révoltant que soit un crime, il ne fait pas, des victimes, des héros. Il me semble que le mot « hommage » est ici inapproprié : on rend hommage à la vertu, au dévouement, au courage, à des qualités ou des exploits exceptionnels. On ne peut que déplorer le malheur, surtout quand il frappe de manière si absurde.

Jeudi 22 mars 2012



### **Extrait**

L'information est un poison subtil qui nous est instillé plusieurs fois par jour, sans qu'on y prenne garde, soit par la radio, soit surtout par Internet, si l'on a constamment ce média à sa disposition. Le bon sens commanderait que, par hygiène, on lutte contre cette addiction comme on apprend à se passer de tabac. Une autre solution est de fuir pour quelques jours son environnement habituel, ce qui est à la portée du retraité que je suis. De là une interruption inhabituelle de la publication de ce billet, au moment même où la reprise des statistiques de *Free* montrait que le nombre de mes visiteurs avait continué à progresser sagement, pour exploser en mars.

Il est vrai qu'un visiteur n'est pas nécessairement un lecteur, et que l'on atterrit parfois sur un site de manière fort imprévue. C'est ainsi que 102 internautes (49.51% des entrées par mots-clé) étaient à la recherche de « simone roulier », 8 (3.88%) de « simone roulier livre » et 5 (2.43%) de « livre de simone roulier », sans compter 4 (1.94%) internautes soucieux de retrouver « roulier simone » et 2 (0.97%) désireux de visionner « simone roulier photo » ! Que ces 121 naufragés veuillent bien m'excuser, mais ce n'est pas moi qui ai référencé la photo de ma pauvre mère au cinquième rang des documents concernant ce nom, mais l'automate de *Google*. Après enquête, je crois que l'actualité TV a remis à la mode le travail de son homonyme, la petite journaliste stagiaire qui s'est intéressée à l'affaire Marie Besnard. Toute ressemblance est sans doute exclue, et je serais curieux de savoir si l'un de ces robinsons du net a eu la curiosité d'explorer tant soit peu l'îlot du *Témoin gaulois* sur lequel sa mauvaise fortune l'a jeté un instant, et ce qu'il en a pensé. La morale de cette histoire est

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

qu'on peut faire dire aux chiffres tout et n'importe quoi. Les bras vous en tombent, et je vous entends d'ici :

« Mon pauvre ami, tu aurais pu, une fois de plus, te dispenser d'enfoncer une porte ouverte !

– Sans doute, mais en ces temps de sondages manipulateurs, il n'est peut-être pas inutile de rappeler quelques évidences ? »

Pour en revenir à l'information, quelques jours de sevrage n'ont pas suffi à me guérir de ma dépendance, et dès le lendemain de mon retour, je n'ai pu m'empêcher de vouloir faire le point. Eh bien, c'est simple, beaucoup de choses s'étaient passées, c'est-à-dire qu'on avait encore accumulé bien des morts et des malheurs inutiles, mais ici rien n'avait changé : la Gaule frileuse bien que chevelue (mais partiellement chauve) continuait de bâiller devant le spectacle ennuyeux de sa campagne électorale, heureuse quand même qu'on lui épargne d'aborder les vrais problèmes, ceux qui pourtant n'attendent pas. À croire qu'Eva Joly n'est pas la seule à être tombée sur la tête !

Lundi 2 avril 2012

**Encore des chiffres**

*Le Monde* fera encore les frais de cette rubrique : bien que désabonné, je continue à le lire assez régulièrement en version papier, suivant machinalement une ancienne habitude, et parce que, si bas qu'il soit tombé, la presse française n'a rien de moins mauvais à offrir. Cette fois, c'est un éditorial au titre assez banal en apparence qui a attiré mon attention : « *Dépasser les clivages public-privé au lycée* ».

L'idée, en soi, n'est pas nouvelle, et deux solutions pour y parvenir se sont affrontées dans ce pays : à gauche, il y eut longtemps l'ambition d'unifier l'enseignement (primaire et secondaire)... en nationalisant le privé. Cela faisait partie du premier programme de Mitterrand, qui dut reculer devant la mobilisation massive des partisans du privé, c'est-à-dire de l'école confessionnelle, mais aussi parce que ses propres partisans s'étaient faits à l'idée que l'école privée était une roue de secours non négligeable en cas d'échec scolaire de leurs enfants. Je dois dire que, laïcs convaincus, nous n'aurions pas hésité un instant à recourir au privé pour notre fils en cas de difficultés, et que je l'aurais recommandé si nos petits-enfants avaient eu des problèmes, bien que j'aie fait toute ma carrière dans l'enseignement public et que j'y sois fort attaché. Les médias ont interprété ce revirement de l'opinion comme l'apparition d'une attitude « consumériste » des familles face à l'enseignement. Grottesque ! Les petits paysans et commerçants ou artisans, les ouvriers et les employés de la III<sup>e</sup> République qui poussaient de leur mieux leurs enfants dans la voie des études n'avaient pas d'autre motivation. Ce qui a changé, c'est qu'avec la massification de l'enseignement secondaire, puis supérieur, l'école est devenue,

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

dès le primaire (et désormais la maternelle !) de plus en plus sélective, s'alignant sur le modèle des lycées : on ne se souciait plus de pousser chaque enfant aussi loin que possible, mais de trier des « élites » susceptibles en principe de mieux servir la société, mais en réalité capables (par droit de naissance) d'assimiler les codes et la culture des classes privilégiées, ce qui eut pour principal effet de maintenir ces privilèges, de bloquer l'ascenseur social, de rendre plus difficile, à partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle l'intégration des populations issues de l'immigration, toujours plus nombreuses mais reléguées dans un rôle de sous-prolétariat, et d'achever de figer une population vieillissante. On ne dira jamais assez à quel point le baccalauréat, où la réussite dépend de recettes qui n'ont pas changé depuis trois quarts de siècle, a contribué à cette immense paralysie.

L'autre solution pour « dépasser les clivages » était celle de la droite : il fallait donner au privé les mêmes moyens qu'au public, l'État prenant en charge son financement, tout en respectant scrupuleusement sa spécificité, c'est-à-dire en renonçant à le contrôler. Une solution apparemment acceptable pour toutes les parties a finalement été retenue, celle des établissements privés placés sous contrat : les écoles privées et leur personnel étaient désormais financées par les deniers publics, à condition d'accepter un certain nombre de contraintes imposées par l'État. Celles qui refuseraient ce contrat chercheraient ailleurs leurs ressources. Mais le balancier de l'histoire ne s'arrête pas. Percevant des frais de scolarité, même modestes, les établissements sous contrat, dont le personnel ne diffère pas de celui du public, étant recruté (on n'ose dire formé) de la même manière, ont désormais l'avantage de pouvoir consacrer un peu plus au soutien des élèves. À terme, l'enseignement français

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

devrait évoluer, pour la plus grande satisfaction des nantis, dans le sens des systèmes les plus arriérés : un enseignement confessionnel de qualité serait réservé aux enfants des classes favorisées, le tout-venant étant parqué dans une école publique sans moyens ni ambition. Mais la France n'est pas le proche-Orient : malgré les efforts spectaculaires des divers communautarismes et les encouragements qu'ils ont reçu de toutes parts, les croyances religieuses n'y sont plus que des survivances, et si personne ne refuserait le secours des écoles confessionnelles, la plupart des familles n'y envoient leurs enfants que s'ils sont en échec. C'est pourquoi la bourgeoisie, sarkozyenne ou pas, préfère une stratégie plus subtile : distinction entre bons lycées (ceux des centre villes et des beaux quartiers) et lycées de seconde zone, que la désectorisation renforce sans l'avoir créée, filières d'excellence opposées aux filières garderies, bonnes universités contre universités parking ; enfin, dernière trouvaille : alignement de la gestion des lycées du public sur celle des lycées privés, le recrutement et la gestion du personnel étant confiés au chef d'établissement, ce qui permettrait d'éliminer ou du moins de marginaliser ceux des enseignants qui feraient preuve de mauvais esprit.

Toutefois, la droite garde sa préférence pour le privé : l'éditorial du journal *Le Monde*, que je citais, n'a pas d'autre but que de faire l'éloge de la politique qu'on vient de décrier, et s'appuie sur un article publicitaire (c'est désormais la véritable vocation de ce prétendu « journal de référence » auquel il ne manque que des journalistes), qui aligne effrontément des chiffres savamment truqués sous le titre : « *Baccalauréat 2011 : les prestigieux lycées publics parisiens battus par le privé* » et le sous-titre édifiant : « *Dans les établissements privés parisiens, les élèves ont de meilleurs résultats que le taux*

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*de réussite attendu. Dans le public, la valeur ajoutée est moindre.* » Le lecteur pressé n'aura évidemment pas le temps de s'interroger sur ce que peut être la « valeur ajoutée » aux élèves des beaux quartiers comparée à celle que l'on peut apporter aux enfants des classes populaires, d'ailleurs presque évincées de Paris, ni même d'aller au bout du développement qui suit et suffit, bien qu'il ne pose pas cette question importante, à démonter cette énorme manipulation. Il aura photographié d'un coup d'œil ce qu'il doit croire, et *Le Monde* aura accompli sa besogne.

Lundi 9 avril 2012

Dans la campagne sournoise (à moins qu'elle ne soit simplement destinée à vendre du papier) du *Monde* un nouveau piège à cons, daté de ce jour, est tendu cette fois aux « *candidats face à l'écologie* ». Dix questions soigneusement choisies leur sont posées. De leurs réponses, il ressort que la fille Le Pen est la moins écolo (1/10), suivie de Poutou (2/10) ; Eva Joly fait partie égale avec Bayrou, Dupont-Machin et... Sarkozy (« *L'écologie, ça commence à bien faire !* ») avec un médiocre 4/10. Hollande et Mélanchon la battent sur son propre terrain avec 5/10. Ça, c'est de l'information !

**En lisant Marx**

Il est des livres nécessaires. Non par leur originalité, mais parce qu'ils font le point sur un problème que de longs débats ont fini par poser en d'autres termes. L'auteur de ce genre d'ouvrages doit réunir une connaissance sans faille de la question et l'esprit de synthèse. Quand il y joint une bonne dose d'humour, le bonheur du lecteur est complet. C'est le cas de William Marx qui renouvelle, dans *Le Tombeau d'Œdipe* (Éditions de Minuit, 2012), notre vision de la tragédie.

Car on ne trouvera dans cette page aucune référence au philosophe militant (deux qualités rarement réunies en un seul homme) à barbe de prophète à qui l'Histoire, dont il était fêru, fit la farce de donner des disciples qui le trahirent (c'est l'usage) et le divinisèrent (ce n'est pas non plus très nouveau) en l'incluant dans une Trinité grotesque et passablement sinistre : Karl Marx – Lénine – Staline ! De lui, je n'ai guère lu que *Le Manifeste du Parti communiste*, *La Guerre civile en France* (à propos de la Commune), *La Sainte Famille*, cinquante pages du *Capital*, et pas mal de morceaux choisis... par les staliniens et traduits à leur manière. Sur lui, j'ai beaucoup lu, et j'estime que comme les anciens tableaux débarrassés du moche verni que les années ont noirci, il a toujours de quoi stimuler le cœur et l'intelligence et nous aider à comprendre le monde. Mais enfin, s'il m'arrive de m'émerveiller de certaines de ses intuitions, je n'ai aucun titre à discuter un œuvre qui dépasse de loin mes piètres compétences. Ayant en revanche enseigné pendant quelques années ce qu'on appelait naguère « les Belles Lettres », puis l'histoire du spectacle, et répété consciencieusement quelques poncifs qui m'avaient été inculqués, je suis plus à même de commenter l'ouvrage de William Marx,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

père de « *Nathan, Noé et Samuel, petits prophètes et patriarches en herbe* », comme l'indique plaisamment la dédicace.

Qu'est-ce donc que la tragédie, demandions-nous ? Et de répondre à la suite de nos maîtres que, née en Grèce, elle apparaît d'abord comme une cérémonie sacrée dont le sujet est la lutte obstinée et sans espoir d'un héros dont chacun sait que les dieux l'ont condamné d'avance et qu'il ne saurait échapper au Destin qu'ils lui ont assigné. Quelle était sa fonction ? La *catharsis*, bien sûr, c'est Aristote qui le dit, et il entendait par ce mot la purification ou purification des passions par le plaisir que nous donne leur représentation... Si ces réponses étaient simples, voire simplistes, nous avons pourtant parfaitement conscience du peu que nous savions de la tragédie antique dont si peu d'œuvres nous sont parvenues et même des modalités de ses représentations, de son étrangeté par rapport au théâtre européen tel qu'il est réapparu au Moyen Âge et à la Renaissance, comme de sa ressemblance avec une autre forme de représentation sacrée pourtant née bien loin de l'Attique et deux mille ans plus tard, donc sans qu'il y ait eu possibilité d'échange entre une culture morte de longue date et la culture bien vivante qui a engendré le Nô et en perpétue aujourd'hui encore la tradition intacte. C'est pourquoi les développements très documentés que Marx consacre à ces trois thèmes – notre ignorance, l'étrangeté fondamentale du théâtre grec et l'analogie qu'il présente avec le Nô japonais – ne peuvent que nous combler d'aise, d'autant qu'ils sont traités avec brio, sans apporter de véritable révélation.

Beaucoup plus originales sont les premières pages, qui montrent comment chaque tragédie grecque est attachée à un lieu particulier auquel elle fait des allusions très précises, tout comme



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

le Nô, avec cette différence qu'il ne reste rien de ces lieux de référence en Grèce, tandis que le Japon les a conservés ou en a au moins gardé la trace. Cette destruction de l'espace où s'enracinaient les tragédies accroît évidemment notre incapacité à les comprendre. Sur le corpus de moins de quarante pièces qui nous sont parvenues, on trouvera également une démonstration lumineuse du fait qu'elles sont représentatives de l'idéologie stoïcienne qui a commandé leur choix, mais certainement fort peu de ce que furent les centaines d'œuvres perdues, où la terreur et la pitié chères à la tradition aristotélicienne n'étaient peut-être pas des ressorts aussi communs que l'on croit, et où le dénouement en forme de mise à mort du héros – la catastrophe – n'a sans aucun doute été qu'une possibilité parmi d'autres. Ce constat, joint au fait que le concept du « tragique » n'apparaît qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle justifie le sous-titre de l'ouvrage : « *Pour une tragédie sans tragique* ». La critique de l'approche toute philosophique d'Aristote, dont l'indifférence complète aux spécificités du spectacle en général et du théâtre en particulier a largement contaminé les études littéraires jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, est particulièrement réjouissante et bien venue, avec ces deux citations admirables (page 89) : « *le spectacle [...] est ce qui relève le moins de la poétique, car la tragédie exerce son pouvoir même sans concours et sans acteurs* » et : « *la lecture suffit à révéler les qualités d'une tragédie* » ! Enfin, l'explication de la catharsis par la physiologie de l'époque emporte l'adhésion.

Il me semble toutefois que ce regard d'Aristote sur la tragédie n'est pas si éloigné de celui de la littérature qui, dit-il « *se définit par son actualité intemporelle et sa délocalisation : accéder à la dignité littéraire, pour un texte, ce serait échapper d'une certaine manière aux conditions de sa production et rencontrer des destinataires autres que ceux qui avaient été*

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

*initialement prévus* ». Quoi qu'en pense William Marx, la démarche littéraire est en tous cas en germe dans l'usage que le Moyen Âge et la Renaissance feront des textes antiques. Enfin, s'il ne faut pas que l'approche et l'interprétation littéraire nous fassent oublier que la tragédie antique est devenue « inexplicable » avec le temps, on ne voit pas pourquoi elles seraient illégitimes.

Lundi 16 avril 2012

## Uchronie

« *Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé* » (Pascal, *Pensées*, 162, édition Brunschvicg).

Le lecteur connaît sans doute le principe de l'uchronie : on choisit quelque événement historique, on modifie l'un de ses paramètres, et l'on déduit de la situation ainsi créée ce qu'aurait pu être la suite de l'Histoire dans un temps imaginaire (uchronie=« non-temps », étymologiquement). Ce genre littéraire, né il y a moins de deux siècles, correspond à une démarche familière à tous : qui n'a rêvé d'avoir évité quelque faute ou quelque erreur, ou simplement de n'avoir pas été frappé par quelque deuil, et ne s'est plu à imaginer un instant ce qui en serait résulté ? Voilà donc un type de fiction qui paraît à la portée de tous, et qui suscite en effet bien des vocations. Mais cette facilité n'est qu'apparente : ici comme ailleurs, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Éric-Emmanuel Schmitt, dont je viens de lire *La Part de l'Autre* (Albin Michel, 2001, repris par *Le Livre de poche*) est à coup sûr de ces derniers. Sa culture de normalien lui permet de dominer son sujet et c'est un écrivain exigeant, qui s'est imposé la lecture et l'assimilation d'une documentation qu'on imagine considérable. Surtout, cet agrégé de philosophie n'a pas cherché à divertir, même si bien des pages sont réjouissantes, mais a eu l'ambition de nous amener à réfléchir au problème du mal et à ce qu'on nomme un monstre ou un fou, à partir d'un cas d'école, celui de Hitler, et d'une supposition fort inattendue : imaginons que, le 8 octobre 1908, le jury de l'École des beaux-arts de Vienne, au lieu de recaler ce très médiocre candidat, ait décidé de l'admettre ? Hypothèse fort improbable, mais que l'auteur justifie de façon

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

habile en faisant formuler l'explication par Adolf H. lui-même : peut-être lui a-t-on attribué par erreur les notes d'un autre ? Explication d'autant plus plaisante qu'elle est souvent avancée par des candidats malheureux mais incapables de reconnaître leurs insuffisances.

Car, et c'est un coup de maître, Schmitt ne se contente pas de dérouler de manière simpliste, à partir de la petite variation qu'il a arbitrairement introduite, une suite événementielle totalement différente de l'histoire réelle. À partir de cet événement mineur, le romancier déploie deux scénarios. Dans le premier, Adolf H. prendra conscience de ses handicaps et de sa médiocrité, remédiera aux uns et surmontera l'autre, et c'est cet effort de lucidité et cette ouverture progressive à autrui qui, en l'épanouissant, changera le cours des choses, c'est-à-dire son histoire personnelle et celle du monde. Dans le second, Adolf Hitler, recalé au fameux concours, doit renoncer aux études dont il a rêvé et, fuyant la réalité, s'enferme dans un discours de perpétuelle autojustification, pour parcourir la carrière qui le conduira de l'indigence à la dictature, à des crimes démentiels, et à son suicide wagnérien, dans un monde qui est malheureusement bien le nôtre.

Pourtant, je ne suis pas du tout sûr que la divergence de ces deux lignes de vie soit directement liée aux aléas de ce fameux concours, qui n'est qu'un prétexte. Certes, l'auteur résume parfaitement son entreprise dans son *Journal* : « *j'élabore un double portrait antagoniste : Adolf H. reconnaît en lui l'existence de problèmes, tandis que le véritable Hitler s'ignore. [Le titre] La Part de l'autre [...] donne le principe du livre [...] il en suggère la dimension éthique : poursuite de l'altérité chez Adolf H., fuite de l'altérité chez Hitler.* » (page 501)

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Mais s'il condamne à juste titre le déterminisme simpliste de ceux de ses amis qui prétendent expliquer Hitler à partir des résultats incertains et toujours provisoires de la science, rien n'indique qu'il lui préfère (ce mot ne vienne jamais sous sa plume) le fameux libre-arbitre, qui n'est avec le hasard que l'un des noms que nous donnons à notre ignorance. Deux rencontres, me semble-t-il, font que H. prend un chemin différent de celui de Hitler : celle de Freud, qui lui révèle sa névrose et l'en guérit, et celle de Stella, dont le défi l'oblige à prendre en compte l'existence et les désirs d'autrui. Je crois que tout homme ou femme qui se penche sur son passé doit reconnaître que le chemin parcouru a dépendu à plusieurs reprises de circonstances aussi improbables.

Quelques réserves. Il me semble qu'à partir de la moitié du livre, c'est-à-dire du moment où, passée la guerre de 14, les deux Adolf on trouvé leur voie, le sort d'Adolf H. « normalisé » perd beaucoup de son intérêt. Non qu'il soit banal, mais le destin d'un peintre à la mode, si bien imaginé soit-il, ne peut que paraître bien pâle, comparé à celui du Führer, peut-être parce que ce dernier nous concerne bien plus. D'autant que, s'il est connu de tous dans ses grandes lignes, Éric-Emmanuel Schmitt s'est donné la peine de nous en apprendre le détail et analyse avec un maximum de vraisemblance ce que purent être les réactions du fondateur de l'éphémère Troisième Reich et de son entourage. Si bien que, sans que l'on soit jamais tenté de s'identifier à lui dans cette dernière partie, c'est d'abord à lui que l'on s'intéresse, et c'est la suite de son histoire que l'on attend avec impatience. Ajoutons qu'on peut se demander si le cours de l'Histoire aurait été très différent sans Hitler, et si l'auteur ne s'exagère pas l'importance de son triste héros. La Shoah nous aurait été peut-être épargnée, ce qui n'est pas rien mais, je crois, ni des pogroms ni la guerre.

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Reste l'essentiel, qui est la leçon profonde de ce livre : les deux Adolf appartiennent également à notre humanité, chacun d'entre nous les porte en soi, et il faut bien peu de chose pour que l'un ou l'autre nous dicte notre conduite. *La Part de l'autre* trouve un singulier écho dans ce procès où la justice et les médias s'interrogent sur la vraie nature du tueur suédois Anders Behring Breivik : est-ce un fou ou un monstre ? Éric-Emmanuel Schmitt a déjà donné la bonne réponse.

Lundi 23 avril 2012

### **Hypocrisies**

Un camarade nous revint ébloui d'un stage linguistique en Angleterre, et fort entiché de cette langue et de cette nation. Il ne reprochait aux Anglais qu'un défaut, qu'il nommait leur hypocrisie, et dont il donnait cet exemple : « En France, si une bagarre éclate dans la rue, tous les badauds se rassemblent autour du spectacle qui leur est offert. En Angleterre, on passe son chemin en faisant semblant de ne rien voir. »

C'était l'époque de la guerre d'Algérie. Les rares journaux français qui n'acceptaient pas de s'autocensurer et dénonçaient ouvertement la torture, paraissaient avec de larges pages blanches dessinées par les ciseaux d'Anastasia. Bien sûr, l'information circulait sous le manteau, comme toujours en pareil cas, et ceux qui le souhaitaient étaient quand même informés (toutefois, je n'appris que longtemps après que la torture avait toujours été pratiquée dans notre bel Empire). Mais celles ou ceux qui voulaient alerter leurs concitoyens se heurtaient à un mur d'indifférence : dans le meilleur des cas, on s'indignait de ces calomnies qui portaient atteinte à l'honneur de notre armée. Attitudes que la belle formule militaire « Je ne veux pas le savoir » résume parfaitement.

Autre ciex, autres moeurs. Les États-Unis poussent aussi loin qu'il se peut la liberté d'expression et leurs grands journaux en usent largement, en partie pour vendre leur papier, mais aussi parce que ce peuple qui n'a pas, comme nous, bénéficié des bienfaits de la monarchie absolue, croit au devoir d'informer. Aussi les exactions des G.I.'s à l'occasion des absurdes expéditions où cette nation, oublieuse de son passé anti-colonial,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

perd son honneur avec ses dollars, reviennent périodiquement dans l'actualité sous forme de photos et de vidéos. Comme on ne peut feindre de les ignorer et comme on ne veut pas remettre en cause la façon dont est conduite la lutte « anti-terroriste », on s'indigne... de la mauvaise conduite des « *boys* » !

Pourtant, le XX<sup>e</sup> siècle ayant inventé, à l'occasion de la Première guerre mondiale, la boucherie industrielle dont la guerre des étoiles qui nous est promise n'est que la mise à jour, l'affrontement plus ou moins loyal de forces plus ou moins égales appartient au passé, et l'anti-guérilla comme la guérilla n'est rien d'autre qu'une chasse à l'homme. Il est bien naturel que des jeunes gens qu'on a dressés à ce noble exercice prennent la pose devant leur butin, comme tous les chasseurs de tous les temps. On aimerait croire que les belles âmes s'en offusquent par naïveté. Elles ne sont, hélas, qu'hypocrites.

---

J'ai longtemps différé la mise en ligne de cette page, en raison d'un scrupule dont je viens seulement de trouver l'origine. J'ai eu la chance de servir sous les ordres d'un de ces officiers qui se font une haute idée de leur mission et ne toléraient en aucune circonstance le moindre manquement à la discipline et à l'honneur. Ayant lu (voir *Petite Chronique du temps perdu*, page 58 et note 8) mon récit de l'exploit d'un camarade que j'ai appelé Moursaint – je suppose que ce fait d'armes lui permet depuis de se vanter d'avoir abattu son « Fell » et qu'il vote Front national – le colonel Huet me dit qu'il n'en avait rien su et qu'en Indochine, il avait puni sévèrement un de ses hommes qui avait injurié le cadavre d'un « Viet ». Il ajouta avec émotion que ce soldat avait



## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

été tué peu après. Cela prouve qu'on peut traverser l'enfer sans y perdre son âme, si l'on a le cœur pur. Mais peu d'hommes peuvent se le permettre, et c'est pourquoi il est criminel de vouloir ou d'approuver une guerre, même s'il arrive qu'on soit contraint d'y participer.

Lundi 30 avril 2012

### **Justes parmi les nations**

Voici moins d'un an, au cours d'une séance de l'association *Ciné-Histoire*, un participant prit la parole pour faire quelques remarques et conclut en disant qu'il venait de publier un ouvrage « collectif » sur *Les Résistances juives pendant l'Occupation*. Il s'appelait Georges Loinger et a, depuis, fêté ses cent-deux ans. Une centaine de pages, soit environ les deux cinquièmes du livre, sont naturellement consacrées à deux aspects de ce combat : *Les Actions de sauvetage* (chapitre VII) et *Les Non-juifs qui ont secouru des juifs* (chapitre VIII). On sait que ces derniers ont reçu de l'État d'Israël, en 1953, le titre de « *Justes parmi les Nations* », et que ce titre est décerné à des individus par le Mémorial *Yad Vashem* de Jérusalem, sur examen sévère de dossiers, depuis 1963. Je voudrais faire à ce propos deux observations.

Dans le tableau incomplet où sont rassemblés par pays le nombre de victimes juives, leur pourcentage par rapport à la population juive et le nombre de « Justes », des distorsions surprenantes apparaissent. Elles sont inévitables du fait des règles (prudentes) qui président à leur désignation (il faut qu'un témoin juif établisse un dossier sur la personne présentée) mais elles rappellent, surtout, que l'histoire est écrite par les vainqueurs. Singuliers vainqueurs que ces Européens, qui ont vécu l'Occupation de manières diverses, et surtout en ont gardé une représentation officielle très différente. Ainsi la Pologne, où l'antisémitisme était aussi répandu que dans tous les pays de l'Est, et où le nombre de victimes est énorme, a-t-elle été plus diligente que la France dans ce recensement.

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Pays	Victimes de la Shoah		Justes
Pays-Bas	106.000	84%	5.009
Grèce	65.000	80%	306
Allemagne	160.000	75%	476
Pologne	3.000.000	70 à 75%	6.195
Tchécoslovaquie	260.000	70 à 75%	606
Yougoslavie	60.000	70 à 75%	288
Hongrie	500.000	50%	743
Autriche	65.000	30 à 35%	87
Norvège	750	30 à 35%	45
Roumanie	270.000	30 à 35%	139
Belgique	28.500	28%	1537
URSS	1.000.000	23%	3.060
France	83.000	20%	3.158
Italie	9.700	20%	484
Danemark	77	1,00%	22
	5.483.027		22.155 (sur
TOTAL	(sur environ 6		23.226 au
	millions)		01/01/2010
			)

C'est que Vichy a collaboré à la Shoah, et les gouvernement qui ont suivi ont longtemps préféré oublier cette complicité et entretenir le mythe d'une France unie dans la Résistance, tandis que les Polonais, dont le gouvernement était en exil et qui subissaient eux-mêmes une sauvage répression, ont tenu à faire oublier leurs propres sentiments à l'égard des juifs, ce qui ne fait d'ailleurs que rehausser le mérite de leurs Justes, qui opéraient à contre-courant, mais ne furent sûrement pas deux fois plus nombreux que les nôtres. Un autre pays offre un cas très

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

intéressant : les Pays-Bas, dont le gouvernement était également en exil et dont la population, malgré l'existence d'un parti nazi non négligeable, a pris haut et fort le parti des persécutés. Peut-être y a-t-il une corrélation entre le nombre des Justes identifiés et l'improbabilité de leur action dans le contexte national, les bénéficiaires de leur aide ayant tenu davantage à manifester leur reconnaissance à leurs sauveurs dans la mesure où ils avaient pris plus de risques ou s'étaient davantage distingués de leurs compatriotes non-juifs ?

La seconde observation portera sur une phrase relevée dans un ouvrage récent et remarquable de Patrick Cabanel, *Histoire des Justes en France*, paru chez Armand Colin. On lit dans l'introduction, où l'auteur s'interroge sur ces mêmes distorsions, que « *se focaliser sur ces écarts serait négliger qu'en Pologne le sauvetage d'un juif, s'il était découvert, était puni d'une peine de mort immédiate, alors qu'en France les représailles étaient presque nulles, dès lors que le "coupable" ne se mêlait pas, par ailleurs, de résistance.* » Cette phrase, reprise sans précautions par la presse, laisse entendre que le sauvetage des juifs, en France, était somme toute un sport assez anodin. Il est vrai que nombre de celles et ceux qui s'y livrèrent ne pensaient pas accomplir un acte de Résistance et suivaient simplement leur conscience. Ils ne se souciaient pas non plus des risques de leur entreprise, mais ne pouvaient les ignorer : on ne brave pas impunément une dictature qui s'est mise avec son administration et ses milices au service d'une armée d'occupation particulièrement féroce. Patrick Cabanel ne retient pour sa part que trois noms : « *Daniel Trocmé, mort à Majdanek en compagnie des étudiants juifs dont il dirigeait le foyer au Chambon et dont il a refusé de se désolidariser* [p. 30] [...] *Les deux autres Justes de France déportés, et morts, exclusivement pour avoir aidé des juifs sont probablement parmi les plus fascinants : deux immigrants russes, deux religieux orthodoxes, aux*

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*parcours hors normes* [ce sont] *Élisabeth Pilenko* [gazée à Ravensbrück et] *le père Dimitri Klépinine* [mort d'épuisement à Buchenwald, p.100 à 104] » À eux seuls, ces trois noms suffisent à prouver qu'il fallait du courage pour s'opposer aux persécutions. D'ailleurs, beaucoup de Justes ont également participé à la résistance armée, et ceux d'entre eux qui en sont morts ont la plupart du temps été pris parce qu'ils cachaient des juifs.

Quand bien même il n'y aurait eu aucun risque à porter secours aux juifs, ce qui n'était évidemment pas le cas, il fallait du courage pour se distinguer ainsi de la majorité des Français qui, tout en condamnant les persécutions dont ils ne soupçonnaient d'ailleurs pas l'horreur, se préoccupaient d'abord de survivre et d'attendre que la guerre passe, et que les Américains les délivrent. Et le fait que plusieurs Justes aient volontairement accompagné leurs protégés jusqu'au terme du parcours que les nazis leur réservaient montre assez que leur engagement était inconditionnel.

Lundi 7 mai 2012

### **Présidentielles**

L'élection la plus anti-démocratique de notre constitution est enfin terminée. Elle fut voulue par de Gaulle, ce vieux royaliste devenu républicain par pragmatisme. Républicain, mais non démocrate. Pour lui, la Chose publique primait toutes les causes, c'est-à-dire que les Français devaient être au service de la France, ou plutôt de l'idée mythique qu'il s'en faisait, sans se rendre compte que derrière ce rideau de fumée, c'est le service de la Finance qui était d'abord assuré. Ses derniers successeurs, moins idéalistes, ont tenu le même discours sans partager ses illusions. Quant au bon peuple, tout fier du rôle qui lui est imparti dans ce grand spectacle au cours duquel il croit désigner son maître, il marche comme un seul homme.

À propos de spectacle, celui de la soirée télévisée du 6 mai nous réservait quelques surprises, bien que dès seize heures le résultat de la compétition fût connu : merci, les Belges. Passons sur la tâche stupide qu'on imposa aux présentateurs de la télévision, qui durent faire semblant d'annoncer une grande nouvelle, à vingt heures, après une longue attente. Puis ce fut l'épisode plutôt comique du discours interminable de l'heureux gagnant qui réussit à fatiguer le public tout acquis de Tulle, la ville des 99 pendus, quelque peu gêné, au passage, par le rappel de « *l'amitié qui nous lie* » à l'Allemagne. Le caractère pernicieux de cette élection fut mis en évidence par France 2 où l'on découvrit avec stupeur, au QG du nouvel élu, que les militants, à l'annonce officielle des résultats, portaient en triomphe un jeune homme bon chic bon genre parfaitement inconnu : on apprit aussitôt qu'il s'agissait de Thomas, fils admiratif incolore et inconditionnel de maman Ségolène et de papa François ; on portait sur le pavois ce

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

jeune prince ! À la Mutualité (quelle ironie de voir ce temple des syndicats accaparé par leurs ennemis), le petit Nicolas faisait ses adieux, et pour la première fois je crois pour un président sortant, non au peuple de France qui l'avait élu cinq ans plus tôt, mais à ses seuls électeurs. L'auteur du fameux « *Casse-toi, pauv'con !* » affirma son respect pour la fonction qu'il avait exercée, c'est-à-dire pour lui-même, et prononça un discours de vedette bling-bling (« *je vous aime !* »). La foule était agitée par un grand vent d'hystérie : cris de rage et d'adoration, trépignements et larmes ! Au moins, ces gens ont la reconnaissance du ventre. Philippe Tesson, pieux adorateur du Veau d'Or, est un piètre prophète, qui écrivait le 9 mai que « *La France va regretter Sarkozy* » : mais c'est déjà le cas, du moins de la vraie France, celle qui se partage l'assiette au beurre !

Qu'importe, on respire depuis quelques jours un air plus léger, que n'empuantit plus l'haleine des discours xénophobes venus d'en haut. Non que l'on doive attendre des miracles ou même une politique économique et sociale très différente du « *président ordinaire* » que nous nous sommes donnés (mais le restera-t-il longtemps, ou ne tombera-t-il pas très vite dans les pièges du pouvoir ?) Ce bon élève formaté par H.E.C. et sélectionné pour son conformisme veut une « relance » sans s'interroger sur son contenu. La croissance dont il rêve consiste à produire plus en gaspillant plus : on investira dans des machines toujours plus inutiles, toujours plus dévoreuses d'énergie, et dont la durée de service sera toujours plus courte, en employant toujours moins de main d'œuvre et en jetant à la rue toujours davantage de travailleurs sans qualification, que l'on consolera d'une aumône – ce R.S.A. que l'on distribue sans discernement aux fainéants comme à ceux qui ne trouvent pas de travail, aux riches oisifs

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

comme aux plus pauvres – pour s'assurer la paix sociale, au lieu de développer les sources d'énergie d'avenir, de fabriquer des biens durables, réparables (donc sources de travail pour les moins qualifiés) et sobres, et de construire un véritable habitat social accessible aux plus défavorisés. On s'en prendra aux banques seulement en apparence, en les priant de séparer leurs activités utiles de leurs honteuses spéculations, alors qu'il faudrait les obliger à choisir entre ces deux activités, pour que le contribuable n'ait plus à financer des pertes de jeu. Déjà le candidat François Hollande expliquait qu'il ne fallait pas économiser sur l'équipement des hôpitaux, mais qu'on pouvait le faire sur d'autres postes, comme le linge ; il n'inventait rien, puisqu'à Paris on en est à demander aux familles des malades d'apporter des draps ! Mais enfin, le discours sera différent, et le mépris ne sera plus de mise chez les dirigeants. À moins que...

L'on peut envisager plusieurs scénarios à la suite des prochaines élections législatives, à commencer par une nouvelle cohabitation. Tout montre en effet que ce vieux pays exténué reste ancré peureusement à droite, et que Sarkozy n'a pas été victime d'une vague de gauche, mais de sa propre maladresse qui l'a conduit, dans son affolement, à tenir un discours d'extrême droite qui ne lui a valu que la désaffection et la défection d'une partie de son électorat. Jean-François Copé a réussi sans trop de peine à remettre ses troupes en ordre de bataille après leur défaite. L'éclatement prévisible de l'U.M.P. sera pour plus tard. Gageons que ce fin matois de François Hollande saura le favoriser... en attendant le tour du P.S. qui, faute d'avoir su renouveler sa pensée politique, devrait bientôt perdre l'hégémonie qu'il exerce sur la gauche et ne pas survivre longtemps à l'épisode victorieux qui vient de s'ouvrir. De toutes manières, les grands perdants, à



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

moyen terme, sont les barons socialistes douillettement installés dans l'opposition depuis des lustres et qui ont cru, en désignant le plus falot des candidats de leur parti, assurer par une nouvelle défaite la possession de leurs fiefs d'élus régionaux et locaux, d'où les premières consultations les balayeront à coup sûr, parce qu'on leur fera porter la responsabilité des échecs que leur soumission à la pensée libérale et les limites étroites des pouvoirs nationaux rendent prévisibles.

À propos d'Europe, je relève dans *Le Monde* daté du 10 mai, à quelques pages d'intervalle, un titre et un encadré dont le rapprochement est très significatif : « *L'Europe veut des truies heureuses* » (p. 2), à propos d'une directive de Bruxelles, et « *Ils veulent transformer la Grèce en un pays avec des salaires de niveau bulgare et des prix de niveau bruxellois* » (p. 9), propos tenu par Alexis Tsipras. Pour qui donc se prennent les Grecs et les autres citoyens européens ?

Jeudi 10 mai 2012

*Le Château d'Ulloa*

La découverte d'un beau livre est aussi aléatoire que celle d'une femme que l'on aimera. Les critères de sélection ont été repérés depuis longtemps. On se laisse séduire par un titre, une première de couverture, ou on se fie à diverses sources d'information – conseils d'amis, de libraire, jugements de la critique, publicité ou prix littéraires (c'est tout un) – ou encore on se fie à la qualité d'une collection... Avec de l'expérience, on évite généralement les mécomptes, mais c'est la chance qui vous réserve les meilleures surprises. Ainsi en fut-il pour moi du roman d'Emilia Pardo Bazán (1851-1921), *Los Pazos de Ulloa* (1886), remarquablement traduit et préfacé par Nelly Clemessy dans la jeune et déjà riche collection *bis* des éditions Viviane Hamy.

Je n'ai pas l'intention de paraphraser la préface, et n'en retiendrai que trois informations, laissant au lecteur le plaisir de la découverte. Emilia Pardo Bazán a bénéficié d'une éducation peu conformiste, chance encore plus rare pour une fille dans l'Espagne de son temps que dans la France de George Sand, qui fut l'un de ses modèles. Ses romans se rattachent à une veine réaliste influencée par le naturalisme français (notre auteure est plus proche de Maupassant que de Zola) mais magnifiquement illustrée jadis en Espagne, de *Lazarillo de Tormes* aux *Novelas ejemplares* de Cervantes, puis occultée, réapparue dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle puis de nouveau oubliée, et redécouverte enfin vers 1970 après un purgatoire de près d'un demi-siècle. Voilà qui promet aux ignares de mon espèce de belles découvertes, à commencer par des auteurs comme Clarín, Vicente Blasco Ibáñez, Benito Pérez Galdós... Des extraits des deux derniers figuraient pourtant dans les manuels français de

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

littérature espagnole de ma jeunesse (on apprenait alors les langues vivantes comme les langues mortes, sans se soucier beaucoup de l'oral, mais en accordant une grande importance aux aspects culturels et surtout littéraires), mais je n'avais pas songé jusqu'à ce jour à mieux les connaître.

Faire le voyage du *Château d'Ulloa*, c'est entrer dans un univers qui n'est pas tout à fait étranger à qui a visité le château de Sigognac et fréquenté les hobereaux de Maupassant et ceux de Goldsmith, de Fielding, de Sterne et autres romanciers anglais. On y retrouve le même délabrement des demeures seigneuriales que dans *Le Capitaine Fracasse*, l'inculture et la brutalité des heureux propriétaires des manoirs normands, et le genre de vie rustique des *squires* pourtant assez fortunés. Mais Emilia Pardo Bazán appartient au milieu même qu'elle décrit, et son livre vaut témoignage, même si l'appauvrissement des petits féodaux n'est pas toujours dû, comme l'exige ici l'intrigue, aux manœuvres sournoises d'un intendant infidèle : la visite des seigneurs d'Ulloa au Pazo de Limioso, qui n'est plus que ruines, en témoigne. C'est une page d'anthologie, écrite sur le mode de l'humour, mais on devine que l'auteure prête à ses personnages « *oppressés par l'indicible tristesse des choses qui s'en vont* » ses propres sentiments. On retrouve à Compostelle, où la jeune Emilia passa une partie de son enfance, le même contraste entre l'orgueil des vieilles familles oisives qui s'efforcent de maintenir les apparences mais ont de plus en plus de mal à survivre, et leur réelle et croissante pauvreté. Pourtant, l'amateur de voyages dans l'espace et dans le temps est assuré de trouver ici le dépaysement qu'il recherche. Le voici transporté dans les montagnes de Galice, non loin de Saint-Jacques de Compostelle, sous le règne d'Isabel II (1833-1868). Si les descendants des seigneurs de jadis y sont désargentés, les liens

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

féodaux qui leur asservissent des paysans misérables et illettrés subsistent et le clergé, présenté comme assez grossier et médiocre dans son ensemble, jouit d'un statut privilégié et d'un grand respect. La vie politique, dominée dans les villages par des caciques au service des deux grands partis, libéraux et conservateurs, qui se font une guerre acharnée, est des plus agitées, on ne recule devant aucun moyen pour gagner les élections, et l'auteure ne manifeste pas une grande sympathie pour le système représentatif que l'on expérimente dans la tradition des dictatures militaires qui sévissent encore à nos portes. La force des portraits physiques, l'acuité de l'analyse psychologique, la précision et la poésie des descriptions, l'habileté de l'auteure qui développe son récit à partir de points de vue variés sans se départir de son humour dans les pires circonstances qu'il rapporte, font de cette lecture un plaisir toujours renouvelé.

Emilia Pardo Bazán, telle qu'on peut l'imaginer à partir de son roman, est elle-même une personnalité complexe. Cette comtesse, témoin lucide de la décadence de sa caste, en partage les préjugés et s'indigne de voir l'héritier d'une grande famille préférer les charmes robustes d'une souillon – sa cuisinière, une récreuse de casseroles – à ceux d'une jeune épouse noble, pieuse et distinguée qui est de surcroît sa cousine. Mais la servante-maîtresse et une de ses affidées, vieille sorcière appartenant à la même classe servile, sont les seules figures féminines négatives (il en est aussi de ridicules) qui servent de repoussoir à la jeune épouse, Nucha, et à ses sœurs, figures lumineuses dont les seuls défauts sont dus à une éducation destinée à en faire les servantes dévouées et soumises de leur époux, leur seigneur et leur maître, dont les caprices font la loi. En face, le seul homme présentant un caractère positif (avec un autre jeune prêtre, son ami, qui joue

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

dans le roman un rôle assez effacé) est le chapelain d'Ulloa, Julian, dont le personnage ouvre le récit alors qu'il est très jeune et inexpérimenté, pour le refermer douze ans plus tard, vieilli avant l'âge par les épreuves et s'efforçant, comme son contemporain, le saint curé d'Ars, de détourner les villageoises de la danse, alors que naguère les curés assistaient « *satisfaits et bavards* » à la *muñeira*. Encore est-il fort peu viril (« *La continence lui fut facile, presque naturelle puisqu'il n'y faillit jamais* »), presque efféminé, et l'auteure y insiste à de nombreuses reprises. Aussi ses immenses qualités – douceur, dévouement, piété – sont-elles comme son principal défaut, la faiblesse de caractère, de celles qu'on attribue traditionnellement aux femmes. Ainsi *Le Château d'Ulloa*, qui remet en question le pouvoir machiste, s'inscrit-il dans la longue histoire du féminisme, à un moment de sa vie où l'auteure est encore attachée, je crois – mais pour peu de temps encore – aux valeurs traditionalistes. Deux ou trois ans plus tard, sa conversion au « libéralisme » politique tel qu'on l'entend dans l'Espagne de son temps, c'est-à-dire aux idées nouvelles, sera la conséquence logique de son évolution.

Il faudrait aussi faire sa place à la profonde sensibilité de l'auteure, à ces jolis portraits d'enfants, à l'évocation des tourments et des joies de la maternité qui ne peuvent provenir que d'une plume féminine et qui rendent surprenants les portraits de virago que nous a laissés l'iconographie d'Emilia. La mode est de dire d'un beau roman « On ne sort pas indemne de sa lecture ». Celui-ci laisse ses lecteurs indemnes et, de surcroît, heureux. Ceci vaut bien cela.

Mardi 15 mai 2012

**Lectures de vacances**

Eh oui, même en retraite, on peut prendre des vacances ! On laisse là son site, ses lecteurs qui n'en ont cure, son rythme de vie quotidien, et on ferme sa porte pour retrouver un vieil ami, l'espace de quelques jours, sous des cieux plus cléments. Bien entendu, on prend soin d'emmener quelque autre ami, l'un de ces livres « *Sans qui je ne saurais vivre* ». Toutefois, sachant qu'on aura peu de temps à lui consacrer, on le prend parmi les moins exigeants.

Cette fois, ce fut un policier de la collection Points, *Le Rameau brisé*, de l'Américain Jonathan Kellerman. Au début, on peut être agacé par cette lourdeur un peu fautive qui était en quelque sorte, dans les années 1980, la marque de fabrique de ce genre d'ouvrages chez « *les Outres Atlantiques* », comme les appelait dans une dissertation l'une de mes premières élèves. Puis l'habileté de l'intrigue et du récit vous retiennent, et aussi l'image d'une Amérique qui devait paraître exotique lors de sa parution (1985) et à laquelle la vieille Europe a fini par ressembler, suivant une vieille et triste loi. Le livre ne mérite sans doute pas de plus amples commentaires, mais c'est l'occasion de dire aux jeunes enseignants que s'ils cherchent pour leurs élèves un roman qui leur donne une fidèle image des États-Unis, c'est dans ce genre, et parmi les plus récents, qu'il pourraient chercher. Réponse bien tardive à une question posée jadis par un collègue débutant, et à laquelle je n'avais pas de réponse...

Pour le retour, notre hôte m'a proposé *Le Rapport de Brodeck* de Philippe Claudel, Prix Goncourt des Lycéens 2007. Ce titre me disait quelque chose, les deux premières pages m'ont plu, et j'ai

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

pris de confiance ce petit volume. J'ai eu bientôt la surprise de reconnaître un livre que l'on m'avait déjà prêté lors de sa parution, qui m'avait paru solide et bien écrit, et que j'avais aimé. Sénilité ? Ou bien n'est-ce que l'une de ces œuvrettes qui font illusion et dont on épuise tout le suc en une seule lecture ? Toujours est-il que je l'ai abandonné à la cinquantième page, parce que j'avais le sentiment de pouvoir en réciter la suite, à chaque instant. Les critiques littéraires, que j'ai consultées, parlent souvent, à propos du sujet de ce livre, de la Shoah : les *Inrockuptibles* me paraissent mieux inspirés, qui renvoient à Anna Arendt. Une fable pour illustrer une forte pensée, un excellent style : cela ne suffit pas à faire un grand livre, un de ceux qu'il faut relire.

Je me suis puni, à mon retour, en reprenant la lecture de *Monsieur Teste*. On m'avait signalé l'intérêt des remarques formulées par Paul Valéry sur l'image. J'avoue, à ma grande honte, que je ne connaissais de lui que sa poésie que j'ai beaucoup aimée, ayant eu l'occasion de la découvrir jadis au cours de veillées sur les sites fameux du Péloponnèse, à une époque où l'on pouvait tranquillement bivouaquer parmi les ruines de Delphes, de Corinthe ou d'Épidaure : entendre pour la première fois, en ces lieux, le *Cantique des colonnes* ou *L'Après-midi d'un faune* est un plaisir... des dieux. Mais je n'avais jamais eu jusqu'alors l'occasion ou la curiosité de lire de sa prose autre chose que les extraits des manuels, qui ne m'ont jamais retenu. J'ai donc acheté le deuxième tome de la Pléiade, bien décidé à combler cette lacune, et j'ai commencé par le commencement. Mal m'en a pris ! J'ai cru lire les élucubrations d'un jeune homme boutonneux, aussi petit et bourgeois qu'on pouvait l'être en ce temps-là. Le portrait de cet homme supérieur est complété par celui de Mme Émilie Teste, brave ménagère que je soupçonne d'avoir un lien de parenté étroit

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

avec l'ineffable Mme Maigret, et dont la *Lettre* achève de dégonfler la baudruche ! Dieu merci, me voici à la première page d'*Eupalinos* : j'espère y trouver enfin quelque chose à me mettre sous la dent !

C'est pourtant dans *Monsieur Teste* que j'ai trouvé cette belle évocation des voyages en chemin de fer : « *Et le train filait toujours, rejetant violemment peupliers, vaches, hangars et toutes choses terrestres, comme s'il avait soif, comme s'il courait à la pensée pure, ou vers quelque étoile à rejoindre.* »

Mardi 22 mai 2012



**Ceci n'est pas un conte**

Ce jour-là, nous étions réunis entre amis, au fin fond de la Basse-Normandie. Nos hôtes nous avaient réservé la bonne surprise d'inviter un couple que nous avions rencontré chez eux dix ans plus tôt, et avec qui nous avions sympathisé. Nous prenions régulièrement des nouvelles les uns des autres, mais le temps passe vite et nous n'avions eu aucune occasion de nous revoir. Les retrouvailles furent chaleureuses. Nous avions sans doute bien vieilli dans ce laps de temps, mais Cécile et Julien sont encore à cet âge heureux où l'on ne change guère, à peine avait-il un peu neigé sur la tête de ce dernier. Sa femme était dans tout l'éclat de sa beauté, et tous deux avaient ce rayonnement que donnent un amour partagé, de beaux enfants et une vie professionnelle réussie.

Pourtant, comme la soirée touchait à sa fin, je remarquai que Cécile avait cessé depuis un moment de participer à nos discussions et se tenait un peu en retrait, l'air soucieux. Puis, à l'occasion d'un de ces courts silences qui se glissent parfois dans les conversations les plus animées, et qui faisaient dire jadis aux vieilles femmes « Un ange passe ! », elle sortit soudain de sa contemplation et déclara, d'une voix un peu tremblante : « Il faut que je vous dise, il se passe chez nous des choses étranges... ». Nous fûmes si frappés par ces paroles et le ton sur lequel elles étaient prononcées que je pourrais en rapporter presque mot pour mot la suite, que rien ne nous préparait à entendre : nous étions entre gens de convictions très proches, et parmi nous « ceux qui croyaient au Ciel » n'étaient pas moins épris de rationalité que « ceux qui n'y croyaient pas » ; rien dans le cadre qui nous entourait n'évoquait les soirées fantastiques de

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Maupassant : le petit salon familial était vivement éclairé, et la campagne alentour était calme et silencieuse au terme d'une belle journée presque estivale. Mais, de crainte de la trahir, je ne rapporterai pas son récit en style direct.

Tout avait commencé alors que sa fillette avait une dizaine d'années, c'est-à-dire six ans plus tôt. L'enfant s'était plainte, au réveil, d'avoir reçu la visite d'un Monsieur qui s'était penché sur son lit, l'avait regardée fixement et était reparti sans rien dire : « Je sais qu'il veut m'enlever ! » disait-elle en tremblant. On lui expliqua naturellement qu'elle avait fait un mauvais rêve, mais ses parents furent réveillés la nuit suivante par les cris de l'enfant, qui raconta le même songe. Pour la rassurer, ils lui firent passer le reste de la nuit entre eux deux, dans leur lit, et décidèrent d'échanger sa chambre avec la leur pendant quelque temps. Au milieu de la nuit suivante, Cécile s'éveilla et vit un homme assis, en bras de chemise, à la petite table de travail de sa fille, et lui tournant le dos. Elle se demandait ce que son mari faisait là, quand elle l'entendit pousser, à ses côtés, un ronflement (elle s'excusait de ce détail). Se retournant vers lui, elle sentit un contact sur son cou, comme d'une bouche humide et froide. Terrorisée, elle secoua Julien pour le réveiller, mais le mystérieux visiteur était parti sans laisser de traces. On sonda les murs épais, les parquets et les plafonds de cette vieille maison héritée de ses beaux-parents, à la recherche de quelque passage secret, mais en vain.

L'histoire ne s'arrêtait pas là. Une nuit, le couple fut réveillé par une musique violente. Croyant qu'elle provenait d'une maison voisine, Julien s'habilla sommairement pour aller s'expliquer avec ses voisins et leur reprocher leur sans-gêne. Cécile s'approcha de

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

la fenêtre (les chambres sont au premier étage) et vit avec surprise que leur garage, une ancienne grange située en face de l'habitation, était ouvert et éclairé et que c'est de là que semblait venir la musique. Au même instant, Julien traversait la cour, entra dans le garage, en ressortait bientôt pour retourner à la maison et réapparaître aussitôt, tenant les clés de la voiture. Il disparut de nouveau dans le garage, la musique infernale se tut, la lumière s'éteignit et il ressortit enfin, fermant soigneusement la porte : la musique semblait s'être déclenchée d'elle-même sur l'auto-radio, la voiture et le garage étant éteints et fermés. Depuis, Cécile avait consulté un médium qui lui assura que sa maison était bel et bien hantée. C'est parce qu'elle et sa fille possédaient le même don médiumnique que lui qu'elles pouvaient voir les visiteurs dont les allées et venues échappaient au commun des mortels. La ferme avait été construite au début des années quarante. Peut-être avait-elle été réquisitionnée par la Gestapo ? Peut-être s'y était-il déroulé des crimes atroces ? Pour l'instant, on recherchait un exorciste...

Un lourd silence gêné suivit ce récit. Julien, très contrarié par cette prise de parole insolite, regarda sa montre et donna le signal du départ, mettant fin à notre embarras. Nos hôtes nous expliquèrent que Cécile avait été nourrie par sa grand-mère des légendes du terroir. Nous convînmes que ce n'était pas une simulatrice ni une fabulatrice : elle nous avait apporté un témoignage que nous ne pouvions pas mettre en doute, elle n'avait rien inventé, sa souffrance était réelle. Peut-être est-elle victime de troubles neurologiques que de plus savants que nous sauraient expliquer ?

Mardi 29 mai 2012

**Pour un théâtre sans metteur en scène**

Longtemps, c'est-à-dire jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le théâtre s'est passé de metteurs en scène, et s'en est bien trouvé. Non que les conditions de la représentation aient été si étroitement et pauvrement définies par des conventions nécessitées par la présence de spectateurs sur la scène que le problème de la mise en scène ne se posât point, comme l'affirme ingénument *Wikipedia*, dans l'un de ses plus médiocres articles, resté à l'état d'ébauche : « *Chaque artiste élaborait individuellement sa gestuelle et sa déclamation, il fournissait lui-même le costume de son personnage, et les mouvements de scène étaient réduits au strict nécessaire.* » C'est vrai tout au plus d'une portion du théâtre français des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, où les acteurs déclamaient leur part du « *poème tragique* » face au public. Mais le ballet, puis l'opéra naissant offraient évidemment plus de variété, et la *commedia dell'arte* a de bonne heure fécondé la comédie à la française, héritière de la farce.

Bien entendu, la fonction de mise en scène, même si cette expression ne date que de 1802, est consubstantielle au théâtre, où l'on ne joue pas des textes dont l'interprétation appelle la coopération des comédiens et le choix, la réUnion et l'utilisation de moyens tels que décors, éclairages, accessoires, sans réfléchir à leur mise en œuvre. Mais cette fonction peut être assurée directement par l'auteur quand il s'agit d'une création, et le théâtre semble n'avoir guère connu d'autre activité jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, ou par le directeur de la troupe ou de la salle, qui était lui-même souvent l'auteur, comme Molière, ou tout simplement par une sorte de cogestion où chaque partie prenante a son mot à dire, même si l'un des acteurs peut exercer implicitement une sorte de présidence. Il est frappant de constater que le metteur en scène

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

apparaît exactement en même temps que le chef d'orchestre : « *À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la présence d'un chef faisant répéter ses musiciens, leur donnant les départs de façon claire et garantissant l'homogénéité de l'interprétation, est rendue obligatoire par la difficulté toujours plus grande de la musique et la variété du répertoire symphonique. Louis Spohr (1784-1859), puis Carl Maria von Weber (1786-1826) et Felix Mendelssohn (1809-1847) sont ainsi les premiers chefs à diriger les musiciens avec une baguette ou un archet face à l'orchestre et non plus aux spectateurs, au grand étonnement des orchestres et des auditeurs, plutôt déroutés et fortement réticents devant cette pratique indécente, qui fait tourner si impoliment le dos au public. Certaines résistances sont d'ailleurs longues à vaincre et il faut attendre pratiquement le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour voir, en Angleterre, premier violon et continuiste céder leur place au chef d'orchestre.* » Qu'on veuille bien excuser cette longue citation d'un remarquable article de Laurent Marty\* sur laquelle je ne ferai qu'une réserve : en musique comme au théâtre, il semble que ce n'est pas la complexité des œuvres qui détermine cette innovation, mais le modèle de l'organisation industrielle qui impose des chefs jusque dans la création artistique, dès lors qu'elle mobilise un groupe de travailleurs.

Ce qu'on a appelé « le règne du metteur en scène » s'ouvre sous de bons auspices. Pour nous en tenir à la France, André Antoine, qui fut un grand acteur autodidacte, y crée cette profession, libérant la scène de ses lourdes conventions et y introduisant, comme un vent frais, le souffle du naturalisme. Jacques Copeau, s'inspirant du théâtre élisabéthain, et reprenant les leçons de Stanislavski et de Gordon Craig, débarrasse la scène des décors qu'il laisse au lecteur le soin d'imaginer, proclamant « *pour l'œuvre*

\*<http://www.resmusica.com/2002/12/12/la-direction-dorchestre-2e-version/>

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*nouvelle, un tréteau nu* ». Jusque-là, tous, y compris son disciple Charles Dullin, mettent la mise en scène au service du texte. Louis Jovet, acteur et metteur en scène, surprend et séduit en mettant le texte au service de sa forte personnalité, au risque de le trahir : il était fort inattendu qu'il prête à Tartuffe sa silhouette longiligne de loup affamé et son visage maigre et sinistre, mais il ne tenait pas compte du portrait que Dorine fait de ce grand manipulateur :

« *Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille* »

portrait corroboré par l'éclosion contemporaine de multiples émules en terre d'Islam et ailleurs, qui mettent comme lui la religion (qu'ils abaissent au niveau de leur ignorance) au service de leurs appétits.

Depuis, la mise en scène, devenue métier à part entière, n'en finit pas de trahir le texte pour mieux satisfaire l'ego surdimensionné de petits esprits qui se croient originaux parce qu'ils suivent des modes. L'idée de représenter une pièce ou une action anciennes en costumes modernes n'est pas nouvelle, nos classiques ne procédaient pas autrement, mais enfin on l'a retrouvée. Je me souviens d'avoir assisté jadis avec ravissement, à Bourges, à une époque où je commençais seulement à fréquenter le théâtre (auparavant je n'en avais pas eu les moyens), à une excellente transposition des *Femmes savantes* dans un salon bourgeois du XVI<sup>e</sup> arrondissement, où Henriette et Armande apparaissaient dans les délicieuses tenues de tennis des années soixante. En revanche, j'ai vu un public de potaches pliés en quatre, au Théâtre Hébertot, à la représentation des *Mouches* de Sartre : Oreste, vêtu comme un milicien (ou un résistant) de l'époque de Vichy, abat Égisthe d'un coup de pistolet, sur l'injonction d'Électre (« *Frappe-le !* »), puis Clytemnestre, et il obéira encore à sa sœur : « *Jette ton*

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*épée !* » en laissant tomber son Luger ! Et que dire de l'ignoble mise en scène de l'opéra de Haendel *Orlando Furioso*, qui a obtenu en 2011 un beau succès au Théâtre de la Monnaie, où Pierre Audi (Ô dieux ! Odieux !) se distingue en déguisant le paladin en capitaine de pompiers (pyromane, bien sûr, peu importe que cela n'ait ici aucun sens, c'est tellement original !), la bergère Dorinda en femme de ménage (pardon, en technicienne de surface), et en signifiant par de vastes incendies au spectateur qui l'ignorerait que la passion est un feu dévorant ! Que de contorsions pour imposer sa marque ! Heureusement, la direction musicale de René Jacobs et toutes les voix sont sublimes. Il suffit de fermer les yeux, mais l'opéra, qui est aussi du théâtre, sort amputé de cette épreuve. Toute interprétation suppose le respect du texte, toute transposition doit être justifiée par l'adéquation des symboles. Que César revête un uniforme moderne de général, qu'une interprète noire habillée par Alexandre Vauthier joue Phèdre, les signes du pouvoir étant respectés, on ne sera pas choqué de voir ainsi soulignée l'universalité de ces personnages ; mais que, comme le rapportait un ami, la seconde apparaisse sur la scène de l'Athénée, nue et tondue pour déclamer :

*« Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !  
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,  
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ? »*

relève de la pure et simple bêtise, quelles que soient les justifications pédantes qu'Anne Delbée a apportées à cette représentation de 1983 (si c'est bien d'elle qu'il s'agit, une si belle invention ayant été aussitôt imitée) ; car il ne s'agit plus de comprendre une œuvre, mais les mauvais traitements qu'on lui fait subir !

Il y a quelques années, les affiches parisiennes faisaient suivre le

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

titre des pièces des seuls noms des metteurs en scène, omettant ceux de leurs auteurs, fussent-ils Shakespeare, Racine ou Ibsen. Or, de même qu'une bonne partie de la musique vivante se passe actuellement de chefs d'orchestre, les comédiens pourraient se passer des services des metteurs en scène, surtout quand ils sont de cette qualité. Pourtant il est du dernier chic pour ces derniers d'affirmer leur importance et d'apposer leur signature par quelque trouvaille géniale, comme celle de ce metteur en scène dont le nom ne souillera pas cette page et qui introduit une chasse d'eau dans toutes ses « créations ». Qu'on jette donc dans une vaste cuvette tous ces parasites, les prétendus critiques qui bêlent leurs louanges, et cette partie du public moutonnier qui ne s'insurge pas, et qu'on tire la chasse d'eau !

Lundi 4 juin 2012



**Carte postale : Weimar**

I. *Hortus conclusus*

« *Hortus conclusus, soror mea sponsa; hortus conclusus, fons signatus* »  
( Tu es un jardin clos, ma sœur, mon épouse, un jardin clos, une fontaine scellée.)

*Cantique des cantiques, 4.12*

Dans la ruelle fraîchement pavée l'archange Gabriel, sous les traits d'un chasseur râblé, souffle dans sa trompe, d'où s'échappe un phylactère : « *ave pulcherrima* », salut à toi, très belle ! Quatre chiens l'accompagnent, évoquant les quatre bêtes de la vision d'Ezéchiel ; ils ont pour noms *Veritas*, *Pax*, *Clementia* et *Justitia*, qui sont d'autres attributs de la Sainte Vierge.

Une porte de bois épais et sculpté partage le tableau en deux compartiments, comme au théâtre, et sépare le chasseur de sa proie, une licorne semblable à un chevreuil muni d'une longue corne de narval, symbole de pureté, qui s'est réfugiée auprès de Marie, assise en son jardin clos, et dont le rude visage de virago garantit qu'il est bien défendu. D'autres objets symboliques l'entourent : la source, la toison de Gédéon qui exigea de Dieu deux gages pour lui obéir : une toison couverte d'eau sur un sol sec, et que cette même toison, sèche, repose sur un sol couvert de rosée ; ainsi est Marie, qui a reçu en abondance la grâce de Dieu, seule parmi une humanité marquée par le péché originel. Au milieu du jardin apparaît le visage de Dieu, dont la vue est insoutenable, dans le buisson ardent, semblable à un arbre dont le feuillage abondant brûlerait.

## **Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II**

### II. Demeure princière

L'épouse du duc Ernst August, Maria Pawlowa, fille du Tsar, entreprit avec sa dot, en 1724, de construire le château actuel de Weimar, en remplacement de la vieille forteresse médiévale. Extérieurement, l'ensemble architectural est aussi imposant qu'ennuyeux, mais il donne sur un beau parc. L'intérieur est grandiose, et tout en toc, le petit état allemand n'ayant pas les moyens de rivaliser avec son modèle, le château du Belvédère de Vienne : rampes de bois ouvragées recouvertes de feuilles d'or et d'argent, stuc poli façon marbre ou albâtre, ou additionné de graphite pour imiter le bronze. Pourtant, il faut avouer que l'effet est superbe. Napoléon, toujours pressé, n'eut guère le temps de le remarquer lors de son passage au soir de la bataille d'Iéna, où il fut accueilli par la grande-duchesse et tous les notables de la ville.

### III. Maisons bourgeoises

La dernière demeure de Goethe est une belle maison jaune avec un grand porche pour la calèche que l'on peut voir encore, en parfait état, sorte de barque capitonnée de jaune, protégée à l'avant, par une vitre posée derrière le siège du cocher, et suspendue par de puissants ressorts montés sur un châssis à quatre roues, beaucoup moins hautes à l'avant qu'à l'arrière. La façade est en outre percée d'une porte centrale et de trente-huit fenêtres. Celles du premier étage éclairent des pièces en enfilade, parmi lesquelles le salon de musique où Mendelssohn enfant, au cours d'un séjour chez le vieux maître, jouait du piano pour son hôte.

Celle où Liszt rendit l'âme est beaucoup plus modeste... et sans doute plus confortable. C'est le nid douillet que s'est aménagé un vieux célibataire pour y finir ses jours. Mais le salon a belle allure

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

avec ses grandes tentures récemment refaites d'après des documents d'époque. Dans les deux maisons, on a gardé pieusement la chambre du maître de céans et son lit de mort. Il y a chez les Allemands un goût prononcé pour la vie et pour son envers : *Tot* et *Grab* (mort et tombe) reviennent de façon obsédante dans les musées.

### IV. Promenades en forêt

Goethe et son ami Schiller, mais aussi Cranach, Bach, Liszt et quelques autres parmi les plus grands et les plus nobles artistes que l'Allemagne a donnés à l'humanité aimaient, dit-on, se promener dans une forêt voisine, aujourd'hui dominée par une tour commémorative. Celle-ci n'est pas dédiée à ces doux humanistes. Cette belle forêt se nomme Buchenwald, « la forêt de hêtres », et de 1937 à 1945 on y a torturé 266 000 sous-hommes identifiés par un triangle d'étoffe de couleur : vert (prisonniers de droit commun), rouge (opposants politiques communistes, sociaux-démocrates, chrétiens, libéraux, allemands d'abord, puis venus de toutes parts), rose (homosexuels), jaune (juifs), mauve (témoins de Jéhovah) ou noir (« asociaux », marginaux et petits délinquants). Sur la grille d'entrée de cet enfer, et dans le style du fameux « *Arbeit macht Frei* », le travail rend libre, d'Auschwitz, l'inscription « *Jedem das Seine* », à chacun selon son mérite, accueillait les malheureux dont 56 000 devaient périr de faim, de fatigue, de mauvais traitements ou de la main de leurs bourreaux.

Weimar, jadis « Athènes du Nord », aujourd'hui charmante petite ville de province bien vivante où il fait bon vivre, toute proche de ce qui fut naguère un haut lieu de la barbarie, est emblématique de notre vieille Europe *bifrons* et de notre humanité ambivalente.

Mercredi 13 juin 2012

## **Carte postale : Leipzig**

### I. La ville

De Weimar à Leipzig, le passage est rude ! On vient de quitter une petite capitale provinciale dont on n'a arpenté, mais dans tous les sens, que le centre historique qui semble n'avoir guère changé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle (c'est, bien sûr, une illusion). On est transporté en un clin d'œil au centre d'une grande ville moderne (plus d'un demi-million d'habitants), en grande partie détruite par les bombardements alliés et reconstruite dans le style sinistre de la R.D.A. Mais depuis la réunification, la ville a fait peau neuve, de grandes constructions aux lignes hardies ont été érigées, l'abondance a succédé à la pénurie, la publicité (maudite soit-elle, ainsi que la propagande dont elle est la forme occidentale et qu'elle a remplacée) a recouvert la grisaille et les slogans politiques ; toutefois, une grande banderole vante les charmes de la « *grosse Familie* », et des affichettes électorales gratifient le passant du sourire des candidats. Et puis, quelques monuments et demeures historiques ont été sauvegardés ou reconstitués. Leipzig est jeune et vivante, l'activité culturelle y est intense, les auberges ont gardé leur style traditionnel, la nourriture est excellente et bon marché. Voilà tout ce qu'on peut retenir d'une trop courte visite.

### II. Quatre musées

D'une manière générale, en Allemagne, pays de petites dimensions, l'on est frappé par l'espace consacré aux logements et aux bâtiments publics. En revanche, la campagne de Saxe apparaît comme une zone résiduelle ; les champs y sont déchirés en tous sens par les autoroutes et planté des pylônes de lignes à haute tension et d'éoliennes. Les vastes proportions du *Musée des Beaux-Arts*, ouvert en 1838 mais récemment reconstruit, ne surprennent

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

donc pas le visiteur. Des riches collections qui vont du Moyen Âge à nos jours, on retiendra principalement les salles consacrées à Cranach. Au fait, l'*Annonciation* appartient sans doute à ce musée, et non à Weimar !

Le Musée Grassi offre, outre une section Artisanat d'Art et une section Ethnologie, une collection d'instruments de musique qui étonne par sa richesse et la beauté des objets qui y sont présentés. Des salles « pédagogiques » permettent aux visiteurs d'essayer divers instruments.

Le Musée Bach, installé dans la maison d'une famille amie du compositeur, est décevant : de grandes salles nues dans une belle maison Renaissance réaménagée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il présente surtout des outils interactifs dépourvus d'imagination, qui intéressent (peut-être) les potaches.

La Maison Musée de Felix Mendelssohn-Bartholdy, en revanche, est une merveille : c'est la dernière demeure de ce grand compositeur, musicien virtuose, aquarelliste de talent, grand organisateur et grand pédagogue, enfant prodige qui éblouit Goethe et vécut à toute allure, épousant au passage Cécile Jeanrenaud, fille d'un pasteur d'origine française et prenant le temps de lui faire quatre enfants, avant de mourir à trente-sept ans. L'appartement occupe tout un étage et se compose d'un grand hall desservant d'un côté le bureau de Cécile, les chambres des enfants et un vaste salon de musique, et de l'autre le bureau de Mendelssohn, et la cuisine. À l'exception de cette pièce, l'appartement est décoré des objets, tableaux et meubles d'origine, ou d'époque, ou de copies.

Mais Leipzig offre bien d'autres richesses : maisons musées de

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Schiller et de Robert Schumann, musée égyptien, etc.

### III. Trois concerts

C'est le temps du festival Bach et Haendel, de quoi régaler les plus difficiles amateurs de musique baroque, sur les lieux mêmes où ces grands compositeurs ont vécu et dans un pays où la tradition musicale ne s'est jamais interrompue. Bizarrement, Halle, patrie du second, avait choisi de donner le 8 juin un récital Jaroussky à l'occasion d'une tournée de ce contre-ténor très surfait qui cabotina longuement en compagnie de la contralto canadienne Marie-Nicole Lemieux, diva un peu caricaturale dans une étonnante robe rouge qui soulignait ses chairs opulentes plus qu'elle ne les mettait en valeur. La musique de Cavalli, Monteverdi, Sartorio, Strozzi était très belle, et si « *Le Tourbillon des sentiments* », titre de la soirée, parut un peu monotone à la longue, le cadre – la cathédrale aux murs très nus, à l'exception de quelques elles tapisseries abstraites, réaffectée aux arts par le régime communiste – est admirable.

Le 9 juin, l'Orchestre baroque d'Amsterdam, sous la direction magistrale d'un Ton Koopman qui au fil des ans s'est fait une tête qui évoque vaguement celle de Ludwig Donath dans le rôle du Professeur Gustav Lindt, le savant au service du KGB du *Rideau déchiré* de Hitchcock, a donné, en l'église Saint-Nicolas, pleine à craquer jusqu'à son troisième étage de tribunes (ô les maudits piliers qui cachent le spectacle !), un concert Bach sublime, avec la participation de Dorothee Miels, magnifique et gracieuse soprano. On put y entendre le lendemain, jour du Seigneur, une admirable messe musicale : avec un *Kyrie* de Guillaume de Machaut, et des chants mis en musique par Palestrina, Bach et des compositeurs allemands moins connus mais admirables. Ce furent près de deux heures de ravissement ininterrompu pour ceux qui,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

comme nous, ne comprennent pas l'allemand. En effet le pasteur prononça un sermon dont on nous expliqua ensuite le thème, et qui était de nature à ramener sur terre les fidèles et ceux qui n'étaient venus que pour le concert. Il s'agissait du devoir de faire bon accueil aux étrangers venus chercher du travail ou un refuge à Leipzig. Ils sont en effet très nombreux, et dans cette ville où le grand gel soviétique, en prenant fin, a rendu intacts les sentiments religieux et les convictions politiques, des bandes de nazillons leur donnent la chasse...

### IV. Mémorial

Au retour du château de Köthen, où Bach composa *Le Clavier bien tempéré* et les *Concertos brandebourgeois*, brève halte au Mémorial de la bataille des Nations (1813), à Leipzig. Ce lourd et laid monument, érigé en 1913 et bien digne de l'événement qu'il rappelle, est dédié au plus beau massacre des guerres napoléoniennes, où 150 000 « héros » laissèrent leur peau. C'est la grande supériorité et le mérite des Allemands d'avoir reconnu (avec l'aide, il est vrai, de leurs vainqueurs) l'horreur des massacres qu'ils ont commis au cours de la seconde guerre mondiale, et d'en avoir assumé les conséquences. Notre histoire n'est guère plus belle, mais la France éternelle, dont la plupart des rues portent les noms de traîneurs de sabre, s'obstine à nier les crimes du colonialisme et à considérer comme une gloire nationale ce tueur à grande échelle que fut Napoléon (un million de civils et 2,5 à 3,5 millions de soldats tués, on ne sait trop, sans compter les innombrables éclopés). Aujourd'hui, les familles ont adopté le mausolée pour leurs promenades dominicales.

Lundi 18 juin 2012

### **L'Esprit de système**

L'éloge de l'émission d'Alain Finkielkraut *Répliques*, sur France-Culture, n'est plus à faire. L'avant-dernière ne fait pas exception, et les remarques que je me permets de présenter ci-dessous ne prétendent pas remettre en cause son mérite, ni celui des intervenants.

Pour qui ne l'aurait jamais entendue, disons que la recette est simple et aussi vieille que la radio : on sélectionne deux ou trois ouvrages récents qui abordent le même sujet ou des sujets voisins, on invite leurs auteurs et on lance le débat. Bien entendu, le succès de l'opération dépend de l'aptitude de l'animateur à choisir un beau sujet et des intervenants diserts, à animer le débat en posant les bonnes questions, en le recadrant quand il s'égaré et en le relançant quand il s'essouffle. Il faut aussi, et ce n'est pas le moindre talent de Finkielkraut, savoir écouter ceux à qui l'on a donné la parole et n'intervenir qu'à bon escient, sans confisquer à son profit le micro, comme font tant de médiocres interviewers.

Le samedi 16 juin, les ouvrages retenus étaient *Hubris, La fabrique du monstre dans l'art moderne* de Jean Clair, un historien de l'art, *Le sens de la démesure : Hubris et Dikè* de Jean-François Mattéi, et *La patience de Némésis* de Marlène Zaraderun (deux philosophes, mais la seconde ne participait pas au débat) et le sujet retenu : *Qu'est-ce que l'Hubris ?* D'emblée, une première réponse était donnée, ou plutôt on rappelait ce que doivent savoir tous les potaches, qu'il s'agissait de cette démesure (on écrit d'ordinaire *hybris* pour transcrire le grec ὕβρις) que les Anciens condamnaient et que les dieux punissaient par la destruction du coupable : c'est la *némésis*, de νεῖμεν, *neimenn*, partager, donner à chacun son lot. L'Hubris,



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

ajoutait Mattéi, c'est aussi l'outrage, l'insulte, la transgression. Pour faire bonne mesure, on précisa que Dikè est la déesse de la Justice, celle qui montre le droit. Voilà le décor planté, c'est ensuite que les problèmes se posent.

Prenez deux ou trois esprits brillants et cultivés. La tentation est bien grande, pour chacun d'eux, de s'emparer d'une de ces intuitions fugaces qui passent par la tête de n'importe quel mortel et, à grand renfort d'érudition, de la développer et d'en tirer toutes les conséquences pour en faire un livre. Si j'ai bien compris, les deux participants s'accordent sur un constat : nous serions entrés dans l'ère de la démesure avec le romantisme, tournant le dos à une tradition de mesure, d'harmonie, de recherche exclusive de la beauté qui aurait gouverné l'art, du sculpteur Polyclète au peintre David pour Jean Clair ; J-F Mattéi situerait un peu plus tard cette catastrophe, qui affecterait toute notre humanité, c'est-à-dire la politique (de la guillotine aux camps de concentration, c'est la mort industrielle qu'on organise), l'homme (sacrifié aux idéologies) et le monde (qu'une science et une technique prométhéennes ont entrepris d'asservir). S'ensuit un tableau apocalyptique de l'art contemporain : les méchants géants succèdent aux géants protecteurs de jadis (et le cyclope Polyphème ? et Goliath ? et Gilgamesh et son ennemi Humbaba ? et l'Ogre des *Contes de ma mère l'Oye* ?), l'homme a perdu la tête, « *Soleil cou coupé* » (et les décollations de Saint-Jean Baptiste ? et tous ces tableaux illustrant des martyres qui font de nos anciennes églises de véritables musées des horreurs ?)

Je n'ai pas lu (encore ?) les livres en question et ne doute pas qu'ils puissent m'apprendre beaucoup. Mais, à partir de ce que laisse entrevoir l'émission, je me pose quand même quelques questions.

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

En premier lieu, les auteurs eux-mêmes reconnaissent que certains artistes refusent « *le divorce de l'art et de la beauté* ». Sont-ils aussi isolés que le prétendent l'historien et le philosophe ? Ou bien font-ils seulement moins de bruit ? Après tout, ce ne sont pas toujours ceux qui occupaient jadis le devant de la scène que la postérité a retenus ! Et puis, de l'Antiquité au Moyen-Âge et à l'époque moderne (on est frappé par le cadre étroit, européen-centriste, dans lequel s'enferme le débat), une partie non négligeable de l'art a tellement affectionné les monstres qu'on a inlassablement créé démons, vampires et chimères. Et assimiler la laideur à la monstruosité et la beauté à l'harmonie paraît bien réducteur. La moindre des choses serait d'abord de s'interroger sur ces concepts. Une citation de *Nadja* d'André Breton avancée dans le débat : « *La beauté sera convulsive ou ne sera pas* » aurait dû y inviter, comme l'expression « *beau monstre* » qui, figurant dans le titre d'un livre et dans celui d'un film, est devenue cliché. Enfin la démesure (mais où commence-t-elle ?) est de tous les temps et de tous les lieux, et n'a pas toujours été condamnée : elle a fait la grandeur des pharaons (pyramides) et d'autres bâtisseurs (Amérique précolombienne, îles du Pacifique), la gloire des conquérants (Alexandre le Grand), etc. Si l'on peut réduire les pyramides, comme les statues d'Épictète et le Parthénon, à des formules mathématiques simples qui seraient le secret de l'harmonie, et si l'on peut apprécier la beauté des « *lourdes légions* » chères à Péguy, du pas cadencé et de la musique militaire (tous les goûts sont dans la nature... et la culture), il n'en va pas de même pour toutes les œuvres gigantesques du passé ni pour les charniers laissés par les guerres : constructions cyclopéennes et conquêtes ont eu un coût humain qui n'a rien à envier à celui des ravages causés par la science et la technique « *prométhéennes* ».

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Il n'en demeure pas moins que l'exploration inlassable des formes, qui est le trait commun à la plupart des artistes, ne semble pas avoir de fin. En effet, celles-ci sont perpétuellement renouvelées par la science qui élargit sans cesse notre vision du monde, et par la technique qui bouleverse pour le meilleur et pour le pire notre environnement. Au contraire, un art fondé sur la seule transgression (celui que visent nos auteurs) épuise vite son objet, les normes de la création artistique et de la vie sociale étant, somme toute, peu nombreuses. Dans les années 60, l'Art corporel (*Body Art*) a osé repousser les limites de la transgression jusqu'à l'automutilation. Ce n'est qu'une autre façon de dire « *No future* ». Et après ? Pour conclure, disons qu'il est vain de chercher dans des ouvrages comme ceux dont on vient de parler des clés pour la compréhension d'un phénomène aussi complexe que l'activité artistique. Du moins invitent-ils à y réfléchir, et c'est déjà beaucoup.

Lundi 25 juin 2012

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

### Ordre moral

« *C'est pas tous les jours qu'ell's rigo-o-o-lent*

*Paro-o-o-le, paro-o-o-le*

*C'est pas tous les jours qu'ell's rigo-o-lent* »

(Georges Brassens, *La Complainte des filles de joie*)

L'employée d'une agence immobilière fait visiter un appartement à un client. L'un et l'autre sont jeunes et beaux. Brusquement, la jeune fille s'agenouille devant le visiteur, ouvre sa braguette et entreprend une fellation. Il ne s'agit pas d'un film porno (l'acte est seulement suggérée) mais d'un téléfilm diffusé à une heure de grande écoute sur une chaîne nationale. Comme si la fellation avait, aujourd'hui, remplacé le premier baiser. Si je n'ai pas voulu connaître la suite, c'est que j'avais mieux à lire, mais je n'ai rien à y redire, ces jeux n'étant plus de mon âge : « autres temps, autres moeurs », et il appartient aux jeunes générations d'inventer leur mode de vie. Mais je ne suis pas sûr que la libération sexuelle soit en marche pour autant. On peut changer de codes, l'ordre moral n'est pas aboli de ce fait. J'en veux pour preuves un type de faits divers récurrents et une initiative du nouveau gouvernement.

Longtemps, la police et la justice ont fait preuve d'une partialité coupable vis-à-vis des violeurs, présumant que la victime était consentante, ou même qu'elle avait provoqué le mâle, ou qu'elle fabulait. La montée du féminisme a heureusement changé la donne, et les analyses d'A.D.N. permettent désormais d'étayer une plainte. Mais elles prouvent tout au plus qu'il y a eu relation sexuelle, et ne disent pas si elle a été librement consentie ou si elle résulte d'un viol ou d'une agression. Voilà donc que tous ceux qui exercent le droit de cuissage (ou faut-il dire de langage ?) avec ou

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

sans consentement, risquent d'avoir, grâce au progrès scientifique, à rendre compte de leurs actes. Ce ne serait pas en soi une mauvaise chose si, sous l'influence d'un puritanisme venu d'autres cieux ou d'un autre temps, et par réaction contre l'indulgence qu'on a longtemps témoignée à l'égard des violeurs, on ne risquait de donner à des aventurières déçues ou en quête d'un gogo à rançonner, à des écervelées qui regrettent l'égarément d'un instant et veulent transférer leur culpabilité sur leur partenaire ou même à des femmes jalouses, un pouvoir exorbitant. Que l'on punisse les violeurs, cela va de soi. Mais il est bien clair que l'attirance qu'éprouvent les femmes (et les hommes) pour le pouvoir, et leur désir de « réussir », en ont toujours poussé beaucoup à coucher avec ceux dont dépendait leur carrière afin d'obtenir ou de conserver un appui ou un engagement. Personne ne s'en est jamais ému, sauf peut-être les parents (quand ils ne sont pas complices) et quelques tartuffes. La réalité de l'agression étant le plus souvent difficile à établir, et comme ces choses-là se passent généralement dans l'intimité, les juges sont bien avisés, qui témoignent – pour l'instant – de beaucoup de prudence en l'absence d'autres preuves et donnent du temps au temps. Mais les sociétés européennes suivent, avec quelques décennies de retard, le mode de vie des U.S.A. : voilà qui n'est guère rassurant pour l'évolution future des rapports entre hommes et femmes !

Autre sujet de réflexion : la ministre des Droits des femmes, Najat Vallaud-Belkacem, s'apprête à « interdire » la prostitution, et peut-être à punir, comme en Suède, le « client ». La nouvelle loi, disent ses contempteurs, sera mal ficelée : personne ne s'en étonnerait, dans un pays où les législateurs ne prennent plus depuis belle lurette le temps de réfléchir et ne savent plus rédiger. Curieusement, des prostituées et leurs défenseurs reprennent le

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

vieil argument des maquereaux : si elle ne faisaient pas ce métier, elles travailleraient en usine (à supposer qu'elles trouvent un autre travail, ce qui n'est pas évident de nos jours) et « se taperaient » gratis, de surcroît, les petits chefs, ce qui n'est pas faux. Doit-on s'en prendre à ceux qui recourent à leurs services ? Toute mesure d'interdiction visant le racolage ou le client renforce le pouvoir des proxénètes et asservit davantage leurs esclaves. À droite et à gauche, beaucoup prônent les *eros centers*, dont le nom recouvre l'antique et infâme réalité des bordels et qui font de l'État qui les institue et les contrôle le proxénète en chef. À droite, on crie à l'hypocrisie à propos des intentions du nouveau gouvernement. Il me semble toutefois que le projet d'abolir « le plus vieux métier du monde » relève plutôt de la naïveté ou de l'angélisme. L'hypocrisie, largement partagée dans tout l'éventail politique, est de ne pas s'attaquer au seul problème que pose la prostitution, et qui est celui du proxénétisme. Une loi l'interdit, qu'on se garde bien d'appliquer, et qui ne sert qu'à rendre plus dociles ceux dont elle prétend interdire l'activité. Car notre police a toujours, depuis qu'elle existe, recruté ses meilleurs indicateurs parmi les souteneurs, et l'idéologie de la libre entreprise à laquelle nos prétendus socialistes se sont ralliés n'incite pas non plus à combattre ces honorables entrepreneurs. Problème que l'on retrouve dans le traitement des flux migratoires avec les passeurs, ces autres négriers des temps modernes, que l'on se garde d'inquiéter parce qu'ils fournissent une main d'œuvre presque gratuite : ce sont les immigrés, « sans papiers » par la volonté de nos dirigeants, c'est-à-dire leurs victimes, que l'on punit.

Nos vieilles et fragiles sociétés sont confrontées, sans doute, à bien d'autres problèmes très urgents qu'elles semblent incapables de résoudre, mais tout se tient. C'est le même conservatisme

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

aveugle qui les incite à rétablir l'ordre moral au nom d'archaïques injonctions religieuses que plus personne n'écoute, et à se cramponner aux idéologies les plus ringardes – repliement identitaire et libéralisme sauvage – pour offrir à la vindicte du bon peuple des boucs émissaires, et reporter indéfiniment des réformes indispensables.

Lundi 2 juillet 2012

### **Les Vivants et les morts**

Le culte des morts est probablement le plus ancien de tous. Il a peut-être précédé celui des génies et des dieux parce que les morts reviennent sans cesse dans notre mémoire et nous visitent dans nos rêves, tantôt bienveillants, tantôt bizarres et quelquefois, sans doute, terrifiants. Cela suffit à expliquer la croyance ancienne en leur survie, avec la crainte du néant que beaucoup se représentent paradoxalement comme quelque chose d'épouvantable alors qu'il n'y a strictement rien à se représenter à ce propos. C'est dans ces expériences et dans ces peurs que les religions plongent leurs racines. C'est la présence des défunts dans nos pensées qui explique que, quand les croyances religieuses viennent à dépérir et laissent place à l'agnosticisme ou à l'athéisme, le culte des morts puisse prendre de nouvelles formes, et se perpétuer.

Il y a bien des façons d'honorer les morts. On peut manger leur corps pour en absorber les vertus, ou l'exposer aux vautours pour éviter son contact impur, mais cet abandon est compensé par des prières et des sacrifices. On pourrait imaginer que les religions monothéistes, qui croient en la Résurrection, se distinguent des autres croyances par le soin qu'elles apportent au culte des morts, mais les choses sont moins simples. Le judaïsme, qui en est la matrice, le rejette expressément, pour mieux signifier le refus des croyances et pratiques de l'Égypte ancienne, qui fut une terre d'esclavage, et s'il réapparaît périodiquement, comme de nos jours, c'est par une contamination des sociétés dans lesquelles la communauté juive est immergée. L'islam, qui rejette tout intermédiaire entre Allah et les hommes, semble aussi le limiter jalousement aux rites funéraires, même s'il a su se montrer



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

tolérant à l'égard du Maghreb et des sociétés noires où le culte des morts s'est maintenu, hérité des religions antérieures. Le drame actuel de Tombouctou, où la destruction des mausolées des marabouts est en cours, est une manifestation parmi d'autres de l'inculture et des tendances régressives de l'intégrisme. Le soin et la dévotion avec lesquels les chrétiens ont traité leurs cimetières est en accord avec le culte des martyrs et des saints considérés comme de possibles intercesseurs à qui l'on adresse des prières, ce qui distingue le christianisme des deux autres monothéismes et qui est l'un des aspects de la curieuse synthèse qu'il a opérée entre judaïsme et paganisme.

Mes parents, nés l'un et l'autre de familles catholiques pratiquantes, m'ont donné l'exemple, dans mon enfance, de deux attitudes caractéristiques : ma mère croyait naïvement qu'elle retrouverait dans l'autre monde tous les siens, tels qu'elle les avait connus, et allait donc fort logiquement se recueillir sur leurs tombes. Mon père ne croyait ni à Dieu ni à Diable, mais ne manquait pas de l'accompagner. Comme je lui disais un jour que je ne ressentais rien dans les cimetières et ne souhaitais pas les fréquenter, il me dit avec autant d'indignation que de chagrin : « Alors, quand on sera morts, c'est comme si on n'avait pas existé, nos enfants ne penseront plus à nous ? » J'eus beau lui expliquer que je pensais beaucoup à nos morts, mais jamais sur leur tombe, il était si navré que je lui promis que j'irais sur sa sépulture jusqu'à la fin de mes jours. J'ai tenu parole et vais fleurir la tombe familiale une fois l'an ; j'ai même renouvelé la concession pour qu'elle dure quelques mois ou quelques années après ma propre disparition, le temps que l'administration s'aperçoive qu'elle ne reçoit plus de visites, poursuivant par fidélité une tradition qui m'est tout à fait étrangère. Pourtant, j'ai voulu prolonger un peu le

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

souvenir de mes morts en écrivant leur histoire, à l'intention de leurs descendants.

J'ai dit ailleurs (*Témoignages, Rue Pierre Demours*, page 83) combien j'étais hostile à la vogue actuelle de la crémation, et n'ajouterai à ce propos qu'une remarque d'une vieille amie : si les animaux marins avaient pu recourir à ce genre de rite, nous n'aurions ni nos belles falaises, ni tant de monuments de marbre et de pierre blanche, ni les immeubles haussmanniens. Il est d'ailleurs probable que, par suite de la pollution engendrée par les bûchers, notre espèce ne serait même pas apparue. Cette mode répond à une fausse idée de l'hygiène et de la propreté, et est vécue par ceux qui la suivent de façon parfois singulière. Une vieille dame qui m'est très proche, ayant répandu les cendres de son mari dans une forêt des Vosges, suivant les vœux de l'intéressé, me dit qu'elle était retournée à cet endroit, et en était revenue très satisfaite, concluant : « Il est mieux là que dans un cimetière ! » Comme elle ne croit pas à l'au-delà, je pense que ses paroles avaient le même sens que si elle les avait prononcées à propos d'un objet quelconque (un vase, un ustensile de cuisine) auquel elle aurait assigné la place convenable, mais je ne suis pas sûr qu'elles ne fassent pas écho à d'anciennes croyances moins mortes qu'on imagine...

Lundi 9 juillet 2012

## **Pingouins**

Dans *L'Île des Pingouins*, Anatole France raconte comment le vénérable saint Maël, devenu vieux, sourd et presque aveugle, « vit une auge de pierre qui nageait comme une barque sur les eaux. [...] à la vue de cette auge de pierre, le saint homme Maël comprit que le Seigneur le destinait à l'apostolat des païens » L'auge miraculeuse l'ayant conduit à une île des régions boréales « Il distingua des formes animées qui se pressaient en étages sur ces rochers, comme une foule d'hommes sur les gradins d'un amphithéâtre. [...] Et le saint homme, persuadé qu'ils appartenaient à quelque peuplade idolâtre et faisaient en leur langage adhésion à la foi chrétienne, les invita à recevoir le baptême. [...] Et il baptisa ainsi les oiseaux [c'étaient des pingouins !] pendant trois jours et trois nuits. » Bien entendu, cette erreur met en émoi le Ciel, car les pingouins, comme chacun sait, n'ont pas d'âme, et au terme d'une longue dispute théologique, considérant que, suivant l'observation de saint Gal « Dans les signes de la religion et les règles du salut, la forme l'emporte nécessairement sur le fond et la validité d'un sacrement dépend uniquement de sa forme », Dieu se résout à métamorphoser ces oiseaux en hommes et l'île, tirée par l'auge, est rattachée au continent. Telle serait l'origine de la France éternelle, et il faut bien avouer que nos dirigeants, drapés dans leur dignité et leur costume de rigueur, complet bleu foncé et chemise blanche, ressemblent encore beaucoup à leurs ancêtres, et continuent à croire qu'ils vivent sur une île où ils peuvent imposer leur loi, loin du monde et du bruit.

Ce n'est donc pas un hasard si le dessinateur Xavier Gorce, dans sa série *Les Indégivrables*, a eu l'idée de nous peindre sous les traits de pingouins solennels. Une planche récente montre un père pingouin parlant à son fils. Je restitue leur conversation de

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

mémoire :

« *Mes compliments pour ton bac, et maintenant, quels sont tes projets ?*

– *Ben, en juillet je pars avec des copains !*

– *Bon, mais je veux dire : quels sont tes projets à long terme ?*

– *Ce que je vais faire en août ? »*

Appliqué à nos jeunes dont l'insouciance n'est souvent qu'une défense contre l'avenir – ou plutôt l'absence d'avenir qu'on leur prépare – ce dialogue serait bête et méchant. Mais il suffit de faire le bilan de l'action du gouvernement précédent, de voir comment il a caché sous le tapis, et jusqu'à l'élection présidentielle, les problèmes de dette et d'emploi qui ne manqueraient pas de se poser à court terme, ou encore d'écouter la manière dont les ministres actuels abordent ces mêmes problèmes comme s'ils les découvriraient, alors qu'ils ont eu dix ans pour y réfléchir, pour constater qu'il décrit admirablement la myopie de nos dirigeants de droite et de gauche.

Il faut être un journaliste sortant du même moule qu'eux pour s'étonner des réponses des Français à un sondage fait au lendemain du discours de politique générale de Marc Ayrault. Plus de 70% estiment que les mesures annoncées vont dans le bon sens, mais « *les sondés sont pessimistes : 36 % seulement pensent qu'elles auront des effets positifs, 38 % aucun effet et 15 % des effets négatifs. 21 % pensent que la situation économique de l'Hexagone va s'améliorer d'ici un an, 31 % pensent qu'elle va se dégrader, et 42 % n'anticipent aucun changement.* » (*Le Petit Bleu de Lot-et-Garonne* du 7 juillet). Pessimistes ? Peut-être, mais certainement pas incohérents comme le disent d'autres journaux. Nos concitoyens ont tout simplement plus ou moins conscience d'une chose que les Importants Pingouins de notre « classe politique » (sic) sont aujourd'hui les seuls à ignorer avec leurs homologues européens,

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

à savoir que leurs pouvoirs ne sont plus à la hauteur des enjeux, à l'heure de la mondialisation, et que leur gesticulation serait risible si elle n'était nuisible et indécente, voire obscène, au regard des souffrances très réelles qui sont en cause. À quoi rime l'agitation de M. Fabius agitant son sabre de bois au sujet de la Syrie et du Mali, et ces conférences de Paris réunies à grands frais par une « puissance » dont l'armée, comme l'éducation, les hôpitaux et l'économie, est sinistrée ? Et les coups de menton de notre président « normal » – et certes son style est bienvenu et reposant par rapport à celui de son prédécesseur – qui s'imagine faire partie des grands de ce monde et prétend s'opposer à une évolution fédérale de l'Europe, au risque de ruiner la monnaie commune et les états qui l'ont adoptée, et de replier ces derniers sur eux-mêmes dans une paranoïa nationaliste dont on a pourtant éprouvé les effets il n'y a pas si longtemps !

La génération précédente, celle des Robert Schuman, des Jean Monnet, des de Gaulle et des Adenauer a jeté les bases de l'Europe, qu'il restait à consolider. Au lieu de quoi on a élargi démesurément l'édifice sans être trop regardants sur les pratiques démocratiques et les aptitudes économiques des nouveaux venus. Aujourd'hui, on s'emploie à tout casser, sans même s'en rendre compte. Et l'on ne voit même pas poindre une relève plus lucide et ouverte au reste du monde ! J'ai déjà écrit tout cela. Je radote, et l'Histoire bégaie.

Lundi 16 juillet 2012

**Atget**

« *Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas ! Que le cœur d'un mortel)* »

Charles Baudelaire (*Le Cygne*)

Quel dur métier que celui de critique de théâtre, de cinéma ou d'art. Être obligé de remettre une copie sur une pièce que vous n'avez pas envie de voir, sur un film que vous n'avez pas vu (c'est très fréquent, il suffit de lire assidûment la presse spécialisée pour s'en convaincre) ou que vous n'avez pas compris, peut-être parce qu'il n'y a rien à comprendre, rendre compte d'une exposition qui vous a ennuyé(e) mais qui porte sur l'œuvre d'un artiste consacré, donc intouchable ! C'est l'aventure qui a dû arriver à la journaliste qui a rendu compte dans *Le Monde* de la belle initiative du Musée Carnavalet, qui a sorti de ses cartons plus de deux cents des neuf mille photos achetées à Atget à partir de 1898.

L'histoire d'Eugène Atget (1857-1927) est bien connue de tous ceux qui s'intéressent à la photographie : « artiste dramatique » devenu aphone, il ne se tourne pas, comme d'autres l'auraient fait, vers l'art du mime, mais tente de se reconverter à la peinture, sans succès, et décide un beau jour de se mettre au service des peintres en leur fournissant, à l'aide d'un appareil photo déjà obsolète quand il en fit l'acquisition, mais auquel il restera toujours fidèle, des documents de travail. Progressivement, son ambition grandit, et il entreprend de sauver par ses images ce qui reste du « vieux Paris ». Comme le dit fort bien le poète du *Cygne*, « *la forme d'une ville/ change* » sans cesse, à chaque génération sa nostalgie. Le vieux Paris de Baudelaire était celui que le baron Haussmann éventrait, celui d'Atget en réunit les restes et quelques aspects

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

plus récents, comme cette cour de 1922 où étincelle une grosse automobile flanquée de deux motos, ou plus permanents, comme certains aspects des jardins du Luxembourg, de Saint-Cloud ou des bords de Seine. On y trouve des dizaines de petits métiers disparus pour la plupart, mais dont certains, qui subsistent dans des pays sous-développés, pourraient renaître chez nous avec l'appauvrissement de l'Europe : on proposait alors aux chalands trois parapluies, trois dizaines de petits moulins à vent en celluloïd, quelques abat-jour, quelques bottes d'herbes, une poignée de nougats, et l'on devait gagner tout juste assez pour ne pas mourir de faim. J'y ai reconnu pour ma part certains aspects de « mon » vieux Paris à jamais disparus : le rémouleur, les taudis en planches de « la zone » qu'on n'appelait pas encore bidonvilles, la halle aux vins de Bercy...

L'univers d'Atget présente une étonnante unité, due seulement en partie à la technique employée, qui n'a pas varié, et surtout au regard porté sur les êtres et les choses. C'est une ville dépeuplée (la photo des passants regardant une éclipse place de la Bastille est exceptionnelle), parce que la plupart des prises de vue étaient faites à l'aube, ce qui procure un éclairage unique, et chez Atget comme chez Rimbaud « *Les aubes sont navrantes* », parce que toute présence humaine détournerait l'attention du sujet, coin de rue, devanture, enseignes qui font écho à celles qui accueillent le visiteur du Musée Carnavalet, vieille maison borgne, cour sinistre, escalier monumental, intérieur d'ouvrier ou d'employé, non moins étouffants que celui de « *l'artiste dramatique R.* » (Atget en personne) ou celui de « *la comédienne Cécile Sorel* ». Mais aussi parce que le temps de pose du vieil appareil à soufflet ne laisse pas aux passants le temps d'impressionner la plaque de verre recouverte de gélatino-bromure d'argent. Cela donne des effets curieux,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

comme ce fantôme de chien que l'on devine dans une galerie parisienne, ou cette charrette à bras d'une parfaite netteté, tirée par l'ectoplasme flou d'un ouvrier qui devait s'agiter frénétiquement sous l'œil de l'objectif, comme ses contemporains quand ils se savaient filmés par les équipes des frères Lumière. Cette ville qui paraît délaissée par ses habitants, comme si une catastrophe imminente les avait fait fuir – et c'est bien sûr le temps qui bientôt va tout abolir – paraît (de ce fait ?) étrangement silencieuse. Et cela émeut et serre le cœur.

L'exposition se termine sur une salle consacrée aux photos acquises par Man Ray. Laissons la parole à notre critique :

*« Man Ray a publié des images d'Atget dans La Révolution surréaliste en 1926, et en a réuni certaines dans un album personnel. Celui-ci, emprunté à la George Eastman House, est exposé pour la première fois en France. Mais il arrive en toute fin de parcours, et on a du mal à faire le lien avec tout ce qui précède. Man Ray aimait chez Atget les nus étranges, les prostituées, les chiffonniers, les vitrines pleines d'objets, des images qui n'ont rien à voir avec le Paris pittoresque. Au point qu'on en arrive à se demander s'il s'agit réellement du même photographe. »*

Claire Guillot (*Le Monde*, 11 juillet 2012)

Désolé, mais les nus d'Atget n'ont rien d'étrange si l'on connaît les goûts et le style de l'époque, c'est même ce qu'il a fait de moins original : rien n'a vieilli plus vite que l'érotisme de ce temps-là, qui nous paraît aujourd'hui ridicule et sordide. Les prostituées n'apparaissent guère, mais on peut admirer les photos de quelques vieux bordels, et les chiffonniers de la porte d'Asnières ont déjà été présentés en masse. Seuls peuvent surprendre le bric-à-brac des vitrines, et ces mannequins sans tête



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

qui évoquent *L'Émigrant de Landor Road* d'Apollinaire :

« *Le chapeau à la main il entra du pied droit  
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi  
Ce commerçant venait de couper quelques têtes  
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête* »

poète également obsédé par la fuite du temps :

« *Au dehors les années  
Regardaient la vitrine  
Les mannequins victimes  
Et passaient enchaînées* ».

Ces vues correspondent bien au goût des surréalistes. Mais Man Ray n'a pas non plus dédaigné quelques clichés (déjà vus) du vieux Paris, et le visiteur n'est nullement dépaysé en passant d'une salle à l'autre.

En fait, le dilemme posé au début de l'article du *Monde* (Atget artiste ou artisan ?) est le type même du faux problème, et il est à parier qu'il n'est même pas venu à l'esprit des organisateurs de l'exposition. De l'un à l'autre, il n'y a pas différence de nature, pas même de degré. Tout est dans le regard qu'on porte sur l'œuvre, et chacun devrait le savoir depuis la fameuse *Fontaine* de Duchamp et autres *ready-made* ! Il est permis de s'ennuyer à une exposition que l'on n'a visitée que sur commande, mais il serait plus honnête de le dire que de chercher de mauvaises querelles à ceux qui l'ont offerte pour le plaisir d'un public nombreux et nullement contraint. Et puisqu'elle est fermée, et si vous ne pouvez vous rendre à Madrid, Rotterdam ou Sydney où elle sera bientôt présentée, cherchez donc « Atget » avec l'option « Images » sur Internet : c'est un régal !

Lundi 23 juillet 2012

## **Magie de l'enfance**

### **I. Lorsque l'enfant paraît**

Philippe Ariès a mis en évidence, dans un livre fameux, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), le caractère mouvant et transitoire de l'attitude et des sentiments que la société nous inculque vis-à-vis de l'enfance. Et il est bien vrai qu'il y a de profondes différences entre notre Antiquité, qui jugeait l'infanticide socialement utile, le christianisme, qui l'a sévèrement condamné – les épisodes d'anthropophagie qui se sont manifestés à l'occasion des grandes famines du Moyen Âge ne sont pas plus significatifs que n'importe quelle autre manifestation de barbarie en période de crise, et montrent seulement la fragilité du léger vernis dont la civilisation recouvre notre animalité – ou encore l'indignation exprimée par Montaigne à l'égard des violences faites aux enfants, et le sentiment moderne de l'enfance dont l'historien décrit le développement progressif à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais c'est de l'image de l'enfance que ma génération s'est faite que je voudrais parler.

Victor Hugo avait depuis longtemps mis en place le cadre initial de nos représentations de la naissance de l'enfant et de son irruption dans la vie familiale. Albert Samain, poète aujourd'hui presque oublié, mais qui peuplait jadis les pages des manuels de lecture et nous fournissait, bon gré mal gré, en « récitations », en avait rajouté une louche, évoquant la chambre du bébé :

*« Le père le contemple, ému jusqu'aux entrailles...  
La veilleuse agrandit les ombres aux murailles ;  
Et soudain, dans le calme immense de la nuit,*

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*Sous un souffle venu des siècles jusqu'à lui,  
Il sent, plein d'un bonheur que nul verbe ne nomme,  
Le grand frisson du sang passer dans son cœur d'homme. »*

*Le Berceau (Le chariot d'or)*

Quand une récitation avait été choisie par le maître – on ne nous posait pas alors la fausse question que j'ai si souvent entendue de la bouche de mes jeunes collègues : « D'accord ? » et qui m'agaçait beaucoup – il nous fallait :

- 1) la calligraphier sur le cahier consacré à cet usage ;
- 2) l'illustrer, ce qui me posait, piètre observateur et dessinateur maladroit, de graves problèmes.

En l'occurrence, le sujet m'inspira beaucoup, et ce fut en matière de dessin mon chef-d'œuvre de cette année 1943. Bien que mes parents m'aient mis à l'abri dans notre famille morvandelle, je situai la scène, sans hésiter, à Paris : je n'avais jamais vu de chambre d'enfant dans nos campagnes. Dans l'espace clos de la chambre, je disposai trois figures en lévitation. Ce furent, de gauche à droite : la veilleuse, représentée (après explications) par une boîte rectangulaire marron (je l'imaginai en bois) d'où sortait une petite flamme jaune ; le moïse de ma petite sœur : il était en osier, donc jaune comme la flamme, et assez profond pour cacher le bébé, ce qui me parut une solution très élégante ; le père. Celui-ci me coûta beaucoup de peine. Finalement, je choisis de le représenter de face, dans un beau complet marron (comme la veilleuse, mais ici cette couleur évoquait irrésistiblement une belle et chaude étoffe : on était dans l'un de ces hivers très rigoureux de la guerre, et les restrictions ne permettaient guère de chauffer l'appartement), bras et jambes écartés, ces dernières prolongées verticalement par les pieds chaussés de pantoufles (jaunes, bien sûr, car il convenait d'introduire une agréable diversité). Comme

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

j'imaginai l'homme penché sur le berceau, attitude dont la représentation dépassait mes compétences, je posai sa tête (rouge) de biais et de profil, tournée vers le moïse. Ainsi ai-je, à neuf ans, inventé une perspective qui n'avait rien à envier à celle que les Égyptiens avaient conçue quelques millénaires plus tôt, et qui avait comme elle le mérite d'une parfaite originalité. Lors du contrôle, Monsieur Buteau se contenta d'un coup d'œil rapide et inscrivit à l'encre rouge, dans la marge, un « Vu » très neutre, sans autre commentaire. Mais j'avais déjà une longue expérience de l'injustice des adultes, et cela ne m'empêcha pas de contempler souvent en cachette et avec une fierté toujours renouvelée cette magnifique allégorie de la paternité.

Bien des siècles plus tard – le temps de l'enfance et de la jeunesse est incomparablement plus lent que celui du grand âge – une infirmière a mis dans mes bras un petit être rouge à la tête en obus. J'ai souri en repensant au « *grand frisson du sang* » d'Albert Samain, mais il est vrai que j'étais ému, et que je suis toujours émerveillé par la petite enfance. Non que, comme le vieil Hugo, je la croie innocente, je sais qu'elle porte en germe tout le bien, mais aussi tout le mal dont l'espèce humaine est capable : il suffit d'observer ces micro-sociétés que forment les gamins dans les jardins publics et les cours de récréation pour s'en convaincre ; mais enfin, avec chaque enfant qui le découvre, c'est le monde entier qui recommence, et je sais que le meilleur moyen d'aider un petit d'homme à s'épanouir est de lui accorder un crédit illimité.

Lundi 30 juillet 2012

## **Magie de l'enfance**

### **II. Générations**

On ne sait pratiquement rien des enfants d'autrefois, de leur façon d'être au monde et de le voir, sinon qu'ils apprenaient la vie en jouant, comme nous avons fait et comme font encore les enfants d'aujourd'hui, que cet apprentissage et ce temps de l'enfance étaient très courts, et qu'au moins dans le monde latin ils n'avaient pas droit à la parole, si bien qu'un jeune noble non encore adoubé était appelé « enfant ». Et c'est probablement pure imagination que de croire que la part paysanne, alors encore nombreuse, de ma génération, a connu une enfance comparable à celle du temps de Henri IV : les temps, le cadre politique et institutionnel, les villes plus ou moins lointaines, les souvenirs familiaux, les croyances même avaient bien changé ; les représentations et les espérances aussi. Quand le regard de la famille et de la société sur l'enfant se modifie, l'enfant ne peut rester le même, et si l'on rêvait de voyages ou d'avenir au XVI<sup>e</sup> siècle, l'image que l'on se faisait des pays lointains et du futur était bien différente de celle qu'on en aurait quatre cents ans plus tard. De même, j'ai le sentiment que quelques siècles me séparent des enfants d'aujourd'hui, si chers et si proches qu'ils me soient.

Il y a trois quarts de siècles, beaucoup de mes contemporains ont comme moi partagé leur enfance entre la ville et la campagne, qui ne se distinguaient pas seulement par le paysage, la hauteur, le nombre et le style des bâtiments, la densité de la population, le rythme de vie, les fonctions économiques... C'étaient deux milieux fondamentalement différents : passer de l'un à l'autre exigeait des voyages souvent longs, et à leur terme le citadin découvrait une

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

autre population, différemment vêtue, parlant d'autres langues qu'on appelait patois ou dialectes, attachée à d'autres croyances où la magie avait encore sa place (non qu'elle fût absente des villes, mais alors comme de nos jours elle y subsistait cachée, comme honteuse). Non seulement les occupations étaient différentes – les métiers d'épicier, de boulanger ou de boucher, de receveur des postes, de facteur ou d'instituteur, apparemment communs aux deux milieux, n'avaient entre eux que peu de rapports – mais les sons, les odeurs, l'air qu'on respirait, l'eau que l'on buvait n'étaient pas les mêmes ; enfin les règles d'hygiène et de vie, les attitudes et les comportements relevaient de codes étrangers. Les enfants issus de ces deux mondes ne pouvaient être que dissemblables. Ceux de la campagne, souvent plus vigoureux et plus éveillés sur le plan sexuel, étaient en général moins curieux et plus timides que ceux des villes. Mais tous étaient étroitement soumis à l'autorité des adultes, dont ils respectaient l'expérience. Et tous recevaient de l'école – presque toujours laïque et gratuite, obligatoire en tous cas – une même formation. Ou plutôt cette école réservait à chaque sexe qu'elle recevait en des classes séparées une éducation différente. Les garçons seraient des citoyens-soldats, chefs de famille, ils éliraient leurs dirigeants et feraient l'expérience de la guerre pour protéger notre territoire et pacifier notre empire. Les filles seraient... leurs compagnes dévouées, et les mères de leurs enfants !

Aujourd'hui, la campagne a tout bonnement disparu sans que l'on y prenne garde. Elle s'est d'abord dépeuplée, les bras ont été remplacés par des machines pour les tâches agricoles, et bientôt un réseau toujours plus serré d'autoroutes et de lignes à haute tension l'a éventrée et désarticulée. À la poursuite de hauts rendements, ceux des fils de paysans qui sont restés aux champs

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

pour devenir agriculteurs ont empoisonné à force d'engrais leurs eaux et leurs terres, tandis que les villes tentaculaires et l'automobile polluaient irrémédiablement l'air des champs et des forêts. L'exode rural achevé, un mouvement s'est dessiné en sens inverse dans les zones proches des grandes villes, et on a vu éclore d'innombrables faux villages faits de maisonnettes toutes semblables destinées à abriter des retraités et des travailleurs des villes bientôt touchés par le chômage qui ont trouvé là un moyen de se loger à moindres frais, avec l'illusion de retrouver « la campagne impolluée », mais allergiques à ses odeurs de fumier et à ses bruits, comme au chant du coq et à celui des cloches. Citadins et ruraux vivent à peu près de la même manière, au rythme des médias, approvisionnés par les supermarchés, vêtus de même... Aujourd'hui, tel village du fin fond de la Haute Normandie jadis riche en familles nombreuses vit autant de l'élevage des vieux que de celui des vaches ! Et les enfants en sont presque absents. Il n'y a plus d'empire à défendre, et nos hommes politiques sont bien les seuls à croire qu'ils gouvernent un grand pays.

Dans ces conditions, la nouvelle génération enfantine est profondément différente de celles qui l'ont précédée. S'il nous était facile de nous identifier aux enfants d'autrefois, du moins à ceux que l'on peut connaître depuis que la littérature leur a donné la parole, c'est-à-dire depuis que des adultes parlent pour eux, les modèles niais que nous ont légué la comtesse de Ségur, Christophe et sa famille Fenouillard, Bécassine (Labornez, bien sûr), la petite paysanne bretonne et les enfants très privilégiés qu'elle servira, les héros de Jules Verne et ceux de *La Guerre des boutons*, ils appartiennent aujourd'hui à un monde qui est devenue complètement étranger aux Terriens de la dernière couvée. Il

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

importe moins, aujourd'hui, d'appartenir à une région ou à une autre, à une ville grande ou petite ou à un pseudo-village, que d'être né dans un de ces « quartiers » où la bêtise et la frilosité franchouillardes (et européennes) font de vous des « étrangers » jusqu'à la septième génération et peut-être au-delà, ou dans un secteur sociologiquement plus favorisé. Des premiers dont j'ai bien connu comme enseignant les parents, dont le principal problème était (déjà) de se faire une place à notre soleil, et dont nous entretenions les espérances en tâchant de les y aider, je ne me sens guère autorisé à parler depuis que, ségrégation oblige, je les ai perdus de vue en cessant de travailler, sinon pour noter avec plaisir qu'ils colorent peu à peu l'espace médiatique et politique, le commerce et la fonction publique restant pour eux comme pour les immigrés de l'intérieur que furent mes grands-parents les principales voies d'accès à la réussite. Je ne suis en droit de parler que de mes petits-enfants, de mes arrière-neveux et de leurs camarades. Ce furent des bébés incroyablement éveillés, suivant des yeux le spectacle du monde dès leur naissance, alors qu'il nous a fallu plusieurs jours pour commencer à y voir. Ils ont gagné en taille et perdu en endurance. Surtout, ils ont pu s'épanouir sans les entraves qui nous ont si longtemps liés : ségrégation des sexes, pudibonderie, croyances religieuses, sentiment exacerbé du devoir, autorité excessive des adultes qui exigeaient de nous sans cesse de petits puis de lourds travaux et ne consentaient à nous écouter qu'à leurs heures... Non qu'ils soient dégagés de toute obligation – l'angoisse de l'avenir qu'éprouvent leurs parents ne peut que rejaillir sur eux – et de toute peine : l'instabilité des couples, qui n'est pas nouvelle mais qui devient la règle est souvent la cause de leurs premiers vrais chagrins, de leurs premiers désarrois et de la première recherche de nouveaux repères. La lecture, même s'ils lisent, a perdu pour



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

eux beaucoup de son ancienne séduction, parce que des machines, dont ils doivent souvent enseigner le maniement à des vieux dont l'expérience est devenue un handicap dans un monde changeant, leur fabriquent des mondes virtuels où ils aiment s'évader.

Pourtant, ces enfants ressemblent plus qu'ils ne croient à ceux que nous avons été : les jeux vidéo les préparent aux guerres de demain, la publicité imaginée par des adultes, dont ils sont des cibles privilégiées, conditionne leurs goûts et quand, à l'approche de l'adolescence, ils cherchent à manifester leur originalité, c'est en suivant des modes qui sont imposées à leur groupe d'âge par des mercantis. Comme nous, ils partageront pour la plupart la sensibilité politique de leurs parents, poursuivant une tradition familiale de droite ou de gauche. Et comme nous jadis, ils vivent aujourd'hui dans un monde tout neuf\*, porteur de tant de promesses que leur paraissent secondaires les menaces qui inquiètent leurs aînés.

Lundi 6 août 2012

---

\* À propos d'un livre nouveau, un adolescent s'extasiait l'autre jour :  
« *Pour la première fois, on parle de Saint-Denis !* »

**En lisant Babel**

En annonçant la publication des « *Œuvres complètes* » d'Isaac Babel (1894-1940) l'éditeur (c'est son métier) et la critique (qui se contente parfois de reproduire ses propos) vantaient « l'un des plus grands écrivains russes ». Et de fait, le lecteur mal informé qui se plongera, comme je l'ai fait, dans les treize-cents pages de ce volume, verra sa curiosité amplement récompensée. Mais ceux qui ont lu les précédentes traductions en français des principaux textes de cet auteur, de *Cavalerie rouge* en 1928 à... *Cavalerie rouge* en 1997, éprouveront probablement quelque déception s'ils ne sont pas des spécialistes de son œuvre ou de son époque.

Fils d'un commerçant juif aisé d'Odessa, Isaac Babel a reçu une éducation religieuse stricte comportant l'étude de la *Torah* et de l'hébreu, mais largement ouverte sur l'Europe où il fera plus tard plusieurs voyages, et dont il apprendra trois langues – le français, l'allemand et l'anglais – la culture française l'ayant plus profondément marqué. De son enfance, il gardera le souvenir ébloui d'Odessa, qu'il compare volontiers à Marseille, un intérêt passionné et une infinie pitié pour son « *peuple martyrisé* » – lui-même a échappé de justesse à un pogrom, à l'âge de onze ans, et ne manque pas un service religieux dans les synagogues souvent dévastées où son métier de correspondant de guerre dans l'Armée rouge l'entraîne – et, semble-t-il, une certaine fascination pour le parricide, qui est peut-être la trace d'un conflit mal résolu avec son père. Babel mène à bien des études commerciales mais commence à écrire dès 1906, s'inscrit en Droit à Pétrograd (c'est alors la capitale) au début de la première guerre mondiale et y rencontre Gorki à la fin de l'année 1916. Celui-ci publie aussitôt deux de ses récits, qui valent au jeune Isaac d'être poursuivi pour

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

tentative de renversement de l'ordre établi et pornographie. La révolution le tire heureusement de ce mauvais pas, mais Gorki lui conseille de « voir le monde » avant d'entreprendre une carrière d'écrivain.

Du monde, il a d'abord connu la guerre comme soldat sur le front roumain, avant de désertier et de travailler comme traducteur pour la Tchéka (la police politique bolchevique), puis au commissariat du Peuple pour l'Instruction, écrivant dans le journal de Gorki bientôt interdit par Lénine, et à deux autres journaux pétersbourgeois. Mais il lui reste à faire deux expériences cruciales. Celle de la guerre russo-polonaise, inextricablement mêlée à la guerre civile, de mai à septembre 1920, comme correspondant de guerre du journal *Le Cavalier rouge* ; il en note au jour le jour les aléas, les atrocités et les souffrances, plaignant les populations qui attendent des libérateurs et à qui « nous envoyons les Cosaques du Kouban », accumulant ainsi les matériaux du saisissant *Journal de 1920*, à lire en priorité, peut-être après les nouvelles d'Odessa publiées de 1921 à 1930 où l'on fait connaissance avec des cousins méridionaux non moins truculents mais plus violents du *Mangeclous* d'Albert Cohen, mais avant *Cavalerie rouge* qui en est la transposition littéraire. Ces publications pourtant fort critiques font de Babel, dès le début des années 20, un écrivain soviétique reconnu, avec datcha ! Sa seconde grande expérience est la Collectivisation et l'élimination des koulaks qu'il a suivie de près, toujours comme journaliste, en 1930. Polygraphe, il a laissé encore d'autres récits de valeur inégale (les textes sur l'école et les tribunaux français n'ont pas pris une ride), des articles de propagande en langue de bois d'une banalité et d'un conformisme navrants, deux pièces de théâtre dont la première m'a paru illisible, des scénarios, dont une participation au *Pré de Béjine*

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

(1935-1937) d'Eisenstein, film interdit par Staline et qui valut quelques ennuis aux deux amis... Mais lui-même savait parfaitement que c'est dans le genre de la nouvelle ou du récit court qu'il excellait.

En 1937, toutefois, sa seconde pièce de théâtre, *Maria*, est une réussite qui semble promettre à Babel une grande carrière d'auteur dramatique. Mais la critique relève non sans raison qu'elle va à l'encontre des dogmes du réalisme socialiste, et considère le talent incontestable qu'il y déploie comme une circonstance aggravante. La même année, au cours d'un entretien avec de jeunes auteurs à l'Union des écrivains, Babel s'interroge, en réponse à la question :

*« Votre silence plus que prolongé suscite la perplexité des lecteurs.*

*– [...] J'ai commencé à écrire très jeune, ensuite je me suis arrêté pendant des années, ensuite j'ai écrit pendant des années d'une seule traite, ensuite j'ai arrêté, et maintenant débute pour moi le deuxième acte de la comédie ou de la tragédie – je ne sais pas ce que cela va donner. »*

Il est alors en disgrâce, les premiers procès de Moscou se sont ouverts en 1935, Staline ayant entrepris de liquider les bolcheviques historiques pour mieux asseoir son pouvoir personnel, et les amis de Babel passent à tour de rôle à la trappe. Finalement, et de façon prévisible, c'est en tragédie que se terminera son histoire. Arrêté le 15 mai 1939 par le N.K.V.D. (« *Ils ne m'ont pas laissé le temps de finir !* »), interrogé et torturé à la sinistre prison de la Soukhanovka, il finit par avouer tout ce qu'on veut, puis se rétracte et est fusillé discrètement à l'aube du 27 janvier 1940. Sa veuve n'apprendra qu'en 1953 qu'il est mort « en détention »... le 17 mars 1941, et il sera réhabilité en 1954. Mais avec lui ont disparu des valises entières d'écrits qu'il n'a pas publiés et qui ont été saisis lors de son arrestation.

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

De cette histoire et de cette œuvre tourmentées, qu'il faut absolument connaître, on retiendra deux enseignements d'une grande banalité, sans doute, mais dont elles sont la parfaite illustration. Le premier est l'état de barbarie effroyable dans lequel était plongé le pays où des intellectuels déments ont prétendu instaurer « le socialisme réel », au prix d'une révolution qui a substitué à l'arbitraire tsariste le pouvoir personnel du plus sanglant et du plus cynique des despotes orientaux. Le second est que les révolutions, loin de résoudre les problèmes (tant de souffrances pour aboutir à Poutine !) sacrifient les meilleurs de leurs enfants et réduisent au silence, avant de les assassiner, ceux des intellectuels qui pouvaient apporter le plus à leur pays et à l'humanité. Révolutionnaire fervent mais lucide et vite revenu de ses illusions, Isaac Babel a beaucoup écrit et n'a pratiquement rien publié au cours des dix dernières années de son existence, alors qu'il était en pleine possession de son art. C'est que, déjà, pesait sur ses lèvres le bâillon de la longue nuit stalinienne dont la Russie n'est pas encore sortie.

Lundi 13 août 2012

J'entends d'ici les objections : « Mais que faire quand l'oppression devient intolérable ? » Ce matin, un jeune Syrien disait à la radio : « Je suis étudiant, je n'ai pas le choix ! » C'est bien possible, dès lors que le mouvement révolutionnaire est enclenché. Mais il me semble que le devoir des intellectuels n'est pas de préparer la révolution et encore moins d'y exhorter les autres de leur petite niche douillette, mais de répandre les Lumières par la parole, l'écrit et l'exemple, ce qui, au demeurant, demande plus de courage que de prendre les armes.

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Observez bien le jeu des Puissances, par-delà les propos de leurs chefs et leur gesticulation. Elles laissent tranquillement Assad écraser son opposition multiforme qui se livre d'ailleurs comme lui aux pires excès, et dont les éléments les plus rétrogrades seraient assurés, en cas de victoire, de l'emporter sur les plus éclairés. Devenu infréquentable quand il aura fini d'accomplir sa besogne, le bourreau de Damas sera remercié et remplacé par un quelconque général Tlass ou quelque civil qui ne se sera pas encore trop sali les mains, et qui aura pour mission de maintenir par tous les moyens le précieux équilibre du Proche-Orient.

Lundi 13 août 2012

### **L'abbé de Pure**

On n'en finit jamais de combler ses lacunes et de rectifier des préjugés transmis, des générations durant, par des enseignants paresseux ou pressés, comme je le fus sans doute. C'est le hasard qui m'a fait rencontrer sur le tard *La Prétieuse ou le mystère des ruelles* de l'abbé de Pure, sur l'éventaire du bouquiniste du marché de Deauville, en qui j'ai trouvé un libraire curieux et cultivé comme on les aime. Sur le tard, hélas, car mes propres maîtres auraient pu tirer parti de cette magnifique édition de la *Société des textes français modernes*, présentée par Émile Magne, puisqu'elle date de 1938.

Que savais-je de l'abbé de Pure, sinon qu'il s'agissait de l'un de ces médiocres plumitifs qui avaient servi de tête de turc à Boileau et à Molière ? Comme tout potache, je connaissais les vers de Boileau, qui s'était vengé d'un texte satirique de l'abbé, lequel avait lui-même pris le parti de Chapelain, érudit protégé par Richelieu, l'un des premiers membres de l'Académie française et l'oracle de sa génération. Car il s'agit avant tout d'une querelle de générations : Chapelain, né en 1595, était un vieillard en 1656, année de la publication de son grand œuvre, *La Pucelle ou la France délivrée* dont le jeune Boileau (né en 1636) accompagna l'échec retentissant de ses épigrammes, et le petit abbé, né en 1620, n'était pas loin d'accéder à la dignité de barbon. Il faut dire que ce dernier n'y allait pas de main morte, accusant les deux frères Boileau d'avoir fait circuler une satire anonyme de Colbert, le grand dispensateur des pensions aux artistes et écrivains. Émile Magne explique que dans son pamphlet, l'abbé de Pure fait comparaître Gilles Boileau, frère aîné de Nicolas, devant Colbert, qui lui rappelle que la famille Boileau-Despréaux est de petite extrace, et que la noblesse dont elle se flatte est une imposture, faisant ce portrait du père,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

petit employé du Parlement de Paris :

*« Il avait, pour voler, une belle manière ;  
Il pillait noblement et le tiers, et le quart  
Et fit tant qu'en mettant quelque argent à l'écart  
Le titre de greffier entra dans sa famille. »*

Cette charge eut un grand succès, mais la postérité n'a retenu que les répliques foudroyantes de Boileau, touché dans ses œuvres vives :

*« Si je veux d'un galant dépeindre la figure,  
Ma plume pour rimer, trouve l'abbé de Pure »* (Satire II, 1666)

*« Ce n'est pas tout encore. Les souris et les rats  
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats.  
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,  
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure »* (Satire VI, 1666)

*« Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré,  
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,  
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,  
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ? »* (Satire IX, 1668).

Elle a cru aussi le reconnaître sous les traits du pédant *Vadius* des *Précieuses ridicules* (1659) de Molière, qui a probablement beaucoup emprunté, selon son habitude et celle de son temps, à *La Prétieuse*, farce écrite « en pure langue toscane » par l'abbé de Pure en cette même année 1656, jouée avec succès aux Italiens que fréquentait Molière qui a pu la connaître par eux, cette pièce de circonstance



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

(il s'agissait de tourner en ridicule une bourgeoise qui singeait les « *prétienses* ») n'ayant jamais été imprimée. Aussi les amis de l'abbé accusèrent-ils Molière de l'avoir simplement traduite.

Qu'apprend-on d'autre dans les soixante dix-huit pages de la notice d'Émile Magne ? Que l'abbé de Pure, cadet de petite et très récente noblesse de robe, a quitté très jeune sa famille lyonnaise pour Paris afin d'y recevoir le complément d'instruction nécessaire au plus jeune chanoine de France : il a quinze ans et doit son titre à la faveur du cardinal Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, archevêque de Lyon et frère du fameux ministre de Louis XIII. La prébende qui est attachée à sa charge sera sa première ressource jusqu'à 1642, date à laquelle il renonce au canonicat, n'ayant pas remis les pieds à Lyon. Le petit héritage paternel (onze mille livres, qui font 600 livres de rentes) ne lui suffisant pas pour vivre, le voici pour le restant de ses jours à la recherche de protecteurs et de pensions, comme tous ses semblables à cette époque, et l'abbé est assez habile pour n'en jamais manquer, bien que la mort de Mazarin (1661) ait marqué pour lui la fin de bien des espérances. Docteur en théologie en 1647, il reçoit la même année la tonsure, les ordres majeurs et la charge honorifique mais fort utile pour s'introduire à la cour de conseiller et aumônier dur roi. Mais ce n'est ni un parasite, ni un médiocre. Sa contribution aux belles-lettres n'est pas négligeable, et s'il écrit en latin ou en français des biographies pour plaire aux puissants, de petites pièces de vers pour plaire aux dames, un opuscule de 318 pages intitulé *Idées des spectacles anciens et nouveaux* dédié à Louis XIV et qui lui valut la colère du roi, outré qu'un petit abbé se mêle de le conseiller dans un des domaines où il entendait régner sans partage ; on lui doit aussi des traductions du latin et de l'italien, une tragédie de qualité moyenne mais qui

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

connut le succès, *Ostorius* (1659), et surtout deux romans. Le second, *Epigone, Histoire du siècle futur* (1658), peu connu mais consultable en ligne sur le site Gallica est peut-être, comme on l'a écrit, la première uchronie française mais demeure une curiosité. L'autre est notre *Prétiense ou le mystère des ruelles*, publié paresseusement de 1656 à 1658, qui reçut aussitôt un accueil triomphal et valut la célébrité à son auteur. Pour l'écrire, l'abbé de Pure dut s'insinuer dans le milieu aristocratique très fermé où le mouvement avait pris naissance pour l'explorer. Ses prédécesseurs sont rares : Antoine Adam, en 1950, n'en retient qu'un : la *Carte du Royaume des Précieuses* (Maulévrier, 1654), qui est un texte précieux parmi bien d'autres et non une étude de la préciosité. Si vous souhaitez connaître ce contemporain de la *Carte de Tendre*, consultez le [site de l'Académie de Clermont-Ferrand](#). Les autres ouvrages qu'on cite habituellement – *La fine galanterie du temps* (Faure, 1661) et la *Galerie des portraits* de Mlle de Montpensier (1658-1659), etc. – sont postérieurs à *La Prétiense*, ce qui est une des causes de son succès. En fait de roman, *La Prétiense* tient du reportage et de la chronique, il permet au lecteur bourgeois de pénétrer dans un milieu qui lui restait interdit. En d'autres temps, notre abbé eût été journaliste, et c'est une véritable gazette qu'il a tenue des années durant à travers sa correspondance avec ses amis rouennais, les frères Thomas et Pierre Corneille et leur entourage. Car l'abbé de Pure, entre autres traits sympathiques, s'est toujours conduit en ami serviable et fidèle, et ne s'est jamais pris au sérieux, écrivant pour son plaisir : « *Je bais le chagrin et la contrainte [...] je ne polis point mon style, c'est "temps perdu"* »... ce que son lecteur pourra vérifier.

À quoi bon, direz-vous, se pencher sur une époque et de vieilles querelles qui n'intéressent plus grand monde ? En premier lieu, je

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

tenais à dire le plaisir que l'on peut éprouver à retrouver le style d'Émile Magne, « homme de lettres » comme on n'en fait plus, qui écrivait avec une componction et une onction tout ecclésiastiques, palliant hardiment par sa vive imagination, sans même s'en douter, les lacunes de sa documentation. En second lieu, j'observe que si la mode et l'esprit de parti rendent aussi injustes les artistes que les politiques, qui traînent volontiers dans la boue leurs adversaires, l'université, qui devrait être un lieu de réflexion et d'examen critique, se contente trop souvent de reproduire des ragots et n'est guère moins lente à réagir que la justice pontificale qui a mis 359 ans à réhabiliter Galilée.

Lundi 20 août 2012

*La Prétieuse*

Pénétrons aujourd'hui, sous la conduite de l'abbé de Pure, dans *Le Mystère des ruelles*. Ne vous attendez pas à ce qu'il plante le décor, il est supposé connu de tous : une vaste chambre, un lit de parade sur lequel la Précieuse qui reçoit est à-demi allongée (les lits du temps sont trop courts pour qu'on s'y puisse vraiment étendre), parce que c'est « son jour », innovation récente et fort commode dont le galant abbé fait un vibrant éloge. Entre le lit et le mur, la ruelle où sont assis les invités, c'est-à-dire six à huit dames, je crois, et quelques messieurs. Le seul détail visuel qui nous soit fourni porte sur « *le fond de la Ruelle, qui à peine était assez claire pour connaître un visage* » ; encore n'est-il mentionné que parce que l'on y a volontairement laissé tomber un billet.

*La Prétieuse* n'est pas un roman à clefs, bien que Scudéry soit le seul nom historiquement connu à y être cité (avec mille éloges), et que les personnes qui hantent la ruelle portent des prénoms souvent extravagants, dans le goût des romans du jour : ces dames se nomment Eulalie et Mélanire, mais aussi Sophronisbe, Agathonte, Aracie, Caliste, et ceux de ces messieurs qui jouent le plus grand rôle sont le jeune et « folastre » Gélasire et son mentor Philonyme (ou Philonime, selon l'humeur de l'auteur ou du prote) dans lesquels on peut voir, comme le suggère Émile Magne, deux figures idéalisées de l'auteur. Le premier s'amuse beaucoup, dès l'abord, à entendre ces discours de femmes « *qui se piquent d'esprit et de lumière, débitent leurs sentiments, et traitent leurs mystères dans leurs Ruelles* ». Il est vrai qu'il vient d'entendre un *Discours sur la bonté* de Mélanire et la réplique d'Agathonte, dont une remarque a blessé la première ; ce n'est rien d'autre qu'une forme civilisée de crêpage de chignons ! Le second lui vole bientôt la vedette, et ne

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

se divertit pas moins. La solennité avec laquelle ces dames prennent la parole devant leur public restreint les ravit surtout. C'est qu'ils ne sentent pas combien le droit de s'exprimer, qu'elles revendiquent et prennent, a d'importance pour elles : en 1968, on assista à de semblables spectacles, des jeunes filles timides et muettes s'affranchissant d'un coup de leur servitude séculaire pour haranguer les foules ; jamais on ne répéta si souvent : « Ce que j'ai à dire est très important » ! Mais si ces messieurs jouissent paisiblement du sentiment de leur supériorité de mâles, que les Précieuses elles-mêmes partagent ou feignent de partager, insistant toujours, avant de leur répondre, sur les limites de leurs connaissances et la faiblesse de leur jugement de femmes, ils doivent leur rendre les armes dès la fin de la première partie du roman. À un esprit chagrin qui reconnaît que la belle Caliste « *s'est élevée dans ces sciences où les plus doctes sont confondus et humiliés. Mais avec toutes ces belles qualités, elle a ce défaut insurmontable, c'est qu'elle est femme. [...] il n'y a jamais eu de durée dans l'effort, ou d'effort sans faiblesse* », Philonime répond que les Précieuses qu'il a rencontrées diffèrent des autres femmes : « *elles ont la réponse aussi vive, le jugement aussi solide, le discernement aussi exact que l'homme les peut avoir ; elles ont de plus cet art de dire les choses, d'exprimer leurs pensées, et de tourner leurs imaginations tout autrement que nous n'avons pas.* » Encore ne les a-t-il entendues disputer que de questions frivoles, comme de savoir si l'on peut « *aimer trop bien* ». Et la discussion sur le mérite de ces dames tourne, bien avant la lettre, à la querelle des Anciens et des Modernes, où l'on voit Gélasure prendre le parti des derniers : « *car je ne vois rien d'importun, comme un homme qui en deux périodes cite trente auteurs, et dans une conversation française ne parle que grec ou latin.* » On voit que l'abbé de Pure n'a rien de commun avec des pédants comme les personnages de Vadius, Trissotin et autres Cotin.

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Si l'évolution de nos deux explorateurs dans leur rapport à la Préciosité peut-être, jusqu'alors, un effet de la galanterie et, en ce qui concerne au moins Philonime, des beaux yeux d'Agathonte, le passage, dans la seconde partie, à des sujets beaucoup plus sérieux transforme le roman de mœurs en un brûlot subversif, à partir d'un sujet de conversation proposé par Eulalie où, après avoir longuement débattu pour savoir qui est la plus désirable, d'une femme ou d'une fille, l'on ouvrira rien moins que le procès méthodique de la condition féminine car « *nous sommes, dit-elle, ou filles, ou femmes, ou veuves* », c'est-à-dire que le statut social des femmes est fondé sur leur relation aux hommes. Dans cette perspective, l'institution sacrée du mariage, telle que l'entendait le monde féodal, est vigoureusement remise en cause par celles qui s'en estiment les victimes. Ces jugements s'appuient sur l'histoire d'Eulalie, mariée jeune et contre son gré pour servir les intérêts de sa famille : « *Je fus une innocente victime sacrifiée à des motifs inconnus, et à des obscurs intérêts de maison, mais sacrifiée comme une esclave liée, garrottée, sans avoir la liberté de pousser des soupirs, de dire mes désirs, d'agir par choix. On se prévaut de ma jeunesse et de mon obéissance, et on m'enterre, ou plutôt on m'ensevelit toute vive dans le lit du fils d'Evandre.* » Aussi distingue-t-elle « *la condition de mariée de celle de fille* » par « *ces deux mots d'esclavage et de liberté.* » D'autant, dit-elle, que même lorsque le mariage est librement consenti, il ne laisse pas d'être tyrannique par le fait qu'il lie la femme aux intérêts de son mari, la soumet aux exigences de ses beaux-parents et lui impose de multiples maternités qui l'exposent « *tous les ans à un nouveau poids, à un péril visible, à une charge importune, à des douleurs indicibles et à mille suites fâcheuses.* » Et de rapporter les plaintes d'une jeune mère pour qui les hommes « *n'en ont pas plus de compassion qu'un Turc, et ne se soucient que de leur plaisir.* » Encore n'a-t-on jusqu'alors examiné que le cas de maris irréprochables, c'est-à-dire traitant avec respect,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

générosité et affection leur épouse, et lui restant fidèles. Quand viendra le moment d'examiner l'inconstance, ces dames seront fort « *échauffées* » d'indignation, mais n'iront pas jusqu'à juger qu'un mari infidèle mérite qu'on lui rende la pareille. Sur cette question, le dernier mot revient à Mélanire : « *La sobriété, la modestie, la foi, la fermeté sont de notre partage, aussi bien que du vôtre. Vous avez seulement hors part la tyrannie, la dureté, la liberté, la médisance et la légèreté. Si bien qu'une honnête personne ne doit pas avoir égard aux défauts de son mari, comme si la justice pouvait les punir, l'imitation pouvait la venger* ». Voilà qui semble ramener la revendication féministe des Précieuses à de bien modestes dimensions, mais l'essentiel a été dit, et il ne s'agit sans doute que d'un sacrifice formel à la morale dominante.

On chercherait en vain un plan ou une intrigue dans ce curieux roman. L'auteur paraît se contenter de rapporter, au fur et à mesure, les conversations entendues dans les ruelles, et le malentendu qui s'établit entre Philonime et Agathonte, le premier s'imaginant qu'on lui fait des avances alors que la belle ne cherche qu'à en obtenir aide et assistance dans sa querelle avec Mélanire, n'a pas de suite, la Précieuse, vaincue par sa propre faute et son étourderie, ne reparait plus dans la suite du roman. On ne trouvera pas trace non plus dans ces assemblées joyeuses, où l'on rit beaucoup, de ces expressions extravagantes qui ont fini par couvrir de ridicule la Préciosité, dont l'abbé de Pure brosse, en somme, un tableau très sympathique.

Lundi 27 août 2012

### **Dérives**

Décidément, l'île des Pingouins n'en finit pas de dériver. Il est vrai qu'elle est mal arrimée à une Europe qui flotte à vau l'eau, et dont on se demande si, gouvernée ou plutôt tirée à hue et à dia par dix-sept pilotes qui croient servir des intérêts contradictoires, elle ne va pas finir par se disloquer. Les signes de cette dérive sont si nombreux qu'on ne sait lesquels retenir et dans quel ordre les présenter. À tout hasard, j'en retiendrai trois, dans le désordre, parmi les dernières gesticulations de nos gouvernants, au retour de leurs vacances, plus une dans le domaine de l'édition.

Les promesses électorales, comme chacun sait, n'engagent que ceux qui y croient. Aussi la situation devient-elle franchement comique quand le premier à y croire est celui qui les a faites, ce qui est, semble-t-il, le cas du bon M. Hollande. On imagine l'embarras de ses ministres, obligés de tenir la promesse faite par l'heureux élu de baisser le prix du carburant au moment précis où il ne cesse d'augmenter sur le marché mondial dont ils n'ont pas, hélas, le contrôle. Il s'en est suivi une bonne semaine d'un feuilleton qui a fait la joie des journalistes et qui laisse le bec dans l'eau, de façon bien prévisible, les principales victimes de cette hausse, tous ces travailleurs obligés d'entretenir une auto pour être employés aux travaux les plus pénibles et les moins rétribués, que Florence Aubenas a si bien décrits dans *Le Quai de Ouistreham*. Après s'être beaucoup agité, Pierre Moscovici, notre ministre de l'Économie, consent à abaisser les taxes de 3 centimes le litre, ce qui coûtera fort cher à l'État. Mais il a supplié les pétroliers, toujours plus prompts à répercuter les hausses que les baisses, de contribuer à celle-ci pour 3 autres centimes. Une ouvrière disposant comme la journaliste d'une vieille Fiat qui fera cinq fois



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

par semaine le trajet Caen-Ouistreham-Caen, soit 150 kms, et qui utilise pour ce faire 6,2 litres de diesel, fera une économie de... 37 centimes par semaine ! Et ce, pendant trois mois, ce qui représentera pour l'intéressée un pactole de presque 5 € ! Encore faudra-t-il que les pétroliers tiennent leur promesse (qu'ont-ils obtenu en échange ?) et que le distributeur n'ait pas augmenté d'autant les prix à la pompe, deux jours avant la baisse annoncée, comme le signalent des lecteurs du *Parisien* ! N'importe, la promesse électorale aura été tenue, au moins symboliquement !

Si M. Moscovici a tout lieu d'être fier, puisqu'il a tenu une promesse, on ne peut qu'admirer M. Valls, qui a créé la surprise générale par une belle initiative personnelle en reprenant sans vergogne la chasse aux Roms dans laquelle le gouvernement précédent s'était distingué. Chaque jour, nos braves gendarmes sont chargés d'évacuer les campements de fortune de ces pouilleux venus d'ailleurs. L'argument est imparable : on ne peut laisser vivre leurs familles dans des conditions aussi insalubres. Preuve que tout a changé : on leur permet désormais d'accéder à certains emplois ! Mais personne n'a songé à commencer par leur affecter des lieux de camping proprement aménagés (ne parlons pas de logements en dur, il n'y en a ni pour les étudiants, ni pour les ouvriers et employés, et l'État ne sait comment y pourvoir !) Personne n'y a songé sauf Martine Aubry, qui a suggéré après coup que l'on consacre aux nomades quelques-uns des terrains dont l'État ne sait que faire, « *en dehors de [s]a communauté urbaine* », ce qui leur facilitera la scolarisation des enfants et l'accès aux emplois. On ne sait ce qu'en pensent les électeurs socialistes, mais les militants du P.S. ont fait un triomphe à ce ministre énergique qui fera vite oublier les Hortefeux et autres Guéant. Singuliers socialistes que ces très vieux jeunes gens que le hasard seul n'a pas

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

conduit à servir dans l'une des deux boutiques d'en face, alors qu'ils en partagent les « valeurs » (amour du fric, trousse du changement, haine de l'étranger). Aux dernières nouvelles, notre ministre de l'Intérieur prépare un voyage en Roumanie et en Hongrie pour chercher la solution au problème que lui posent les Roms. Il aurait pu nous épargner cette petite dépense, tout le monde sauf lui sait que l'on y rêve à la « solution finale », les chambres à gaz !

Dernière nouvelle, il s'agit cette fois d'une initiative de M. Ayrault. Effrayé à juste titre par la montée du chômage, il s'empresse d'aller demander aide et assistance... au MEDEF ! Son Canossa se nomme Jouy-en-Josas, où il est allé assurer de son estime ces spécialistes reconnus du plein-emploi. Comme si le patronat français avait d'autres soucis que son tiroir-caisse, et n'organisait pas de tout temps le chômage, jadis pour mettre les salariés en concurrence, aujourd'hui en détruisant méthodiquement l'industrie pour acheter ce que produisent à très bas prix les plus misérables de la planète, et le revendre très cher ! À propos, le groupe néerlandais-britannique UNILEVER, auprès duquel nos entreprises font bien piètre figure, se penche sur le sort de l'Europe, où il s'attend – il est bien placé pour le savoir – à un accroissement considérable de la pauvreté. Aussi envisage-t-il d'y vendre les produits de consommation courante par portions plus petites, comme en Asie où, dit cyniquement un de ses dirigeants, il vend des shampooings à l'unité pour 2 ou 3 centimes, en réalisant des bénéfices ! En attendant, un kilo de cassonade vaut 2,37 €, et Monoprix, sans doute par bonté d'âme, vient de se mettre à la portée des consommateurs désargentés en la vendant (sans crier gare) par 750 grammes à 2,09 €, ce qui, sauf erreur, met ce produit à 2,78 € le kilo. Il est vrai que l'agro-alimentaire a

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

quitté le MEDEF en 2010, et que l'UIMM (métallurgie) n'y cote plus. Ces menus déboires n'empêchent pas Mme Laurence Parisot de réagir sainement et préventivement aux avances du gouvernement en donnant une bonne leçon à ces amateurs aussi naïfs qu'incompétents : « *Nous attendons aussi de comprendre ce que sera la politique du gouvernement. En juillet, François Hollande a affirmé sa confiance et son soutien aux entreprises. La question qui se pose à nous aujourd'hui est de savoir avec quelle stratégie économique. Nous sommes dans l'expectative.* » (*Le Monde*, 28/08/12). Et de poser ses conditions à l'occasion de cette rencontre : flexibilité accrue des travailleurs qui devront assumer toute la charge de la sécurité sociale, allègement des impôts sur les entreprises et le capital : voilà une stratégie cohérente, le P.S. n'a plus qu'à suivre cette feuille de route, ce qu'il fera sans doute, à regret, comme toujours !

Devant de pareilles dérives, les Français doivent-ils déjà regretter leurs choix électoraux ? Sûrement pas, car il ne s'agit dans ce genre de consultation que de choisir les moins nuisibles, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas vraiment bonne conscience et ne servent le fric qu'à reculer. Dommage qu'on n'ait pas la possibilité de renvoyer tous ces inutiles à leurs chères études : on me rappelait, hier, que la Belgique s'est parfaitement passée de gouvernement pendant 541 jours, pourquoi ne pas battre le record de nos braves voisins et amis ? Chiche !

\*

\* \*

Une autre dérive a été signalée par la presse la semaine dernière, celle d'un certain Millet, qui vient de publier chez Gallimard un pamphlet qui rameute toutes les vieilles haines de l'extrême droite sous le titre *Éloge littéraire d'Anders Breivik* (le tueur suédois). Frank Spengler, son éditeur, le défend au nom de la liberté d'expression.

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

C'est en apparence un meilleur argument que celui de Pierre-Guillaume de Roux, autre éditeur, qui voit en « *Richard Millet* [...] *un très grand écrivain contemporain* », ce dont personne jusque-là ne s'était avisé, sauf l'Académie française qui a couronné en 1994 un de ses essais, ce qui n'est pas une référence. Millet n'est qu'un faiseur de prix Goncourt, ce n'est pas un mince talent, mais cela vous laisse dans l'ombre, d'où de petits scandales éditoriaux l'ont tiré : « *Je suis un des écrivains français les plus détestés. Position intéressante, qui fait de moi un être d'exception.* » Au moins ses motivations sont claires comme celles de Gallimard qui l'a publié (voir mon article *Pléiades* du lundi 2 mai 2011, dans *Au Fil des jours I*, p. 264), et comme sa bêtise.

La liberté d'expression mérite sans doute d'être défendue. Mais cette affaire rappelle assez clairement que certaines formes de haine violentes ne naissent pas spontanément dans la foule, où de tels sentiments restent embryonnaires et diffus. Ils sont bel et bien exacerbés par des paranoïaques (Céline) où simplement par des intellectuels médiocres en quête de célébrité, servis par des marchands avides et sans scrupules. Il est des propos et des textes qui tuent aussi sûrement que des couteaux et des balles. Que leurs auteurs et ceux qui les vantent aient au moins le courage d'en prendre la responsabilité, et ne se cachent pas hypocritement dans les jupes de la démocratie !

Lundi 3 septembre 2012

*Allégeances*

Dans mon billet du 6 août, je citais l'exclamation naïve d'un jeune lecteur : « *Pour la première fois, on parle de Saint-Denis !* » C'était à propos du livre *Des chiffres et des litres* de Rachid Santaki (Moisson Rouge, février 2012) que j'ai voulu lire afin de savoir ce qu'étaient devenus les enfants et les petits frères de nos élèves des Francs-Moisins et autres lieux de galère. En fait, l'action qui se situe entre 1997 et 1999 met surtout en scène, à ce qu'il me semble, des jeunes issus de l'immigration plus récente, comme le jeune héros Hachim, dont les racines marocaines sont encore si vivaces qu'il cherchera refuge dans son pays d'origine – d'ailleurs en vain – quand il sera « grillé » sur le terrain de ses exploits.

Car c'est l'histoire, apparemment très réaliste, en tous cas vraisemblable, d'un petit dealer qui voit trop grand et qu'une bande rivale finira par éliminer. Les effets de réel y sont produits par des repères chronologiques et géographiques précis, par une série de portraits en action très convaincants, par des collages d'articles de presse en rapport avec le déroulement du scénario, et surtout par des dialogues qui font une si large place au langage vivant de nos cités que, mis à part le verlan, ce javanais des temps nouveaux qui d'ailleurs ne suit sa propre règle que de manière très approximative, le Témoin gaulois vieillissant aurait aimé trouver, en annexe, un petit lexique à l'intention de ceux qui souffrent des mêmes handicaps que lui. Il est vrai que ce n'est peut-être pas le public principalement visé par l'auteur ; mais enfin, rien n'est plus volatil que l'argot, et un livre est une bouteille lancée à la mer, on ne sait quelles mains la repêcheront ! Quant au narrateur, qui est souvent Hachim, mais pas toujours, il écrit avec facilité, semble-t-il, quelque maladresse (exemples : « *L'encre couche mon imagination*

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*sur le papier.* » ; dans un château belge « *des lustres se suspendent aux plafonds où sont peintes des scènes de chasse de l'époque médiévale* ») et beaucoup de naïveté. Le vieil enseignant que je suis a du mal à partager l'enthousiasme de sa jeune collègue de la « *classe préparatoire à l'école supérieure de journalisme de Paris* » pour le texte où il imagine une guerre dont « *L'enjeu n'est pas économique ou politique mais artistique. La culture urbaine contemporaine contre la culture traditionnelle.* » autrement dit, le hip hop contre « *la culture Joconde* ». J'éprouve plutôt de la sympathie pour le hip hop, mais j'ai gardé le souvenir d'une malencontreuse mise en scène des *Paladins* de Jean-Philippe Rameau par José Montalvo, en 2004, au Châtelet, où la musique baroque, sous la baguette (magique) de William Christie, accompagnait les évolutions de jeunes danseurs du Centre chorégraphique national de Créteil et du Val-de-Marne. On était d'abord séduit par la grâce de leurs évolutions et amusé par l'idée de cette rencontre, mais bientôt l'ennui vous gagnait devant la monotonie des figures. Quant à la culture tout court, je m'étonne qu'un futur journaliste soit assez naïf pour pleurer la mort du roi du Maroc Hassan II qui ne valait pas mieux que ces dictateurs auxquels vient de s'attaquer le printemps arabe, et pour partager l'étonnante illusion de ses amis qui ont cru que la victoire de la France sur la Croatie dans un match de foot-ball allait tout changer !

Ces réserves faites, le livre de Rachid Santaki mérite aussi l'attention et la sympathie de ceux qui n'y trouveront pas le plaisir de s'y reconnaître. Plaisir un peu narcissique, peut-être, mais le procurer est après tout l'une des fonctions de la littérature. Il décrit sans complaisance un monde d'une violence inouïe, que la lecture quotidienne de la presse ne permet à personne d'ignorer. Mais il apporte au lecteur bien des raisons d'espérer. Si le

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

personnage de Hassim n'est pas un « héros positif », il s'en faut de beaucoup, son histoire édifiante explique en grande partie le bon accueil de la critique. Le roman décrit en effet la dérive d'un élève modèle, animé par l'ambition de réussir et de vraies qualités de cœur, mais que son environnement social et son admiration pour un ami dealer qui lui inculque le goût de l'argent facile va conduire à sa perte en peu de temps. Chez Hassim, nulle trace de racisme : *rebeus* et *renois* vivent en bonne entente, et sa « mère de cœur » est mamie Strange, une *gaoulia* (Gauloise ? Les non-initiés s'en remettront comme moi à l'autorité de Sophia, qui écrit sur le site *Doctissimo* : « "*gaoulia*" et pas "*gaouria*" ca veut juste dire française. et c'est pas une insulte. » De toutes façons Hachim n'emploie jamais lui-même ce mot. J'écarte bien sûr cette autre définition : « **Gaoulia** *Pejorative Gurunsi expression used to refer to Moose migrants in Sissili meaning 'person of the bush'.* » (Marlène Elias, [Transforming nature's subsidy: global markets, burkinabè women and african shea butter](#), Department of Geography, McGill University, Montreal, Quebec, July 2010). Bref, mamie Strange\* est son ancienne institutrice devenue impotente et tombée dans la misère après une carrière sans doute atypique. Aussi l'entoure-t-il de ses attentions et lui vient-il en aide avec son argent mal gagné, sans se priver de cacher de la marchandise dans son appartement, à son insu, et est-elle pour lui l'occasion d'infliger une bonne leçon de morale à son ami Fouad qui s'étonne :

« *Qu'est-ce que t'as avec elle ? C'est plus notre prof. En plus, son mari m'a grillé en train de voler des magazines, ce bâtard.*

– *Ça te regarde pas Fouad, respecte les personnes âgées. Et respecte les*

---

\* Comme beaucoup de vieilles dames soucieuses d'exercer leurs neurones, mamie Strange ne manquerait pour rien au monde le jeu *Des Chiffres et des lettres*. Hachim, lui, fait du *chiffre* (d'affaires) avec des *litres* (kilos) de drogue.

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

*morts. »*

*– On s'en bat les couilles, qu'elle crève, cette gaoulia, comme son mari. Je démarre au quart de tour. Je le frappe en pleine tronche... »*

Reste le plus remarquable, qui est son rapport (et celui de ses compagnons de misère) à la France. Il y n'y est pas né car, dit-il, « *J'ai grandi avec son portrait [celui d'Hassan II] partout et ça [sa mort] me fait bizarre* », mais son petit frère Jérémy, au court du récit, « *a découvert l'Afrique, sa famille. Son retour l'a apaisé. Lui qui n'avait jamais mis les pieds là-bas.* » Enfin ses parents qui ont choisi d'y vivre rêvent de retourner au pays, et il compte bien consacrer une partie de la fortune qu'il amasse à leur construire une maison à Marrakech afin qu'ils puissent

*« Vivre entre [leurs] parents le reste de [leur] âge ».*

Dans ces conditions, les moutons enragés du Front National seraient sans doute surpris par ce qu'ils pourraient lire page 172, et qui décrit sans nul doute une situation bien réelle, dont pourtant à ma connaissance la presse n'a dit mot, on se demande bien pourquoi :

*« L'équipe de France joue une place en finale face à la Croatie. Au fil des victoires, les bleus me font rêver. Si on gagne la Coupe du Monde, notre vie va complètement changer. [...] Sur les balcons de la cité, les drapeaux flottent, nous sommes tous fiers d'être français. [...] La France se qualifie pour la finale, c'est l'euphorie générale. »* Notons que Hachim, qui parle ici, est venu au Stade de France au péril de sa vie, alors qu'il s'apprête à fuir au Maroc. Magie (bien ambivalente) du sport, qui verse le chauvinisme au cœur des cités ! Mais, objecteront les esprits chagrins, ils ne chantent pas la Marseillaise ! Je connais pour ma part des Français issus d'immigrés de la première génération que cet hymne fait vibrer. Mais ils ont quatre-vingts ans, ont souffert en première ligne de l'invasion étrangère et, de



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

surcroît, leurs familles ne venaient pas de pays soumis naguère à la colonisation. Ne percevant aucun danger extérieur (peut-être à tort, mais de nouveaux conflits armés prendraient des formes différentes), beaucoup de nos compatriotes, dont je suis, éprouvent plutôt de la répugnance pour ce chant guerrier un peu trop saignant.

S'ils n'ont pas la mémoire courte, ceux des Français de ma génération, nés de ces paysans que les flux économiques ont chassés des campagnes et jetés dans les villes, reconnaîtront pour l'essentiel le comportement de leurs parents : Auvergnats, Bretons et autres provinciaux ont conservé l'amour de leur terre d'origine avec laquelle ils ont gardé d'étroites relations et où, bien souvent, ils ont voulu finir leurs jours. Ces derniers ont aussi connu bien des galères, mais elles furent le plus souvent portées par la prospérité économique ; bien des violences, mais elles étaient exercées sous la houlette de l'État, cela s'appelait des guerres ; pas de drogue, mais ils n'avaient pas eu à franchir les barrières de la religion et de la langue, et une longue histoire commune les avait soudés et non opposés aux populations d'accueil. Oui, tout bien considéré, *Des Chiffres et des litres* est un livre porteur d'espoir, si l'on veut bien admettre que Paris ne s'est pas fait en un jour.

Lundi 10 septembre 2012

### **Papillon de nuit**

L'autre soir, en fermant le volet, j'ai découvert, accroché au mur de notre salle de séjour, près de la fenêtre, un joli papillon blanc aux ailes finement bordées de gris largement déployées. D'ordinaire, j'éteins la lampe et j'éclaire la terrasse, et la bestiole s'échappe aussitôt. Mais il était tard, j'étais fatigué, et je me contentai de lui dire bonsoir. Au matin, il avait disparu et je n'y pensai plus, mais je le retrouvai le soir dans la même position, cette fois près de la fenêtre de la cuisine dont je venais d'abaisser le volet. Le lendemain, l'insecte s'était posé sur le carrelage, apparemment mort, et je pris une pelle et une balayette pour jeter sa dépouille. Mais à l'approche de la pelle, il se mit à agiter frénétiquement ses ailes pour s'échapper, sans parvenir à s'élever de plus de deux centimètres. Je le recueillis sans peine et le posai sur la terrasse, pour lui donner sa chance, mais il ne donna plus signe de vie et les oiseaux, repus en cette saison, dédaignèrent cette maigre pitance.

N'étant pas fabuliste, je ne lui donnerai pas la parole, mais il me semble que son agitation désespérée exprimait ce que ressentent tous les êtres vivants à l'approche de la mort : « Je veux encore vivre, ne serait-ce qu'une heure ou une minute de plus ». La seule différence que nous apporte en cette circonstance notre gros cerveau, riche de neurones plus ou moins bien employés, est que chacun d'entre nous se croit unique. Unique, en vérité ? La biologie le confirme, et l'on voit bien que même quand notre existence n'est plus remplie que par quelques routines et quand nos pensées se réduisent à quelques souvenirs, toujours les mêmes, toujours plus pauvres et plus déformés, que nous ressassons inlassablement, nous nous cramponnons pourtant à la

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

vie comme mon pauvre papillon, persuadés de surcroît que nous portons en nous un univers irremplaçable. Et pourtant, j'ai fait deux expériences qui semblent bien prouver le contraire !

La première fut au cours d'un stage aux défunes usines Kodak de Vincennes. Visitant les ateliers, je restai plus de cinq minutes en arrêt devant une machine qui débitait au kilomètre des photos d'amateurs. À ma grande surprise, j'avais l'impression de voir revenir en boucle les mêmes images : enfants, couples, familles, souvenirs de plages et de campagne, toutes paraissaient interchangeables. La seconde expérience me fut procurée, il y a bien des années aussi, par un arrêt sur l'autoroute A10. C'était par une chaude journée d'été, nous avons beaucoup roulé et nous nous sommes arrêtés à une de ces grandes stations-service qui se tiennent en embuscade de chaque côté de la double voie, les deux sites étant reliés par une galerie commerciale qui enjambe l'autoroute. Après nous être garés sur le parking, devant des terrasses bondées de vacanciers en chemisettes à fleurs et shorts (c'était alors la mode) attablés devant des boissons fraîches, nous sommes montés faire quelques courses dans la galerie, puis nous sommes retournés au parking. Une mauvaise surprise nous y attendait : la voiture avait disparu, son emplacement était vide ! Pourtant, j'avais bien repéré ce dernier, ainsi que les groupes installés dans son voisinage : même couples jeunes ou vieux, mêmes chemisettes à fleurs, mêmes enfants plus ou moins énervés par le voyage ! Nous sommes retournés à la galerie, raconter notre mésaventure à l'accueil. L'hôtesse nous a demandé si nous allions à Paris ou en province, et nous a dit en souriant : « Vous vous êtes trompés de direction : pour sortir de la galerie, il fallait prendre à droite ! » et devant notre mine stupéfaite, elle a ajouté : « C'est une erreur fréquente ! » De fait, nous avons

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

retrouvé l'engin où nous l'avions laissé, et toujours environné des mêmes personnes.

On objectera que dans les deux cas il s'agit de situations elles-mêmes très stéréotypées et de conduites standardisées par notre mode de vie et la civilisation de masse. Mais on échappe très rarement au conditionnement social, quel qu'il soit. Feuillitez dans une salle d'attente quelque revue « *people* », vous serez surpris de constater à quel point les privilégiés de ce monde semblent sortir du même moule. Seules la création artistique et la recherche scientifique permettent de faire preuve d'originalité, mais les artistes et les chercheurs ne diffèrent guère des autres hommes dans la vie quotidienne quand ils interrompent leur activité, et la rencontre de Bergotte déçoit beaucoup le narrateur d'*À la Recherche du temps perdu*. Quant aux prétendus « grands hommes », conquérants, politiques et autres, ils ne se distinguent du commun que par l'hypertrophie d'un seul trait.

Lundi 17 septembre 2012

### **Les Boutefeux**

« Être votre voisin c'est comme dormir avec un éléphant ; quelque douce et placide que soit la bête, on subit chacun de ses mouvements et de ses grognements » disait joliment le premier ministre canadien, Pierre Elliott Trudeau, s'adressant au public américain du *National Press Club* en 1969. On pourrait en dire autant de la promiscuité que le rétrécissement de la planète impose aux ayatollahs de tous poils et aux mécréants que nous sommes. À ceci près que ces bêtes ne sont ni douces ni placides.

Voici donc revenue dans l'actualité la question de la tolérance, à la suite de l'explosion de colère provoquée en terre d'Islam par un film – *L'Innocence des musulmans* – où la bêtise le dispute à l'odieux et dont les auteurs et les commanditaires, qui ne pouvaient ignorer les conséquences de leur initiative, ne sont rien d'autre que de vulgaires meurtriers. Car la liberté d'expression de ceux qui ont le privilège d'en jouir ne les autorise pas à inciter leurs concitoyens à la haine et au meurtre, et à provoquer le fanatisme religieux symétrique du leur, ce qui est évidemment le but de ce brûlot. Du point de vue des héritiers des Lumières, la signification de cet enchaînement de violences est claire : il oppose deux forces de même nature, et se solde par la mort de gens qui n'ont rien à voir dans cette affaire, parce qu'ils y sont étrangers comme le personnel des ambassades ou les Russes, Sud-Africains et Afghans victimes de l'attentat de Kaboul, ou de gens simples qui ont été tout bonnement manipulés par leurs chefs grassouillets demeurés bien à l'abri, comme les manifestants musulmans tués au Liban et ailleurs. On ne peut que renvoyer dos à dos les responsables des deux bords, si tristement semblables, et punir ceux qui vivent dans une grande démocratie et font si mauvais

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

usage des libertés qu'elle leur garantit. Quant aux autres, on peut simplement espérer que les musulmans finiront eux-mêmes par les cantonner dans leurs activités religieuses, mais ce n'est pas à nous de leur faire la leçon : en notre XV<sup>e</sup> siècle, l'Europe était encore en proie, et pour longtemps, à l'Inquisition, et si rien ne garantit que les autres continents doivent suivre le même chemin qu'elle, tout indique que c'est aux intéressés de faire le ménage chez eux, et que nous serions mal venus de nous en mêler.

C'est bien pourquoi l'initiative de *Charlie-Hebdo*, qui ajoute une provocation à une autre, ne saurait être approuvée. Certes, la devise du *Canard enchaîné*, « *La liberté ne s'use que si on ne s'en sert pas* » garde toute sa valeur pour les amis des libertés et les défenseurs des droits humains. Encore faut-il s'en servir à bon escient. Ce n'est pas que, selon la formule ambiguë de M. Ayrault, « *le respect des convictions religieuses [soit] au cœur de notre pacte républicain* » ! Si elle signifie que l'on doit respecter les personnes et accepter leurs croyances et les pratiques et conduites qui y sont liées, du moment qu'elles n'attendent pas aux libertés, on ne peut qu'applaudir, mais pourquoi devrait-on respecter les croyances elles-mêmes, du moment qu'on n'y adhère pas ? En faire la critique et s'en moquer au besoin par des caricatures est une liberté élémentaire, et dire le contraire est vouloir réhabiliter la notion de blasphème, parfaitement opposée à la laïcité : si Dom Juan blasphème, c'est qu'il croit au dieu qu'il offense, et qui se charge d'ailleurs de le punir en l'entraînant dans les flammes éternelles. Nous qui ne croyons ni en dieux ni en diables, nous leur laissons le soin de se charger de leurs vengeances mesquines, et ne pouvons ni ne saurions offenser ce qui n'existe pas. En revanche, on voit bien l'intérêt très humain que les responsables religieux peuvent avoir à réintroduire le blasphème dans les codes

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

de nos sociétés : hommes de pouvoir, ils soumettraient de nouveau toute l'humanité à leur juridiction. Quand celle-ci se réduit au domaine religieux, ils savent d'expérience qu'ils perdent le contrôle des consciences des fidèles. Il n'en est pas moins vrai que l'on ne choisit pas, pour les tourner en ridicule, le moment où un homme ou une communauté de croyants sont au comble de la colère pour des raisons qui ne sont pas toutes mauvaises. On commence par leur rendre justice et par les apaiser.

Mais je m'aperçois que j'ai déjà tout dit sur la manière dont *Charlie-Hebdo* et ses semblables exploitent leur fonds de commerce, il y a moins d'un an, dans un article écrit entre le 7 et le 12 novembre 2011. Ce n'est pas parce que l'actualité radote que je dois en faire autant. Si cela vous intéresse, voyez *Au Fil des jours*, pages 344-346, *Charia*.

Lundi 24 septembre 2012

### **Réindustrialisation**

Ce néologisme, déjà bien difficile à prononcer, désigne un projet politique qui paraît impossible à réaliser dans notre douce France. Il y a des raisons objectives à cet état de choses – les décisions économiques échappent aux gouvernements nationaux et ne peuvent plus être prises qu'au niveau européen qui n'existe pas encore, ou si peu ; la mondialisation met en concurrence notre main d'œuvre de moins en moins coûteuse, mais toujours trop exigeante, avec les masses asiatiques, sud-américaines et africaines, etc. qui vivent encore dans une misère sans fond – mais le principal obstacle est culturel.

Pour illustrer le divorce entre l'opinion française et l'industrie, on pourrait se contenter d'un exemple : il y eut naguère une École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique qui avait pour vocation de former tous les enseignants des lycées techniques, dans toute les matières. Les crétins solennels qui présidaient à ses destinées ont jugé infamant le mot « Technique » et l'E.N.S.E.T. est devenue, dans le vain espoir qu'on la prenne pour une antenne de la rue d'Ulm, l'École Normale Supérieure de Cachée, pardon, de... Cachan !

– *Comment ?*  
– *Cachez ce mot que je ne saurais voir,*  
*Par de pareils objets les âmes sont blessées,*  
*Et nos braves Gaulois se trouvent offensés.*

Le même état d'esprit règne du haut en bas de l'institution scolaire, qui pratique une sélection féroce en fonction de compétences qui reviennent à maîtriser le langage et à évoluer



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

avec aisance dans l'abstraction, et qui sont l'apanage des classes aisées. L'initiative, le sens pratique, le goût du concret, l'habileté manuelle, la résistance physique n'y sont jamais pris en compte, et ceux qui n'ont pas d'autre richesse à offrir à la collectivité sont marqués du sceau de l'infamie : on les relègue, après de longues années passées à désapprendre sur les bancs du collège le peu qu'ils ont acquis à l'école primaire, dans l'enseignement professionnel ou, s'ils n'ont pas trop « démerité » dans cet enseignement technique qui n'ose même pas dire son nom.

L'actualité nous rappelle la suite logique de cette politique scolaire qui semble avoir été conçue par les libres citoyens d'Athènes et de Rome ou par les nobles de jadis, qui partageaient le même mépris des « arts mécaniques » : le débouché naturel du bac professionnel devrait être les formations courtes des I.U.T. et des Sections de Techniciens supérieurs : non seulement cette voie est pratiquement interdite aux « bacs pros » par la concurrence de leurs camarades qui ont fait des études générales ou techniques sans pouvoir accéder aux « filières d'excellence » que sont les classes préparatoires, mais comme on y pratique aussi une rude sélection sur les mêmes critères, 20% des places y demeurent vides, faute de candidats « à la hauteur », scandale que le candidat Hollande a dénoncé et que son actuel ministre de l'Éducation nationale voudrait faire cesser. Dans le même temps, les titulaires du bac professionnel se rabattent sur les universités, où la majorité ne connaîtront que l'échec. On nous dit que ces mêmes universités font de gros efforts pour s'adapter à cette nouvelle clientèle : c'est bien, mais ne serait-ce pas d'abord le devoir des I.U.T. et des B.T.S. ?

L'immense non-sens du collège unique, né d'excellentes

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

intentions, mais de celles dont l'enfer est pavé, n'a fait que renforcer les préjugés et les défauts du système : il faut, disait-on, offrir le même parcours à tous les élèves et retarder le plus possible leur orientation afin de leur donner des chances égales. Le résultat est que, si les enseignants ne s'en tirent pas en tournant l'esprit de la loi et en créant des classes de niveau, ils se trouvent confrontés à un public si hétérogène – cela va de l'analphabétisme à l'excellence – qu'il est ingérable. Dans les deux cas, on a le choix entre travailler pour « les meilleurs », c'est-à-dire pour ceux qui satisfont aux critères scolaires déjà énoncés, ou abaisser indéfiniment ses exigences pour se mettre au niveau des plus faibles. Les pays germaniques nous montrent pourtant la voie : orienter de bonne heure en fonction des capacités vers des formations diverses où l'apprentissage n'apparaît pas comme une punition (voilà pour l'orientation) et créer à tous les niveaux des passerelles qui permettent à ceux qui s'en montrent capables plus tard que leurs camarades de rejoindre les filières générales, et à ceux et celles qui se seront fourvoyés dans ces dernières, de se préparer sans déshonneur à un métier : voilà pour l'égalité.

Notre système scolaire ne fonctionne qu'en vue de la conservation des privilèges, c'est une affaire entendue. Mais il n'y a là aucune fatalité, cela résulte d'une alliance des naïfs, des hypocrites et des cyniques. On sait pourtant que le blocage de l'ascenseur social fut la cause principale de la Révolution. On ne peut qu'admirer la longue patience des exclus. Pour l'instant, elle se nourrit encore du mirage des études universitaires, mais on aurait tort de croire qu'elle durera longtemps.

Lundi 1<sup>er</sup> octobre 2012

### **Musique et médias**

J'aime beaucoup Pascal Quignard : sa plume aristocratique donne toutes les apparences du paradoxe et de la profondeur à tout ce qu'il écrit, même s'il s'agit de banalités, ce qui est presque toujours le cas. Aussi le lecteur borné que je suis, étonné de le comprendre, se pâme-t-il d'aise et se sent-il plus intelligent en le déchiffrant. Pourtant, il lui arrive d'écrire des sottises, comme cet essai intitulé *La Haine de la musique*, haine qu'il justifie par l'existence de la musique militaire et l'organisation par les nazis, dans les camps d'extermination, d'orchestres de déportés. Autant dire que la littérature est haïssable parce que certains auteurs, comme Marguerite Yourcenar, sont bêtes, ou que d'autres parmi les plus grands, comme Céline, ont écrit des textes détestables ; ou encore, que la cuisine, que la tradition chrétienne nous empêche encore d'élever au rang des Beaux Arts, doit être exécrée à cause des gargotes et de certaines grandes toques parisiennes que je ne nommerai pas, mais qui déshonorent le métier ! Pour moi, j'aime la musique, toutes les musiques du monde, des grandes œuvres classiques aux scies des faubourgs, des folklores européens aux productions musicales des autres continents !

J'ai longtemps ignoré l'opéra, que je rangeais ingénument, sans le connaître, parmi les défroques de l'Ancien Régime et de l'art bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle. Jean-Philippe Rameau et la musique baroque m'ont conduit à réviser ce jugement stupide et à apprécier la beauté de cette *Gesamtkunstwerk* (« œuvre d'art totale »), selon la juste formule de Richard Wagner, dont je ne puis cependant souffrir la lourdeur pomprière : ô cette *Chevauchée des Walkyries*, qui n'était supportable que sur les manèges de chevaux de bois de mon enfance, c'est-à-dire d'un temps où leur

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

musique et celle des cloches ne dérangent personne ! Mais si je suis capable comme tout le monde de distinguer une belle voix (bien que je n'aie jamais rien trouvé d'exceptionnel à celle de la Callas), j'avoue que la musique instrumentale me touche infiniment plus que la musique vocale. Et puis il faut dire que les sur-titres (au théâtre) et les sous-titres des retransmissions (au cinéma et à la télévision) desservent le genre, en mettant à la portée du spectateur le texte de livrets si peu faits pour être lus que les paroles chantées lui restaient naguère incompréhensibles, même dans sa langue maternelle. Ce qui est en cause est moins l'argument – A aime B qui aime C qui ne l'aime pas – saupoudré d'un peu de conflit cornélien – mon amour ou ma patrie ! – après tout, c'est la charpente de l'*Andromaque* de Racine, que la qualité du texte, bâclé par des tâcherons dans une langue convenue. Bien sûr, on est là pour entendre et pour voir, non pour lire, mais la mise en valeur du texte est une véritable gêne. Le film dessert l'opéra d'une autre manière, en montrant en gros plans l'effort des interprètes dont l'expression est à peu près aussi poétique que s'ils déféquaient ! Aussi Vincent Delecroix (*Chanter, Reprendre la parole*, Flammarion, 2012) se demande-t-il en voyant chanter « *le corps hyper-matériel* » de sa cantatrice d'épouse « *quel est exactement son rapport avec celui [qu'il peut] tenir dans [ses] bras le reste du temps* ».

La part de convention que l'on reproche parfois à l'opéra n'est pas plus grande que celle que l'on trouve dans les autres arts, tout est question d'habitude et d'éducation. En revanche, les médias qui nous rendent accessibles les grandes œuvres et les grands interprètes, imposent au public qu'ils ne cessent d'élargir les jugements des critiques qui, sur des bases mystérieuses, portent aux nues des artistes médiocres ou pour le moins discutables, alors même qu'ils mettent leurs tares en évidence, toujours par le

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

gros plan. Comment ne pas rire de ces pianistes assez quelconques, comme Lan Lan, qui se contorsionnent et se pâment, accompagnant une interprétation seulement passable d'une pantomime clownesque ? En revanche, on pardonne ses mines extasiées à un Jérôme Pernoo parce que c'est un violoncelliste hors pair et un homme chaleureux. D'autres, en particulier les violonistes, étalent des souffrances non moins grandes que celles de beaucoup de cantatrices en action. Il me semble que les plus grands artistes, au contraire, ne montrent que leur plaisir de jouer et de partager avec le public, comme jadis Rubinstein, avec sa bonne face réjouie de Jiminy Cricket, et tant de quatuors et de jeunes musiciens. Mais comment expliquer, sinon par le snobisme, l'étonnante carrière de Glenn Gould, ce prétendu génie qui n'osait pas affronter le public, sans doute parce que ses prouesses ne pouvaient être réalisées que grâce aux artifices et béquilles de l'enregistrement, et dont tout le talent pourrait être contenu dans un robot pas trop perfectionné, genre piano mécanique amélioré ?

Mais il ne faut pas accabler les médias : d'abord parce qu'ils ne cessent d'améliorer leurs techniques : quel chemin parcouru depuis les années 1950 où une seule caméra, figée, fixait en plan d'ensemble l'orchestre, du premier au dernier mouvement ! Aujourd'hui, un orchestre symphonique donne l'un des plus beaux spectacles qui soient, la prise de vues étant assurée par plusieurs caméras qui permettent, mieux que des jumelles, de suivre les instruments au rythme de leurs interventions, sous des angles variés ! Ensuite parce que, par leur grâce, aucune musique, si ancienne ou exotique soit-elle, ne nous est étrangère : la *Mascarade du Roy de la Chine* composée par Philidor pour les *Divertissements du Roy* et les turqueries du *Bourgeois gentilhomme* de

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Lully comme la *Marche Turque* de Mozart, sont aux musiques chinoise et turque ce qu'est le salon japonais de Victor Hugo aux intérieurs nippons que le cinéma nous a rendus familiers. Nous accédons enfin directement aux productions des autres cultures sans passer par l'adaptation ou la parodie. C'est l'un des bons côtés de la mondialisation.

Lundi 8 octobre 2012

### **Des leçons de l'histoire**

À chacun ses problèmes. Celui de Bernard-Henri Lévy est de maintenir ou ramener les projecteurs de l'actualité sur sa précieuse personne. Ce qui le conduit à écrire beaucoup, vite et avec le souci d'impressionner le grand public, quitte à enfoncer des portes ouvertes au moyen d'arguments approximatifs. Un bel exemple en est fourni dans un article récent de l'hebdomadaire *Le Point* du 13 septembre 2012, où on peut lire, à propos de la crise de l'euro et de tentatives antérieures d'unions monétaires, que deux d'entre elles ont échoué : « *elles ont échoué à cause des égoïsmes nationaux couplés aux inégalités de développement entre pays qui ne pouvaient, sans s'unir, parler la même langue monétaire (l'épisode clé fut d'ailleurs, dans le premier cas, un défaut de paiement de la... Grèce !) : ce sont les deux aventures, aujourd'hui bien oubliées\**, de l'Union latine (1865-1927) et de l'Union scandinave (1873-1914). » Suit un exposé plus pertinent sur quatre exemples de réussite : franc suisse (1848), lire italienne (1861), mark allemand (1871-1873) et dollar (1785). Mais notre auteur se garde bien de développer les deux premiers.

Et pour cause, ces deux expériences n'ayant eu aucune commune mesure avec celle de l'euro ! L'Union latine (Traité de Paris, 1865), ne réunissait que quatre signataires (France, Belgique, Italie, Suisse) auxquelles se joignit la Grèce en 1868. Il est vrai que le système fut adopté au total par 32 pays, mais l'examen de leur liste suffit à montrer qu'on était à cent lieues d'un projet politique, contrairement à l'Union helvétique, l'Italie, l'Allemagne, les États-Unis et... l'Europe : certes, la plupart des pays européens, y compris la Russie et la Finlande, ont fini par l'adopter, mais à

---

\* Oubliées, sauf sur Internet : « Union latine », 834 000 résultats ; « Union scandinave », 10 900 résultats !

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

l'exception notable de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. Bien mieux, on compte parmi ces pays une bonne partie de l'Amérique du sud (Venezuela, Pérou, Saint-Domingue, Argentine, Brésil, Chili) et des colonies situées dans les Antilles (Indes occidentales danoises) et en Afrique (Tunisie, Congo) ! Il ne s'agissait, en fait, à l'origine, que de résoudre un problème technique, et de conserver le bimétallisme, c'est-à-dire de continuer à gager des monnaies basées sur l'or et l'argent, dont les valeurs respectives se sont mises à varier considérablement. Et les raisons de la dissolution de l'Union (en 1927 seulement, bien après que l'on soit passé du bi-métallisme à l'étalon or), sont autrement complexes que la cessation de paiement de la Grèce. Pour en savoir plus, on se reportera à l'article *Union latine* de *Wikipedia*, comme l'auteur de cette page, qui du moins cite ses sources, contrairement à H.B.L. qui a sans doute pris son information dans l'article de Marie-Laure Cittanova, *L'euro disparaîtra comme l'Union latine, il y a 93 ans* paru le 05/04/2010 sur le site Slate.fr ou dans un des nombreux articles qui répondent sur Internet à la requête "union monétaire". Le cas de l'Union scandinave offre quelques similitudes avec le précédent, puisqu'il s'agit d'harmoniser les fluctuations de monnaies nationales sur les bases de l'étalon or, mais il en diffère singulièrement par l'extension de l'Union qui ne concerne que deux pays voisins – Danemark et Suède – cette dernière incluant alors la Norvège, qui resta dans l'Union après son indépendance. Les trois monnaies finirent par converger suffisamment pour recevoir des noms proches, qui se traduisent tous trois par « couronne », et par circuler librement dans les trois pays, ce qui ne fut bien sûr jamais le cas des monnaies de l'Union latine. Mais il fut si peu question d'union politique que, comme on l'a vu, le royaume de Suède a éclaté en cours de route, en 1905. Et c'est sa renonciation à l'étalon or qui a mis fin à l'Union, et non un



## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

problème d'endettement.

Rien de commun, donc, entre ces « unions » nées du besoin de faciliter les échanges commerciaux et qui n'avaient aucune visée d'unification politique. Elles ont parfaitement rempli leur rôle en leur temps et leur dissolution n'a pas ému les foules. La création de l'euro, bien au contraire, s'inscrit dans une longue histoire et n'est qu'une étape dans un projet politique né dans l'après-guerre, de la volonté de mettre fin aux conflits européens et de répondre aux nouveaux défis de l'histoire en brisant les carcans des vieilles nations pour évoluer vers le fédéralisme. De grandes avancées économiques – mise en commun du charbon et de l'acier (18 avril 1951), signature des traités de Rome, Euratom et Communauté économique européenne (25 mars 1957), union douanière (1er juillet 1968), marché sans frontières avec l'accord de Schengen (14 juin 1985), – et politiques – Parlement européen (10 juin 1979), traité donnant une Constitution à l'Europe (29 octobre 2004) – ont précédé et suivi l'institution de l'euro, en 2002. Le tout accompagné d'un élargissement continu (et peut-être trop hâtif) à de nouvelles nations européennes. L'euro est né dans un contexte qui ne peut non plus se comparer ni à celui des indépendances italienne et américaine, rapidement réalisées, ni vraiment à celui du mark allemand, imposé avec le deuxième Reich par la Prusse victorieuse à une poussière de petits états de même langue et de même culture qui, il est vrai, s'y préparaient de longue date. S'il fallait trouver un précédent à l'euro, ce serait celui du franc suisse, monnaie d'une confédération de cantons de langues différentes, née à la suite d'une longue histoire. Mais comparaison n'est pas raison, tout cela ne nous apprend rien sur l'avenir de la monnaie européenne, et s'il est évident qu'elle appelle un resserrement des liens politiques et de nouveaux

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

abandons de souveraineté, les raisons ne sont pas à chercher dans des précédents historiques mais dans l'impuissance des gouvernements nationaux et les actuelles contraintes économiques et politiques de la mondialisation.

Si l'histoire peut donner des leçons, c'est dans la mesure où certaines forces s'y exercent sur la longue durée. On ne sait trop ce qu'on enseigne dans notre coûteuse E.N.A., mais nous avons appris dès le lycée que, de même que la France s'est efforcée, de l'Ancien Régime à la Révolution, de maintenir le Saint-Empire romain germanique dans l'impuissance en jouant sur ses divisions, de même la politique de l'Angleterre a toujours consisté à empêcher un état d'exercer son hégémonie sur l'Europe, et *a fortiori* à s'opposer à l'unification de celle-ci. On connaît aussi le mot de Churchill lors de la première guerre mondiale : « *entre le Continent et le Grand Large on préférera toujours le Grand Large* », ce qui veut dire, aujourd'hui, les États-Unis à l'Europe. Comment imaginer que leur cinquantième-et-unième état veuille faire de la peine à Boeing en se joignant à son principal concurrent ? On mesure ici l'inculture et la naïveté de Sarkozy qui a joué l'Angleterre contre l'Allemagne, et de son successeur qui, poursuivant la même politique, a raté l'alliance d'EADS et de BAE. Et l'on rit d'entendre Hollande, suivi de notre presse unanime, accuser Mme Merkel de cet échec ! Mais notre vieux pays, frileux et ranci, réapprendra-t-il un jour à se donner des gouvernants intelligents ?

Lundi 15 octobre 2012

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

### De l'immortalité

« *Stat rosa pristina nomine, nomina nuda tenemus* ».

On aura reconnu le fameux hexamètre de Robert de Morlaix (*De Contemptu Mundi*) sur lequel Umberto Eco a choisi de conclure *Le Nom de la Rose*. Soit approximativement : « De la rose d'antan subsiste le nom, nous ne tenons que des noms tout nus ». Et pourtant, mon enfance a été bercée de contes d'immortalité.

Elle pouvait s'acquérir par l'héroïsme et le sacrifice, comme on me l'enseigna à l'école avec (entre autres) un chant appris dans cette variante :

« *Le Régiment de Sambre et Meuse  
Reçut la mort au cri de "Liberté"  
Trouvant la route glorieuse  
Qui l'a conduit à l'immortalité.* »

Peu importait que l'exploit des armées de la Révolution qu'il célébrait ait été entièrement imaginé en 1879 par un patriote inventif du nom de Paul Cézano, afin de compenser la défaite de nos glorieuses armées en 1870 ! Notre instituteur l'ignorait, mais il avait une excuse : Internet n'existait pas encore... On pouvait accéder non moins sûrement à l'immortalité en devenant un grand écrivain, poète de préférence, ou un grand artiste. Ronsard ne doutait pas qu'il immortaliserait par son œuvre le nom des femmes aimées dont il daignait chanter les charmes, que les générations futures célébreraient sans fin,

« *Bénissant votre nom de louange immortelle* »,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

dit-il à Hélène. Mais à quoi bon se donner tant de mal puisque M. le Curé nous avait expliqué que chacun d'entre nous avait une âme immortelle ? Même ce mécréant de Hugo n'en doutait pas : *« Je crois à l'immortalité, non pas à l'immortalité du nom, qui n'est que de la fumée, mais à la vie persistante du moi ; j'y crois, je me sens immortel... »* !

Je me faisais ces réflexions en revenant de la très belle exposition consacrée par le Musée Marmottan, l'un des lieux enchantés de Paris, à Rouart, pour le centième anniversaire de sa mort. Personnage extraordinaire que ce Stanislas-Henri Rouart (1833-1912), polytechnicien, ingénieur et détenteur de plusieurs brevets d'invention, fils d'un industriel de Montluçon dont il prit la relève, mais aussi, dans son jeune âge, élève très doué de Corot et de Millet qui l'initièrent au dessin, puis peintre à ses moments perdus, qui furent les plus utiles de sa vie, ami de Degas et mécène des impressionnistes avec qui il n'hésita pas à exposer, affrontant le scandale. Certes, les affaires sont tout à fait compatibles avec le mécénat, et pour des raisons qui ne furent pas toujours intéressées, des Rotschild à Pinault, mais la créativité des industriels et des financiers s'étend bien rarement au domaine artistique. J'ai vérifié qu'autour de moi son nom « disait quelque chose » à beaucoup de gens, sans qu'on fût jamais capable de le situer. Peut-être se souvenait-on vaguement de l'élection à l'Académie française de son arrière-petit-fils, Jean-Marie Rouart, né en 1943 et successeur au fauteuil de Georges Duby ? Ou du procès entre héritiers du grand collectionneur, en 1997 ? Mais du peintre, nul n'avait le souvenir. Que voulez-vous, la dernière présentation de ses œuvres au public remontait à 1933 !

Et pourtant, si la bonne quarantaine de toiles rassemblées cette année sont de qualité inégale, on y trouve des aquarelles exquises

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

qui furent parfois les esquisses rapides, dans une vie très active, de tableaux qui portent souvent, sans doute, la marque des impressionnistes qu'il fréquentait et aimait, mais qui présentent aussi beaucoup d'originalité, avec en particulier un traitement très personnel de la masse des feuillages. Tel mur de l'une des deux maisons de sa propriété de la Queue en Brie (bien sûr, il aurait pu trouver l'inspiration en un lieu au nom plus poétique) que le bel éclairage d'un après-midi d'été met en valeur, et où se joue l'ombre des branches d'arbres voisins vaut bien, à sa manière, le fameux petit pan de mur jaune de Vermeer : mais voilà, il n'a pas rencontré son Marcel Proust ! Il était, paraît-il, très modeste : cela ne vaut rien non plus pour l'immortalité. Notre ami Jean Girard, qui eut pour maître Louis Thibaudet et appartenait à ce qu'on nommait, dans les années soixante et soixante-dix, « l'école de Bourges », dont le musée Simon Segal, à Aups, garde le souvenir, avait une renommée limitée à sa région, bien qu'il exposât régulièrement à Paris et en Suisse avec quelque succès et vendît souvent à des amateurs étrangers, américains en particulier. Mais il refusa l'offre d'un critique d'art connu, qui lui proposait de le rendre célèbre... moyennant rétribution : il était trop fier et trop honnête pour accepter ce genre de marché. Dieu merci, Rouart avait plus de surface sociale, et le voici sauvé de l'oubli !

Mais qu'importe, après tout ? Quelles que soient les motivations conscientes ou profondes d'un artiste, son mérite n'est pas de laisser un nom enveloppé des fumées éphémères et vaines de la gloire. C'est d'avoir offert à d'autres des instants de contemplation et de bonheur, et de les avoir invités à partager avec lui quelques instants d'éternité.

Lundi 22 octobre 2012

### **Europe frileuse**

Une hirondelle ne fait pas le printemps. Mais on nous mande que, la semaine dernière, la première mésange a fait son apparition à Nancy, ce qui signifie sans aucun doute que les premiers froids vont arriver. Tremblez donc, bonnes gens !

Cet avis ne s'adresse évidemment pas aux Athéniens qui ont « décidé » de renoncer à se chauffer quand viendront les frimas, ni à la foule toujours plus nombreuse des sans logis, qui n'en peuvent mais, ne liront jamais ces lignes, et non d'ailleurs pas droit à la parole : aussi leur présence dans nos rues, plus visible quand vient le soir, ne gêne-t-elle presque plus personne, si l'on excepte les voisins immédiats (à qui M. Valls, dans son quartier de la Bastille, est bien obligé de prêter aide et assistance) et les quelques bénévoles qui tentent de leur porter secours. C'est qu'on s'habitue à tout, comme par exemple à voir femmes et enfants disposer leurs cartons protecteurs pour la nuit sur le bitume. Alors, à la fin, ils doivent bien s'y faire, eux aussi, ce sont des êtres humains, après tout !

Non, il s'adresse aux citoyens ordinaires de nos contrées, à ceux que la misère n'a pas dépouillé de tous leurs droits ni privés de chauffage mais qui, par les temps qui courent, tremblent au moindre courant d'air. Et il est vrai que le fond de l'air est frais : la crise bat son plein, le chômage s'étend, l'Europe croule sous les dettes, l'euro est tant chahuté par les tempêtes financières qu'on se demande si la barque ne va pas sombrer et, comble de misère, en France, un gouvernement indigne s'en prend aux riches, les seuls qui puissent nous donner du travail ! Il est vrai qu'il ne s'agit guère que d'une gesticulation qui rappelle le jeu enfantin

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

d' « *Anatole, fais-moi peur !* ». L'un roule des épaules, fait les gros yeux, et lance des menaces affreuses. Les autres trépignent, crient préventivement qu'on les assassine, sur tous les tons et sur tous les médias : « *Les patrons chantent le blues* » n'est pas le titre le plus effrayant qu'on ait pu lire ces derniers jours dans la presse, mais c'est un des plus drôles. Comment voulez-vous que les braves gens n'angoissent pas ?

Face aux défis de notre temps, on observe deux attitudes. La première est celle des gouvernements, qui ne trouvent de terrain d'entente que dans une politique d'austérité, à la grande perplexité des observateurs étrangers, qui se demandent si les saignées successives ordonnées par nos Diafoirus ne vont pas avoir raison de la bête. Un seul les comprend, c'est Willard Mitt Romney, l'honorable challenger d'Obama, qui fait par ailleurs preuve de tant d'intelligence dans tous les domaines qu'on se prend à regretter pour lui qu'on n'ait pas à élire un président de l'Europe : il y obtiendrait à coup sûr un lot de consolation ! La seconde est celle d'une proportion croissante de l'opinion qui, par un vieux réflexe moutonnier, serre les rangs devant le danger, quitte à se précipiter à la suite de quelque chef providentiel dans l'abîme si personne n'est en mesure de s'y opposer. Ce serait comique si ces moutons n'étaient enragés et ne piétinaient, sur leur passage, tout ce qui peut se trouver de plus faible : moutons noirs et moutons mal blanchis qui viennent, croient-ils, tondre leur herbe. En attendant des jours meilleurs, rêvant à un passé mythique, il en sont réduits à jouer sur les toits à la bataille de Poitiers !

Pourtant l'Europe, qui n'en finit pas plus que ses anciens sujets d'outre-mer de se remettre de la décolonisation et de l'appauvrissement qui en résulte pour elle, n'a dû sa supériorité –

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

transitoire comme toutes choses en ce monde – ni à sa valeur militaire, ni à ce qui différencie ses propres superstitions de celles des autres, mais à son dynamisme, à son ouverture sur le monde et à son goût pour l'innovation technique et l'aventure : à cent lieues du repli frileux sur soi-même !

Lundi 29 octobre 2012

À propos de technique, lu dans le journal *Le Monde* du 24 octobre un article très réjouissant sur ma vieille école, l'E.N.S. de Cachan, devenue centenaire : on y apprend que les E.N.S. de Fontenay et de Saint-Cloud formaient les maîtres du primaire, alors que Vichy les avait spécialisées dans la formation des professeurs de collège et que depuis la libération elles formaient les professeurs des lycées, comme la rue d'Ulm ! Et que Cachan n'est devenue une E.N.S. à part entière qu'en 1985, c'est-à-dire l'année où elle a accédé à la recherche, après avoir retiré de son sigle les deux initiales infamantes – E.T. – pour Enseignement technique !

Dans cet article où l'ancien titre d'E.N.S.E.T. n'est même pas mentionné, on relève pourtant, de la part de quelques professeurs, une défense et illustration du technique et des sciences appliquées : « *Yves Meyer, Prix Gauss 2010 (l'équivalent de la médaille Fields pour les mathématiques appliquées), est l'un d'eux. "L'enseignement technique, reconnaît M. Meyer, cela n'existait même pas à mes yeux quand je suis entré à l'ENS-Ulm, à 18 ans ! Je considérais cela comme indigne de moi. Ce snobisme est passé de mode, Dieu merci. On comprend aujourd'hui l'importance que cela revêt en termes de compétitivité. Et l'on sait que, si l'on ne fait rien, on va couler."* » Que l'on boute hors de cette école ces professeurs mal pensants qui la déshonorent !



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Curieux tout de même qu'à chaque fois qu'il aborde un sujet que l'on connaît, on ne trouve guère, dans ce « journal de référence », que des âneries. Je lis dans *Presseurop* à propos de l'auteur de l'article susmentionné : « *Benoît Floç'h est journaliste pour Le Monde. Spécialiste de l'enseignement et de sujets de société touchant la jeunesse, il écrit souvent pour le mensuel Le Monde de l'Éducation, qui traite de l'éducation à tous les niveaux.* » Dans quelle école de journalisme (école assurément supérieure) Monsieur Benoît Floç'h a-t-il été formé ? qu'y faisait-il ? ou plutôt, car il faut bien que jeunesse se passe, qu'a-t-il appris depuis ?

*Le Monde* participe d'ailleurs de son mieux à la frilosité ambiante : un article récent nous apitoyait sur le sort des internes des hôpitaux, qui travaillent gratis ou pour presque rien, en dépit des responsabilités exercées et d'un bac + 10 ! Que ne leur conseillait-il de quitter papa-maman, ou plutôt de s'en éloigner de 100 ou 200 kms quatre jours par semaine pour répondre aux offres des villes dépourvues de médecins, qui leur proposent en vain un travail bien rétribué, avec en prime un logement décent ?

**Carte postale : Berlin, vue d'ensemble**

Chacun porte en soi une image de chaque ville, connue ou inconnue, même s'il ne dispose pour la construire que de son nom : on connaît l'admirable développement de Marcel Proust dans *Noms de pays : le nom*. Mais il s'agit d'un cas limite, en un temps où nous sommes submergés par les images de toutes natures et de toutes provenances.

Pourtant, Berlin est une des rares villes qui m'étaient opaques, que je n'arrivais pas à me représenter ; des innombrables films, vidéos et photos que j'ai pu en voir ne surnageait dans ma conscience que la fameuse Porte de Brandebourg, qui devait être le premier monument berlinois rencontré lors d'un séjour trop bref. Rencontre bien décevante : une maigre colonnade, surmontée d'un piteux quadrigé (reconstitué) qui ne méritait pas le voyage forcé que Napoléon lui a offert, et flanquée de deux petites imitations maladroites de temples antiques, semblables à des pissotières, ensemble auquel seul un savant éclairage artificiel peut donner un peu de dignité et de poésie. Mais pour y arriver, à partir de l'aéroport tout proche de Berlin-Tegel qui vit ses dernières semaines, nous avons traversé d'immenses avenues, salué sans rancune le lourd monument qui commémore les victoires de Bismarck, et longé le vaste et superbe parc de Tiergarten (210 hectares, le quart du bois de Boulogne au milieu de la ville) dont le nom réveille le premier de vieux souvenirs enfouis d'anciennes lectures, et dont les feuillages dorés sont mis en valeur par le soleil de cette magnifique journée d'automne. Comme on aimerait y flâner et s'y perdre, au risque de rencontrer un de ces sangliers qui, au dire des journalistes, l'infestent et envahissent les beaux quartiers ! Mais le temps ne nous en sera

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

pas accordé.

À droite de la Porte de Brandebourg (du moins quand on aborde celle-ci en venant de l'ouest), on trouve le champ des stèles, mémorial dédié aux victimes de la Shoah, et dû à l'architecte américain Peter Eisenman. Qu'on imagine des alignements de 2 711 stèles noires de même largeur et de même longueur, dont seule la hauteur varie, de 1 cm à 4 mètres. D'abord on est abasourdi par la laideur de cet immense monument funéraire (il est vrai que c'est une loi du genre) et par l'énorme gaspillage qui fait de ces « *Calme[s] bloc[s] ici-bas chu[s] d'un désastre obscur* » une sorte de grosse verrue brune de plus de 19 000 mètres carrés sur le visage de la cité. Puis on se fait la réflexion que cette espèce de cataclysme urbain est en harmonie avec l'horreur qu'il commémore. Mais déjà des enfants et des groupes de jeunes gens s'amuse à escalader les stèles et à sauter hardiment de l'une à l'autre au risque de se rompre le cou. Déjà certaines de ces fausses pierres se lézardent – j'ignore la matière dont elles sont faites, et sais seulement qu'elles sont recouvertes d'une peinture anti-tags apparemment efficace – et je me demande pendant combien de temps un peuple peut battre sa coulpe pour des crimes dont les derniers auteurs et complices sont en train de disparaître. La France éternelle en a commis bien d'autres, selon son génie propre, c'est-à-dire sur une moins grande échelle et surtout de manière moins systématique et préméditée ! Ses derniers exploits coloniaux sont encore tout frais, et pourtant, tout en condamnant l'indigne bras d'honneur des méprisables jumeaux Longuet et Collard, je ne n'éprouve nulle culpabilité, donc nulle repentance pour des crimes que j'ai combattus autant qu'il m'était possible. La repentance qu'on nous demande reviendrait à souscrire à l'idolâtrie nationaliste. N'en déplaise à Michelet, la France n'est

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

pas pour moi une personne dont je serais une cellule, mais un pays dont je suis citoyen, c'est-à-dire des paysages (mouvants), un art de vivre (changeant), une et même plusieurs langues qui bougeront tant qu'elles seront vivantes, une contribution aux sciences et aux arts, une histoire destinée à se fondre dans celle de l'Europe qui elle-même devra se dissoudre dans l'humanité. Mais revenons à Berlin. Sous les stèles, un centre de documentation sur la Shoah voisine avec le bunker de Goebbels. On nous montrera bientôt, à deux cents mètres de là, le parking qui occupe l'emplacement du bunker de Hitler. *Sic transit gloria mundi...* À deux pas du Reichstag, nous verrons bientôt le mémorial des Roms récemment inauguré, un simple jardin entourant un petit bassin circulaire d'eau noire, œuvre admirable de l'artiste israélien Dani Karavan, qui montre qu'on peut trouver mieux pour se recueillir, et à moindres frais. Mais quelle idée de vouloir consacrer un mémorial à chaque catégorie de victimes du nazisme ! Celui des homosexuels, la vidéo d'un baiser échangé par deux hommes, installée dans un édicule de béton à l'orée du Tiergarten, face au champ des stèles, est minable... on parle de le remplacer, ou de remplacer les deux homos par des lesbiennes, je ne sais trop. Ce genre de revanche me paraît relever davantage de la provocation de potaches que de la dénonciation et de la commémoration des souffrances infligées à d'innocentes victimes de la bêtise et de la bestialité nazies.

Mais à deux pas s'élève le Berlin nouveau, symbolisé par la fameuse Postdamerplatz, entièrement détruite par les bombardements en 1945 et entièrement reconstruite après 1990 en un quartier de bureaux dans un espace public qui fut privatisé, chaque concessionnaire imposant son style et... son règlement intérieur. Il paraît que les meilleurs architectes du monde sont

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

accourus pour y rivaliser d'originalité. Le résultat m'a paru plutôt consternant : la petite place n'est plus qu'un vague carrefour bordé d'immeubles dépareillés et sans imagination, à l'exception notable du Sony Center qui réunit sous une toiture impressionnante bureaux, restaurants et cinémas. De l'ancienne partition entre R.D.A. et R.F.A. ne subsiste qu'une trace pieusement conservée : quelques fragments du fameux mur de Berlin, détruit dans l'enthousiasme par l'émeute populaire et couvert de graffitis vengeurs dont les photos et vidéos ont fait le tour du monde. Nous en retrouverons un morceau long de deux kilomètres au bord de la Spree, décoré de façon inégale mais souvent superbe... et de petits échantillons colorés en vente dans un musée. Ce mur m'a surpris par ses dimensions modestes : ce n'est pas, comme je l'imaginais, une fortification, mais une mince barrière de béton haute de moins de quatre mètres marquant la limite à ne pas franchir. Nous avons vu d'autres traces du « Mur de la honte » pieusement conservées : photos d'Allemands de l'Est abattus en essayant de le franchir, entre 1961 et 1990, guérite du mythique *Checkpoint Charlie*, etc. Autre carrefour à peine entrevu, l'Alexanderplatz, rencontrée naguère dans le fameux roman d'Alfred Döblin, ne m'a guère laissé plus de souvenirs que ce livre, car je n'ai pas eu le temps de contempler ce paysage urbain où se côtoient des immeubles d'avant-guerre, ceux du régime communiste et ceux de la reconstruction. Nous l'avons abordée à partir de l'immense Karl Marx Allee bordée d'immeubles caractéristiques de ce qu'on nomme ici « le style Empire... stalinien » et naguère dédiée aux défilés militaires, pour arriver enfin à la fameuse Unter den Linden : difficile de s'y promener ces temps-ci en raison des travaux. Quant aux fameux tilleuls, ils ne font guère d'ombre, étant fort jeunes : il faut bien que la vie se renouvelle ! J'ai cru y reconnaître le décor où le

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

policier déchu de *La Vie des autres* incarné par l'inoubliable Ulrich Mühe distribue des prospectus publicitaires, et même la grande librairie où il achète le livre qui lui rend hommage. Mais il est vrai qu'au cours d'une visite si rapide et aux yeux d'un observateur aussi médiocre, beaucoup de ces grandes voies se ressemblent. Toutefois la Bebelplatz, bordée par les bâtiments de l'université Humboldt, dont les livres firent ici même l'objet du fameux autodafé nazi de 1933, l'opéra (en travaux) et les églises qui ouvrent cette avenue laissent un vif souvenir.

La visite du Quartier des Granges fait évidemment partie des tâches incontournables du touriste consciencieux. Il s'agit d'un triangle de dimensions restreintes face au parc de Monbijou, dont le nom perpétue, comme ceux de la Französische Straße et de la Französischen Kirche qui fait pendant à la Deutsche Dom, l'église allemande, de part et d'autre du Schauspielhaus sur la Gendarmenplatz, le souvenir des huguenots chassés de France par Louis XIV, accueillis à bras ouverts par le grand électeur Frédéric-Guillaume Ier (il en vint 50 000 sur 200 000 exilés), et qui furent pour beaucoup dans l'essor de la ville. Le quartier en question, aujourd'hui classé, est séparé du parc par la Oranienburger Straße, qui se situe elle-même près de la Friedrich Straße, grande artère commerçante au nord de la Bebelplatz. Sur cette grande avenue, où vivaient, comme dans tout le quartier, de nombreuses familles juives, on a reconstruit la grande synagogue, incendiée au cours de la Nuit de Cristal. Le Quartier des Granges est l'un des plus anciens de Berlin, puisque ses rues et ses bâtiments datent des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et qu'il possède la seule église baroque de cette ville, Sainte Sophie. C'est à une histoire singulière qu'il doit d'avoir survécu. Épargné par les bombardements mais presque vidé de ses habitants ce quartier

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

était, au lendemain de la guerre, complètement laissé à l'abandon par la R.D.A. et dans un état de délabrement avancé quand survint la réunification, qui attira des jeunes du monde entier. Artistes et intellectuels y établirent à partir de 1990 leurs squats, multipliant dans ces vieux immeubles cafés, restaurants, théâtres et ateliers « alternatifs » que fréquentèrent Berlinois en fête et touristes. Comme souvent, cette entreprise spontanée périt de son succès : à partir de 1998, les promoteurs s'emparent du quartier, expulsent la bohème, et restaurent les immeubles pour y loger au prix fort une clientèle aisée et branchée : désormais, le Quartier des Granges est l'un des plus chers de la capitale. Il faut dire que le résultat de cette rénovation est remarquable : les cours qui rassemblaient jadis les ateliers de ce quartier industriel et les logements de leurs travailleurs ont retrouvé toute leur fraîcheur et leur diversité, les ateliers faisant place à des galeries d'art et à des appartements luxueux. Certaines de ces cours, plantées d'arbre et reliées entre elles, forment un véritable dédale. Est-ce pour épater le bourgeois, ou parce qu'ils ont mieux résisté à l'assaut ? De rares vestiges de l'épopée « alternative » subsistent : capharnaüm du Tacheles – grand magasin d'Oranienburger Straße, dont la cour est encombrée de toute une ferraille apte à la récupération pour des sculptures, et qui offre bar techno et expositions de toutes sortes – théâtre tzigane non moins miteux, cafés alternatifs décorés de ferrailles de récupération...

Chose vue : une jeune cycliste, à la sortie d'une rue donnant sur la Oranienburger Straße, met pied à terre pour laisser passer quelques voitures, car elle veut tourner à gauche, donc traverser cette voie où l'on circule dans les deux sens. Ce faisant, elle bloque, sans paraître s'en rendre compte, un énorme camion qui, lui, veut tourner à droite. Rêveuse, la blonde enfant ne saisit pas

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

une bonne occasion de traverser, et laisse encore passer trois voitures. Enfin, elle repart. Le camion s'arrête à sa hauteur, le chauffeur se penche au-dessus d'elle à la portière et lui adresse une bordée de reproches bien mérités ou d'injures, ou d'injures et de reproches. Comment savoir, puisqu'il parle allemand ? Pauvre fille : c'est double peine !

Plus à l'ouest, à Charlottenburg, nous attendait une autre curiosité, la résidence d'été de Liezenburg construite au bord de la Spree pour Sophie-Charlotte, fille de l'électeur de Hanovre, sœur du roi d'Angleterre George I<sup>er</sup> et épouse de l'électeur de Brandebourg Frédéric III qui, devenu roi de Prusse en 1701 sous le nom de Frédéric I<sup>er</sup>, et veuf en 1705, rebaptisa ce château baroque qu'il entreprit d'agrandir « Charlottenburg », en mémoire de la défunte. La partie ancienne étant fermée, ce sont les pièces d'apparat que nous avons visitées. Il s'agit en fait d'une reconstitution fidèle mais faite à moindre prix dans les années 1950 du bâtiment original, détruit en 1943 par un bombardement : comme à Weimar, le marbre a été remplacé par du stuc. Telles quelles, la galerie et les pièces en enfilade de pur style rococo, surchargées de dorures d'un effet assez bling-bling, ne manque pas d'allure. On y admire une collection de tableaux de Chardin et de Watteau dont *L'enseigne de Gersaint*, ainsi que des tapisseries des Gobelins, ce que nous avons fait au pas de course, sous la houlette d'une aimable guide hollandaise fort au courant des potins de l'ancienne Cour...

Reste que Berlin, qui revendique le titre de capitale européenne des arts, offre en effet de grandes richesses dans ce domaine. On y reviendra bientôt, après un détour par Postdam.

Lundi 5 novembre 2012



**Carte postale : Postdam**

« *Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire  
Vollige-t-il encore sur tes os décharnés ?* » (Alfred de Musset)

Cette journée est consacrée à Frédéric II (1740-1786), et plus particulièrement à ses palais de Sans-Souci et de Postdam, distants l'un de l'autre de deux kilomètres et reliés par une belle allée que l'humidité du sol, en cette saison, ne nous a malheureusement pas permis de parcourir à pied. De Berlin à Sans-Souci, par la route, on compte moins de trente kilomètres : une simple promenade !

Oui, mais quelle promenade ! À peine sorti de Berlin, on pénètre dans une forêt magnifique, que le soleil d'automne met superbement en valeur. Dire qu'il y a plus de trente ans, Günter Grass (était-ce dans *Le Turbot* ?) se lamentait sur le dépérissement de la forêt allemande, qu'il attribuait à la circulation automobile et aux vapeurs d'essence, contre toute évidence, puisque les arbres de nos villes se portaient, dans une atmosphère beaucoup plus polluée... comme des charmes ! Exemple à méditer : si le discours écologiste a son utilité, il prend souvent des accents millénaristes dont il faut se méfier. Soudain, on devine à travers le rideau de végétation qui s'éclaircit de vastes étendues d'eau : nous entrons dans la région des grands lacs qui bordent la route de part et d'autre. Le plus vaste, à notre droite, est immense, d'un bleu lumineux, et bordé de rives boisées. Nous descendons pour traverser à pied le Pont de Glienicke sur la Havel, surnommé « Pont des espions » parce qu'il fut, à trois reprises, en 1962, 1985 et 1986, au temps des deux Allemagnes entre lesquelles il était l'un des points de passage, le théâtre d'échanges d'un pilote

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

américain, de prisonniers politiques et de quatre agents occidentaux contre des soviétiques. De nombreux films d'espionnage ont, paraît-il, exploité ce décor, entre autres *Saison morte* de Savva Koulich (1968).

« *Passé le pont, les fantômes vinrent à notre rencontre...* ». Pour commencer, ce fut celui de Voltaire, quand nous avons traversé de bonne heure, avant tous les autres visiteurs, la cour de *Schlöss Sanssouci*, cette luxueuse garçonnière d'une dizaine de pièces (dont cinq chambres réservées aux invités) que Frédéric II se fit construire de 1745 à 1747 loin de la Cour, aux portes de Postdam, sur le modèle des palais français de son temps, et qu'il nommait tout simplement Sans-Souci. Quel pouvait bien être, en 1750, l'état d'esprit du vieux et incorrigible courtisan (il a déjà cinquante-six ans, et une réputation européenne), pourtant échaudé par l'expérience des cours de France et de Lorraine, et qui, après son échec en Prusse, n'hésitera pas à signer une lettre à la tsarine : « *le très obéissant ermite de Ferney, enthousiaste de Sa Majesté Impériale Catherine seconde, la première de toutes les femmes, et qui fait honte à tant d'hommes* » ? Était-il ému à l'idée de rencontrer ce roi philosophe qu'il croyait bien connaître pour avoir déjà longuement correspondu avec lui, depuis 1737 ? Ou simplement gonflé de vanité à l'idée que l'attendait celui dont il avait célébré les premiers faits d'armes en l'appelant Frédéric « le Grand » ? Il y a, dans l'histoire, de singulières constantes, comme celle-ci : Voltaire, l'un des prototypes de l'intellectuel français, a constamment fait sa cour à des chefs d'état en qui il a cru voir les incarnations des idées qu'il défendait et leurs meilleurs défenseurs ; ses successeurs, nos contemporains, n'ont cessé de l'imiter, adulant Staline (et plus rarement Hitler), puis Mao, puis Fidel Castro, et de nos jours le très douteux Hugo Chávez ! D'où

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

nous vient ce vice ? Est-ce un héritage de l'Ancien Régime, d'un passé qui ne veut pas passer, ou le contrecoup de l'exécution de Louis XVI, l'expression d'une sorte de remord après le meurtre du père ? Quoi qu'il en soit, Voltaire est un homme de son temps, il a donné en exemple à son jeune admirateur prussien les « grands hommes » qui l'ont précédé, réhabilité Alexandre le Grand dont il célèbre les talents d'organisateur sans rechigner sur sa « gloire », c'est-à-dire ses exploits guerriers, dans une sorte de prescience du personnage de Napoléon. Certes, il met cette gloire en-dessous de celle des philosophes, c'est-à-dire de la sienne, mais enfin elle ne laisse pas de l'éblouir. Et quand il raconte une bataille, dans *Candide*, et écrit que « *la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface* », il y a peut-être dans cette phrase moins d'ironie que de ce mépris d'un grand bourgeois enrichi dans la traite des nègres pour l'humanité ou, du moins, pour tout ce qui, parmi les hommes, diffère de sa très chère personne (ô ces perpétuelles jérémiades sur sa santé !), mépris qu'il exprime en bien d'autres occasions : « *C'est à regret que je parle des juifs : cette nation est, à bien des égards, la plus détestable qui ait jamais souillé la terre* » (*Dictionnaire philosophique portatif*, article *Tolérance*) ou encore : « *Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entre eux et les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des nègres et des négresses transportés dans les pays les plus froids y produisent toujours des animaux de leur espèce...* » (*Essais sur les mœurs, Des différentes races d'hommes*, 1778). On comprend qu'il n'ait pu se passer longtemps de l'amitié du châtelain misanthrope de Sans-Souci, et que les deux compères aient repris leur correspondance, à son initiative, dès 1757 et jusqu'à sa mort en 1778, pour notre plus grand plaisir,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

d'ailleurs, et pour leur plus grand profit. On comprend aussi que notre bourgeoisie ait de loin préféré Voltaire à Rousseau et à Diderot, esprits bien plus profonds et supérieurs, et l'ait placé beaucoup plus haut dans son panthéon littéraire. Au fait, distrait peut-être par ces réflexions, je n'ai pas vu son prétendu fauteuil... « voltaire » que la *Verwaltung der Staatlichen Schlösser und Gärten* a cru devoir offrir à la curiosité des touristes français.

Le second fantôme qui vint à notre rencontre fut celui du frêle petit roi, sous la forme d'un portrait encadré par ceux de ses redoutables géniteurs, le roi Frédéric-Guillaume, espèce d'ogre trop entiché de ses beaux soldats pour vouloir les engager dans une guerre, et sa femme d'apparence non moins redoutable mais qui, comme toutes les ogresses, protégeait ses filles et sauva, dit-on, son aînée en se cramponnant à sa robe, de la fureur de son père qui voulait la passer par la fenêtre à coups de pied parce qu'il la soupçonnait d'avoir aidé son frère dans sa malheureuse tentative de fuite. Pauvre petit prince au cœur de philosophe et à l'âme d'artiste, qui aimait tant la culture et la langue françaises, jouait si bien de la flûte traversière, accompagné au clavecin (on voit encore leurs instruments) par Karl Philipp Emanuel Bach ! Son affreux père, qui le trouvait efféminé, lui infligea un lavage de cerveau si réussi qu'il en fit un misanthrope, un misogynne, un grand administrateur et un guerrier ! Inclignons-nous donc devant ce grand pédagogue ! Mais ne comptez pas sur moi pour vous décrire le site inoubliable de Sans-Souci, entre forêts préservées, percées par un successeur du roi d'une large avenue qui conduit à de fausses ruines, et superbes jardins en terrasses hérissés de guérites en bois où les statues se sont réfugiées pour affronter le rude hiver de cette contrée, ni le moulin à vent dans le style hollandais qui continue à produire sa farine, ni les nombreuses

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

annexes, ni la longue galerie de peintures dont les tableaux, jamais restaurés, ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, si bien qu'on distingue à peine les gracieuses figures de Watteau sous leur verni noirci, ni ce bel écrin rococo, de ce beau *Friderizianisches Rokoko* qui témoigne du goût exquis, bien supérieur à celui de son prédécesseur, le bâtisseur de Charlottenburg, de Frédéric II, ce sybarite qui couchait sur un lit de camp au milieu de ces ors, et mourut sur un fauteuil encore plus inconfortable. Si vous ne connaissez pas Sans-Souci, faites-y une promenade virtuelle\* grâce à Internet et, si vous le pouvez, ne manquez pas d'y aller pour de bon. Mieux vaut, en revanche, ne rien dire du Nouveau Palais et des Communs qui lui font face, espèce de pâtisserie où s'entassent de façon indigeste tous les motifs de l'architecture gréco-romaine, le tout construit après la guerre de Sept Ans par un architecte qui aurait dû économiser, s'il avait voulu acheter une tabatière du roi, bien des années de son salaire d'un thaler par jour : c'était encore trop, et son nom ne mérite pas d'être cité ! Tout se passe comme si, à mesure qu'il s'enfonçait dans la guerre, le roi de Prusse avait régressé de la culture de ses précepteurs huguenots à la rusticité paternelle.

La semaine prochaine, retour à Berlin, nouvelle métropole artistique, non pour décrire ses galeries (que je n'ai pas vues), ses théâtres (une soirée à l'opéra pour toute expérience) ou ses musées (quelques visites trop rapides mais remarquablement conduites) que pour vous faire part, au risque de vous lasser, de quelques réflexions que ce parcours m'a suggérées.

Lundi 12 novembre 2012

---

\* Par exemple : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Palais\\_de\\_Sanssouci](http://fr.wikipedia.org/wiki/Palais_de_Sanssouci)  
<http://www.linternaute.com/voyage/allemande/patrimoine-mondial/parc-et-chateau-de-sans-souci/>

**Carte postale : Berlin, capitale artistique**

Tandis que Paris, Belle au bois dormant, sommeille paisiblement au bord de la Seine, Berlin revendique et mérite sans doute le titre de capitale européenne des arts. Les galeries y prospèrent et, du fait de sa partition pendant la guerre froide, cette ville possède en double tous les équipements culturels dont on peut rêver : quarante-deux théâtres (on dénombre même trois opéras : le Staatsoper avec deux salles, Deutsche Oper et Schiller Theater, et le Neuköllner Oper, sans compter le Staatsballett et le Komische Oper), ateliers et vastes musées, si grands et nombreux qu'on ne sait comment les remplir... Enfin, la capitale allemande dispute à Londres le marché de l'art qui s'est pratiquement retiré de Paris. Tout ce qu'il faudrait en dire excèderait les limites de cette carte postale, aussi m'en tiendrais-je à quelques réflexions que m'ont suggéré une soirée au Schiller Theater, et la visite de la Neue Nationalgalerie.

On donnait ce soir-là *Don Carlo*, de Verdi, au Staatsoper, salle très vaste, sobrement décorée et à l'acoustique irréprochable. Sur une musique aux résonances wagnériennes que l'on a fort reprochées au compositeur, en France, au moment de sa création, mais que le chef d'orchestre, Massimo Zanetti, se plaît à mettre en valeur, se déroule la plus extravagante des intrigues : Don Carlo, fils de Philippe II, éprouve pour la princesse française Elisabeth de Valois un amour partagé, depuis leur première rencontre, alors qu'elle lui était destinée, et cherche désespérément à l'en entretenir, bien qu'elle soit devenue sa belle-mère, le roi la lui ayant « soufflée ». Les intrigues de la volcanique princesse Eboli, maîtresse du roi et amoureuse de don Carlo, et celles du marquis de Posa, qui lui demande d'obtenir de son père la liberté de la

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Flandre, puis de prendre la tête de l'armée flamande, achèvent de compliquer la situation. Peu importe que l'interprète sympathique et ventripotent du rôle principal, le ténor Fabio Sartori, fasse plutôt penser à un moine gourmand (et repu) qu'à un amoureux transi, c'est une des conventions du genre, et sa voix est superbe, comme celles de tous les interprètes et comme l'exécution de l'orchestre. La mise en scène part d'une idée ingénieuse : un décor neutre dans lequel s'ouvrent et disparaissent des portes de dimensions variées, en des endroits inattendus, pour permettre les entrées et les sorties des acteurs, avec pour accessoire principal une grande table entourée de quelques sièges. Quand elle est recouverte d'une nappe, on y dîne fort bourgeoisement, et quand le couvert est enlevé, elle constitue un bureau fort convenable sur lequel Philippe II peut copuler à l'aise avec la princesse Eboli. Comme cette action est fortement stylisée, sa majesté (l'excellente basse René Pape, très digne, qui ressemble à Walt Disney) tourne le dos à sa partenaire et à la salle pour se reboutonner, afin que le plus obtus des spectateurs comprenne (ma voisine, qui n'est jamais allée à l'opéra, proteste à voix très basse). Cet intermède, justifié par le fait que la princesse avouera à la fin de la pièce qu'elle est la maîtresse du roi, est ce que nos collégiens appellent, à la suite de Genette, une prolepse, c'est-à-dire le contraire d'un retour en arrière ou analepse, et n'a pas d'autre justification que de nous rappeler qu'un metteur en scène de génie préside au spectacle. À un autre moment, et pour une raison que j'ignore, ne comprenant pas l'italien, et en l'absence de sur-titres, une nuée de blondes jeunes filles, façon *Couvent des oiseaux* mobilisé dans les *Hitlerjugend*, envahissent la scène et braquent sur nous (spectateurs sans défense de l'orchestre) d'énormes pistolets puis, entourant les chanteurs, les tournent contre eux : horreur, si elles tirent, elles feront un carnage dans leurs propres rangs, puisqu'elles se font

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

face ! Mais elles s'en vont heureusement comme elles sont venues, sans mettre à exécution leurs menaces. À propos d'exécution, le livret nous apprend que, pendant que dans le palais on se livre à de sombres intrigues, on procède dans la cour aux préparatifs de l'autodafé d'hérétiques. C'est pourquoi on a disposé sur le devant de la scène cinq figurants non pas revêtus du san benito et coiffés de l'infamant bonnet pointu, mais nus comme des vers : on sait que les inquisiteurs n'étaient pas moins lubriques que sadiques. Aussi a-t-on choisi des éphèbes et de jeunes nymphes aux formes parfaites : côté cour, une sorte de Vénus callipyge ne laissera voir de sa personne, pendant toute la dernière partie, que le plus beau petit cul du monde. Car les malheureux sont couchés à terre, pieds entravés et bras liés derrière le dos. Au-dessus d'eux pendent des cintres cinq longues cordes terminées par un nœud coulant. Pour marquer les progrès des préparatifs, cinq sinistres agents en civil de la Stasi interviennent de temps en temps : munis de jerrycans, ils arrosent copieusement d'essence leurs victimes ; ils leur posent au cou des sortes de minerves destinées à protéger leurs vertèbres au moment du supplice ; enfin, ils les pendent par les pieds, les corps s'élèvent, chaque policier sort un briquet et l'allume... Hélas, le rideau tombe, nous privant du barbecue annoncé ! Dans la même veine, le Grand Inquisiteur apparaît d'abord sous les traits d'un agent secret de série B, puis endosse une sorte de soutane cardinalice, afin que l'Église ait sa juste part de notre réprobation. Ma voisine, décidément bien naïve, me demande à l'entracte : « Mais quel rapport y a-t-il entre ce qu'on entend et ce qu'on voit ? » Je m'entends lui répondre, sans y réfléchir : « Aucun, ce sont deux univers parallèles ! » Curieusement, cette réponse paraît la satisfaire, mais je me dis que ce spectacle, très allemand, obéit aussi aux conventions qui régissent l'opéra et le théâtre dans le monde entier. Est-ce parce



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

que cinéma et vidéo ont rendu le naturalisme impossible sur scène ? Mais entre réalisme et symbolisme, il y a une infinité de solutions qui permettent de respecter le texte ! Est-ce parce que les textes anciens réfèrent à une idéologie complètement dépassée ? Mais le spectateur moyen est parfaitement capable, avec l'aide des historiens et des critiques, de prendre la distance convenable pour apprécier un film des années 20 ou 30 ou les romans du XVIIe au XIXe siècle, et des textes bien plus anciens ! Décidément, rien n'explique le mépris des textes du théâtre lyrique, ou non, sinon le développement malsain du rôle du metteur en scène, la conquête de la scène par une mafia de petits maîtres qui croient faire preuve de créativité en suivant servilement un nouvel académisme : ils prétendent déconstruire les pièces, alors qu'ils ne font que les souiller de leurs crottes ! J'appelle de mes vœux le directeur de salle assez indépendant et courageux pour reprendre en main, avec sa troupe, la tâche de monter une pièce dans le respect de l'œuvre.

Une visite trop rapide de deux sites nous donnera un aperçu de la richesse des musées de Berlin. Il s'agit en premier lieu de « l'île aux musées » (Museuminsel), quartier proche de la Spree que les rois de Prusse ont consacré aux beaux-arts et que domine le Pergamon, ensemble colossal où sont conservés l'autel de Pergame et des frises gigantesques qui rappellent par leur disposition celle du Parthénon, exposée au British Museum, la porte de Milet et celle d'Ishtar, rapportée de Babylone. De là, on est passé au Neues Museum, vide en grande partie, mais dont on a pu admirer la riche collection égyptienne et, présenté dévotieusement, le buste de Néfertiti, portrait d'une femme au profil grec fascinant, mais d'une authenticité très sujette à caution. Le second site se trouve entre la Postdamer Platz et Tiergarten :

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

nous n'avons, là encore, visité que deux musées : le Forum de la Culture (Kulturforum), construit dans les années 50 et dont nous n'avons pu visiter, faute de temps, que l'admirable collection de peinture, qui retrace toute l'histoire de la peinture occidentale, du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, et tout près, la Neue Nationalgalerie, étonnante cage de verre surmontée d'un vaste toit soutenu de l'extérieur par huit piliers élancés. Le musée se trouve au sous-sol. Sa collection permanente de peintures fait naturellement suite à celle du Kulturforum, présentant ce qui a été sauvé de la barbarie nazie en fait d'art « dégénéré » : expressionnistes du groupe *Die Brücke*, sculptures de Käthe Kollwitz, tableaux cubistes, œuvres du Bauhaus et du surréalisme. Par chance, se tient dans le même musée une exposition temporaire, *Le Ciel partagé (Der geteilte Himmel)*. La collection réunit des œuvres du temps de la guerre froide, de 1945 à 1968, et montre surtout l'étonnante convergence des productions picturales de la R.D.A. (qui pour se démarquer de l'Allemagne nazie laissait, non sans les critiquer, une grande liberté à ses artistes) et celles de la R.F.A. Elles expriment par des voies semblables la même horreur du passé immédiat et la même angoisse face au présent et à l'avenir. Une dernière salle de ce musée donnait quelques exemples d'évolutions plus récentes. L'*art conceptuel* (1965-1975) est l'héritier des *ready-made* de Duchamp, et renonce à la beauté pour lui préférer le concept ; l'Allemande Hanne Darboven et le Polonais Roman Opalka (*Peinture sur la couleur Blanc*, 1963), comme le suisse Raoul Marek et le Français Daniel Buren en sont des représentants. Après que l'on ait longuement représenté les corps torturés, le mouvement du *body art*, issu de l'art conceptuel, s'en prend au corps de l'artiste qu'il torture, le sculptant au rasoir devant un public horrifié (on est alors dans un sous-ensemble de l'*action art*, qui consiste à créer des événements éphémères comme

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

le *happening*) ou qu'il prend pour matière première : on peint avec son sang, son sperme et sa merde. Les dernières toiles présentées semblent marquer un retour à des motifs décoratifs qui ne m'ont paru ni très nouveaux ni très convaincants. Et je suis amené à me demander si l'intuition des lettristes ne serait pas en train de se vérifier : l'art pictural n'aurait-il pas épuisé, au moins provisoirement, toutes ses possibilités ? Les vrais talents ne l'auraient-ils pas déserté depuis quelque temps pour d'autres arts graphiques tels que photo, cinéma, vidéo, B.D., affiche publicitaire ? Dans ce cas, faudra-t-il attendre de profonds bouleversements de notre civilisation, quelque grand cataclysme de même ampleur que la chute de Byzance, pour que la peinture trouve de nouvelles voies ?

Je ne quitterai pas – bien à regret – Berlin et l'Allemagne où mon âge ne me permet guère d'espérer retourner, sans saluer la contribution de nos voisins à l'art le plus ancien, le plus universellement apprécié et pourtant le plus officiellement méprisé de nos élites, à savoir la cuisine. Si la cafétéria du Pergamon est aussi infecte que celles des musées et restaurants d'autoroutes français, celle du Kulturforum est l'égale de nos plus honnêtes cantines. Mais que l'on s'aventure dans de vrais restaurants allemands, et l'on trouvera une nourriture saine, prodigieusement abondante à Berlin, et délicieuse, à des prix sans équivalent chez nous. À bon entendeur, salut !

Lundi 19 novembre 2012

## Géographie

Après ce que j'ai avoué de mes rapports très conflictuels avec la géographie, il peut paraître surprenant que je me risque en ce qui restera largement, pour moi, *Terra incognita*, aussi ce billet sera-t-il fort court. Ce qui m'y autorise est que c'est un domaine où la plupart de mes concitoyens partagent mon incompetence.

C'est ainsi qu'un journaliste, voici deux ou trois semaines, expliquait avec assurance sur France-Culture que les Américains avaient inventé la géographie économique dans les années 1980. Désolé, mais mon manuel de Seconde, dans les années 1950 (hélas !) était entièrement consacré à la « géographie générale ». Elle était divisée en « géographie physique » et « géographie humaine ». On trouvait entre autres, dans la première partie, la théorie de Wegener (1912) sur la dérive des continents, étayée par son auteur de solides arguments. M. Claude Allègre prétend l'avoir inventée pour y avoir ajouté quelques observations : s'il fallait « dégraisser un mammoth », c'est bien par ce personnage gonflé de suffisance qu'il faudrait commencer ! Une bonne part de la « géographie humaine » était consacrée à l'économie mondiale. De 1954 à 1955, le programme de Lettres-Histoire du concours d'entrée à l'E.N.S.E.T. comportait « *Les sources d'énergie* », ce qui demanda un très gros travail aux élèves de prépas et à leurs professeurs d'histoire-géographie (mais pourquoi donc a-t-on marié en France ces deux disciplines, qui exigent la réunion de qualités si différentes que ceux qui les enseignent dans le second degré ne peuvent guère produire que des cours boiteux ?).

Un jour, un père de famille fort attentif au travail de ses enfants s'indignait devant moi : son potache de fils, élève de Troisième,

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

avait eu un cours sur la ville, et en avait retiré notamment deux idées : l'urbanisation développerait le sentiment d'insécurité parmi les citoyens, et l'endettement. À l'appui de ces affirmations, l'élève avançait ses notes de cours, fort elliptiques à la vérité : « 40% des Français vivent dans des zones péri-urbaines avec des inquiétudes d'insécurité, risque d'endettement. ». Était-il possible que les programmes ou les instructions officielles de géographie sèment des idées aussi caricaturales dans les jeunes esprits ? Car le professeur avait auprès des parents la meilleure réputation, et n'aurait jamais procédé de lui-même à de pareilles simplifications. Une rapide enquête m'apprit que la ville était bel et bien au programme des classes de Troisième, dans les termes suivants qui n'ont rien de choquant, à ce qu'il me semble :

<b>Thème 1 – De la ville à l'espace rural, un territoire sous influence urbaine</b>	
<b>CONNAISSANCES</b> <b>Les aires urbaines</b> <i>La très grande majorité des habitants de la France vit dans une aire urbaine. La croissance urbaine s'accompagne de l'étalement spatial des villes (périurbanisation) en lien avec une mobilité accrue des habitants.</i> <b>Les espaces ruraux</b> <i>À la fois espace de vie, de travail et de récréation pour les citoyens comme pour les ruraux, l'espace rural se transforme et connaît des conflits d'usage.</i>	<b>DÉMARCHES</b> <b>Une étude de cas :</b> <i>une grande question d'aménagement urbain.</i> <b>Une étude de cas :</b> <i>un parc naturel national ou régional.</i> <i>Ces deux études débouchent sur une mise en perspective du phénomène d'urbanisation à l'échelle du territoire national en intégrant le rôle des acteurs et les grandes problématiques du développement durable.</i>
<b>CAPACITÉS</b> <b>Localiser et situer</b> <i>les dix premières aires urbaines sur une carte du territoire national.</i> <b>Décrire et expliquer :</b>	

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

- le processus d'étalement urbain, en lien avec les mobilités.
- un conflit d'usage entre différents acteurs.

(BOEN spécial n° 6 du 28 août 2008)

« De la ville à l'espace rural, un territoire sous influence » est l'un des trois thèmes à traiter dans le cadre de la première partie du programme intitulée « Habiter la France ». Le professeur peut donc construire son projet sur la base de **4 à 5 heures environ**.

### **Problématiques**

**Ce thème de la première partie du programme aborde de façon articulée deux questions que la géographie a longtemps abordées séparément : les aires urbaines et les espaces ruraux.** En effet, les évolutions sociales et géographiques ne permettent plus de faire coïncider espace de vie, espace de travail et structures administratives. Globalement, la société française se perçoit comme une société urbaine, c'est pourquoi ville et espace rural sont abordés dans un même thème.

**Cette urbanisation en aires urbaines résulte de la mobilité accrue des Français qui a favorisé un étalement urbain.** Au sein de l'aire urbaine, les déplacements sont nombreux, quotidiens (migrations pendulaires de travail), réguliers (aire de chalandise des commerces) ou occasionnels (déplacements liés à certains loisirs par exemple) manifestés par des axes privilégiés et très fréquentés et des flux. En effet, l'usage de la voiture individuelle constitue un facteur majeur de cette mobilité.

On voit que n'y est même pas mentionnée l'insécurité, bien réelle dans certains quartiers et qui fournit à la droite un thème politique de choix (mais que dire des campagnes dans les périodes troublées de notre histoire et, aujourd'hui, dans tant de pays d'Afrique et d'Amérique du Sud ?) et que l'endettement, qui est fort inégal et résulte de multiples causes, n'apparaît pas non plus. En revanche, ce thème figure en classe de Seconde à propos des mégalofoles du Tiers Monde et de ce qu'il est convenu d'appeler « les banlieues » dans la « Question obligatoire : Villes et développement durable », mais l'instruction du 30 juin 2010 précise fort sagement, entre autres :

« **PIÈGES À ÉVITER DANS LA MISE EN OEUVRE** : – prendre en compte, sans la distance et le recul historique nécessaires, les propos anxigènes sur la crise urbaine, l'insécurité ou la pollution croissante des villes. »

En conclusion, il faut donc exclure toute intention perverse du Ministère de

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

l'Éducation nationale, et laver de tout soupçon le professeur en question qui, soucieux de préparer ses élèves à la suite de leurs études, a peut-être élargi quelque peu son sujet. D'ailleurs, quelques jours après m'avoir confié son inquiétude, le père du gamin m'a dit de lui-même qu'entre ce qui était dit en classe et ce qu'il en subsiste dans des notes maladroites et dans la tête d'un collégien, il peut y avoir un abîme. Jadis, presque tous les parents réfléchissaient ainsi avant d'adresser des reproches au professeur, dont la fonction était respectée. Les temps ont, paraît-il, bien changé !

Lundi 26 novembre 2012

**Page blanche**

*« Qui se sait profond tend vers la clarté ; qui veut le paraître vers l'obscurité ; car la foule tient pour profond tout ce dont elle ne peut voir le fond. »*

(Nietzsche, *Le Gai Savoir*)

Devant toi, la page blanche de l'écran. Contrairement à son ancêtre de papier, elle ne te paraît pas angoissante, sans doute parce qu'elle permet de commencer n'importe comment en écrivant n'importe quoi, ce que tu es précisément en train de faire, puisque le résultat de cette activité (de ce travail ?) est immatériel donc parfaitement malléable : il te sera toujours possible de le corriger, de le tronquer et même de l'effacer sans laisser la moindre trace et sans gâcher autre chose que le temps dont tu disposes. S'il en allait ainsi de la vie, ce serait l'idéal pour tous ceux qui regrettent quelque action, ou quelque abstention qu'ils n'avoueront jamais, c'est-à-dire pour tout le monde. Quant au temps disponible, il est parcimonieusement compté pour les jeunes gens, qui n'ont pas une minute à perdre, mais, à ton âge, illimité.

Tu pourrais, par exemple, entreprendre un compte-rendu de votre dernière visite au Centre Pompidou. Comme il s'agissait d'une exposition nouvelle, avec une affiche susceptible d'attirer les foules – Salvador Dali, dont la dernière rétrospective à Paris eut lieu en 1975 ou 1979, en tous cas de son vivant – vous avez pris la précaution de vous présenter une bonne heure après l'ouverture, munis de la carte magique censée vous épargner une trop longue attente. Mais deux files presque égales s'étaient formées sur le plateau glacial, balayé par le vent. Vous avez eu raison de prendre votre mal en patience : dix minutes plus tard, vous franchissiez la



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

porte du temple, alors qu'il restait cinquante minutes d'attente pour les imprévoyants. Les six étages escaladés avec grâce – il y a des ascenseurs, mais la foule des usagers l'ignore, ou leur préfère la lente montée par l'escalator, avec vue imprenable sur la Place des Martyrs qui grelottent ou transpirent interminablement selon la saison et une partie de Paris – vous avez cru atteindre le but de l'expédition. Las ! Las ! Un haut-parleur annonçait à ce moment précis qu'il vous restait une heure d'attente ! Te voilà bien puni d'avoir passé une partie de ta vie à entraîner élèves et étudiants dans des musées où ils n'avaient jamais mis les pieds ! En ce temps-là, les visiteurs étaient si rares qu'un camarade racontait sans invraisemblance comment il avait perdu son innocence dans la chapelle du mastaba d'Akhetép, au Louvre ; tu revois encore ces vastes salles froides et désespérément désertes des antiquités égyptiennes, qui distillaient l'ennui et que la plupart des rares visiteurs traversaient d'un pas pressé...

On ne va tout de même pas rester plantés dans ce couloir pendant une heure ? Devant nous, une dame attend l'arrivée de l'ascenseur avec sa vieille mère, assise dans une petite voiture. Aurons-nous la place d'y entrer ? La porte s'ouvre, dix à douze personnes sortent ! Au rez-de chaussée, une affiche lumineuse annonce, au premier étage à l'autre bout du hall, deux expositions temporaires : leur visite devrait permettre à la foule des sectateurs de Dali de s'écouler ? Nous commençons par la plus importante, consacrée à Adel Abdessemed : « *Je suis innocent* ». Un gigantesque flûtiste marocain, nu comme au jour de sa naissance qui doit remonter à un demi-siècle, nous accueille, sur notre gauche, debout pour que nous ne perdions rien de son anatomie : le film tourne en boucle. À droite, sur un écran très coloré, un pied chaussé d'une bottine écrase, d'un brusque coup de talon, un

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

superbe citron, en boucle toujours. Passons, malgré cette affiche qui nous avertit que la salle suivante présente « *un spectacle explicitement sexuel* », et qu'il ne faut à aucun prix laisser entrer des enfants. Ma foi, nous avons passé l'âge. Aux murs, deux vieux chromos de facture médiocre, à ce qu'il me semble (à moins qu'il ne s'agisse de pastiches peints par Abdessemed) représentent dans un style très classique des jeunes femmes nues dans un décor champêtre. Que font-elles là ? Il y a aussi une carlingue accidentée d'un avion américain, et une grande sculpture noire, sorte de bas-relief rectangulaire composé d'animaux parmi lesquels on distingue des loups et des lièvres naturalisés et pétrifiés par je ne sais quel procédé : elle s'intitule *Who is afraid of the big bad wolf?*, ne manque pas de force et ressuscite des cauchemars d'enfant. En face, sur un écran, des couples (hétéros) de très beaux jeunes gens, nus, se livrent harmonieusement à leur « *spectacle sexuellement explicite* ». Il s'agit d'une sorte de mime ou de chorégraphie. Avec une note d'humour peut-être involontaire, le film renvoie leur image aux spectateurs qui aperçoivent au dernier plan d'autres voyeurs, debout et immobiles (beaucoup de femmes, me semble-t-il) ; mais eux sont inclus dans l'image. La salle suivante, très vaste, avec de grandes baies ouvertes sur l'extérieur, contient une série de crucifiés sans croix, en fil de fer – de la belle ouvrage – et des carcasses d'auto brûlées semblables à l'œuvre d'art qu'un pyromane fit naguère avec notre petite Peugeot toute neuve ; versons une larme en sa mémoire, et terminons par la contemplation d'une barque chargée de belles poubelles bien rebondies en plastique noir et luisant, soigneusement fermées. Dommage, l'inventaire de leur contenu n'aurait sans doute pas été de moindre intérêt que le reste de l'exposition. Dieu merci, une notice recueillie à la sortie nous apprend que les autos brûlées ont été passées au four : c'est se donner bien de la peine pour peu

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

d'effet ! À la sortie nous attendait une dernière vidéo de piètre qualité et datée de 2008, *Also sprach Allah* (Ainsi parlait Allah), où l'on voit quatre compères jetant au plafond au moyen d'une couverture un cinquième (l'artiste, paraît-il) qui à chaque saut tente d'écrire la phrase titre au plafond, chaque fois qu'il en approche. Le message paraît clair : si Dieu parle, nous sommes dans de bien mauvaises conditions pour recueillir sa parole. Mais j'ai trouvé sur Google un article du Pr. Armin Pfahl-Traughber daté de 2000 et intitulé *Also sprach Nietzsche: « Gott ist tot! »* (Ainsi parlait Nietzsche : « Dieu est mort ») qui m'a conduit à cette citation de *L'Antéchrist* de Nietzsche : « *Je veux inscrire à tous les murs cette accusation éternelle contre le christianisme, partout où il y a des murs, — j'ai des lettres qui rendent voyants même les aveugles... J'appelle le christianisme l'unique grande calamité, l'unique grande perversion intérieure, l'unique grand instinct de haine qui ne trouve pas de moyen assez venimeux, assez clandestin, assez souterrain, assez petit — je l'appelle l'unique et l'immortelle flétrissure de l'humanité...* » (traduction Henri Albert). J'avoue n'avoir pas fait le rapprochement avec le célèbre carton de Goya, *El bulele* (le pantin, 1791) où quatre commères « *burlan* » un pantin, lui font subir le même traitement ; pourtant, je venais de le voir (à Berlin). La notice ajoute encore que « *l'œuvre d'Adel Abdessemed se nourrit des images de l'histoire contemporaine en s'appropriant les forces de la violence et de la destruction. [...] Il est aussi, en dernière instance, porté par la puissance du rêve qui emporte ses images dans un incessant mouvement de transformation.* » Tout s'éclaire, il suffisait d'y penser ! Et de se souvenir de quelques vidéos déjà oubliées mais que ce document me remet en mémoire, et dont il ne serait donc pas honnête de parler ici.

Ne nous arrêtons pas en si bon chemin, et passons à Mircea Cantor, dont l'exposition jouxte la précédente. Ici encore, on est

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

accueilli par une vidéo tournant en boucle, *Wind orchestra*, 2012 : un gamin aligne sur une table, devant lui, des couteaux en position verticale, souffle dessus, ils tombent ; la répétition inlassable de cette très courte séquence fait que le spectateur projette sur l'enfant sa propre exaspération, et qu'il lui trouve un air de plus en plus obstiné et méchant : ici, le passage en boucle est un peu plus qu'un procédé éculé, il crée une signification, un peu comme le citron écrasé d'Abdessemed, mais plus forte, à ce qu'il me semble. Dans la salle suivante, l'espace est principalement occupé par un stable intitulé *Eric Fountain* : trois torsades pendent du haut plafond presque jusqu'à terre ; une étiquette nous apprend qu'elles sont composées d'« *Épingles à nourrice plaquées or 24 carats* » ; de ce patient travail émane une impression de parfaite sérénité. Une vidéo sur grand écran, *Sic transit Gloria Mundi*, 2012 (Ainsi passe la gloire du monde) montre une sorte de « cérémonie secrète » dont la prêtresse, une belle jeune femme revêtue d'une toge, est placée au milieu d'un vaste cercle de figurants drapés comme elle de vêtements antiques et prosternés, le visage caché, la main droite bandée et tendue en avant. Elle dispose lentement une longue mèche qui court de main en main, et l'enflamme. La flamme parcourt le cercle, laissant seulement une faible trace sur chaque main bandée. Le film est accompagné d'une belle musique de percussions. Le titre fournit une clé de lecture pour qui connaît les rites pontificaux, ce qui n'était pas notre cas avant d'avoir lu la notice, aussi me contenterai-je de vous y renvoyer. Pour moi, il y a là comme dans le rituel « *expressément sexuel* » d'Abdessemed, l'expression d'un besoin de spiritualité qui s'exaspère dans les sociétés très matérialistes : le XVIII<sup>e</sup> siècle l'a connu avant nous. Une autre œuvre paraît avoir une signification proche : *Don't judge, Filter, Shoot*, 2012 (la traduction du roumain en anglais paraît fautive, *tamis* ne se dit jamais *filter*) qui présente

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

une grande composition circulaire accrochée à un mur et faite de tamis de deux dimensions, grande et petite, groupés par six. C'est un objet fascinant, et qui invite à la contemplation, mais d'où a surgi pour moi le souvenir d'un grand tamis poussiéreux et vénérable accroché jadis au mur d'une grange : il n'avait plus servi depuis l'époque lointaine où l'on avait renoncé à battre le grain au fléau.

En fin de compte ces deux expositions, complémentaires parce que s'y expriment deux sensibilités opposées, laissent un souvenir fort. Mais je constate que le sujet des œuvres présentées ne peut être perçu sans le secours de la précieuse notice : sans elle, on est réduit à phantasmer. Rien de nouveau sous le soleil, direz-vous, il faut un minimum de culture pour entrer dans les œuvres les plus classiques, et c'est armé d'un minimum de savoir que tu as jadis entraîné des jeunes dans les musées ! Sans doute, mais si nos deux artistes puisent dans la culture contemporaine, ils s'efforcent de choisir des références rares et déroutantes, quand ils ne renvoient pas uniquement à leur univers mental dans ce qu'il a, croient-ils, de plus singulier ? Il en a toujours été ainsi, et il faut simplement admettre que, pour employer une expression à la mode, nous avons changé de paradigme.

Lundi 3 décembre 2012

### **Salvador Dali**

Ayant épuisé les charmes d'Adel Abdessemed et de Mircea Cantor (voir *Page blanche*, p. 192), nous avons tenté de nouveau notre chance pour visiter la grande rétrospective consacrée à Salvador Dali, et la chance nous a cette fois souri : après une très courte attente, nous avons été admis dans le saint des saint ou, si vous préférez, au septième ciel qui se trouve, en l'occurrence, au sixième étage de cette construction extravagante d'un autre âge, celui où l'on ne regardait ni à la dépense d'énergie, ni au coût d'entretien, un meccano digne en tous points du Maître qu'il héberge temporairement.

Disons tout de suite que je n'éprouve ni sympathie ni estime pour l'homme qu'il fut, et qu'André Breton surnomma si joliment et si justement de l'anagramme de son nom, Avida Dollars, ce que prit pour « talisman » celui qui devait déclarer : « *L'Amérique m'a accueilli comme l'enfant prodige et m'a couvert de dollars... L'or m'illumine et les banquiers sont les suprêmes prêtres de la religion dalinienne.* » ! Du moins le pieux Dali – « *Je suis pratiquant, mais je ne suis pas croyant* » – était-il cohérent : adorant le veau d'or, il ne manquait pas de le défendre, et l'on sait qu'en 1942 Buñuel, dénoncé par lui comme membre du parti communiste, dut tout abandonner aux États-Unis où il luttait contre le fascisme pour se réfugier pendant la guerre au Mexique, et que Dali, ami de Federico García Lorca et, paraît-il, très affecté par son assassinat par les franquistes, au point de faire une dépression, a accepté la Grande Croix de l'Ordre d'Isabelle la Catholique des mains de Franco en 1964. Pourtant, il ne manquait pas d'humour, et il fallait qu'André Breton, *Pontifex Maximus* autoproclamé du surréalisme et lui-même passé maître dans la provocation en fût bien dépourvu

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

quand elle le visait pour s'alarmer de sa « fascination » pour Hitler. En fait, son attitude vis-à-vis de cet autre paranoïaque est très proche de celle de Chaplin : le *Great Dictator*, ce *little man*, le fait tout simplement rigoler : « *J'étais fasciné par le dos tendre et dodu d'Hitler toujours si sanglé dans son uniforme. Chaque fois que je commençais à peindre la bretelle de cuir qui, partant de sa ceinture passait sur son épaule opposée, la mollesse de cette chair Hitlérienne comprimée sous la tunique militaire créait en moi un état d'extase gustatif laiteux, nutritif et wagnérien qui faisait violemment battre mon cœur, émotion très rare que je n'éprouvais même pas en faisant l'amour. De plus je considérais Hitler comme un masochiste intégral possédé par l'idée fixe de déclencher une guerre pour la perdre ensuite héroïquement.* » (*Journal d'un génie*). Bien sûr, ce texte date de 1964, mais il reprend les propos tenus devant le tribunal surréaliste le 5 février 1934, et il est bien certain que ce qu'admirait l'esthète n'était pas l'idéologie nazie ou le chef mythique, mais l'étonnante opposition entre l'immensité de la catastrophe qui se préparait et la médiocrité du quidam qui s'apprêtait à la déclencher : le seul de ses tableaux de l'époque sur ce sujet, *L'Énigme de Hitler* (1939), en témoigne, et n'aurait pas plu davantage à son modèle que ses confidences des années 30 : le Führer lui avait donné de puissants frissons en apparaissant dans ses rêves sous la forme d'une femme à la peau blanche comme la neige. Hitler était à ses yeux comme « *une nourrice avec quatre testicules et six prépuces* », « *une sorte de grand metteur en scène d'abomination, un Cecil B. DeMille du massacre et de tuerie* »... « *la succulence de [son] sein percé par une épingle à nourrice symbolise des souvenirs d'enfance* », selon le témoignage de Georges Hugnet cité dans *Libertad!* de Dan Franck, éditions Grasset et Fasquelle, 2004). Et puis ce qui nous intéresse n'est pas le clown pitoyable que le roi d'Espagne, Juan Carlos fit Marquis de Púbol en 1981, mais bien le peintre Salvador Dali.

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Pour en revenir à l'exposition, qui est immense et dont, saturés après une heure de piétinement dans une foule compacte qui rendait difficile ou interminable l'approche des tableaux accrochés – impossible si l'on y arrive de reculer de deux pas pour prendre du champ, il se trouve toujours quelque malotru(e) pour se glisser entre vous et le mur, le nez et le doigt presque collés à la toile – nous avons remis à plus tard la visite de la deuxième grande salle qui la compose. L'accueil est assuré par un petit Dali en position fœtale dans un œuf, et par deux vieilles connaissances, *Un Chien andalou* et *L'Âge d'or*, films qui doivent autant à Buñuel qu'à Salvador Dali, et qui dans le demi-jour de la salle dont ils n'occupent qu'un recoin et le va-et-vient des visiteurs, m'ont paru perdre beaucoup de leur magie. On parcourt ensuite la carrière du peintre dans l'ordre chronologique, accompagné par ses discours ampoulés relayés par plusieurs vidéos. On commence donc par des autoportraits (1921-1923) de diverses manières qui attestent déjà de la maîtrise de l'artiste, ainsi que des portraits de son père et de sa mère, qu'on retrouve dans un film d'amateur plus amateur que nature, ainsi que de sa sœur, et des œuvres fortement marquées par l'influence cubiste (son *Autoportrait cubiste* de 1923 le montre en possession de tous ses moyens), puis vient, en 1929, « L'explosion surréaliste » avec *Le Grand Masturbateur* qui, me semble-t-il, contient déjà à peu près tous les thèmes et toutes les trouvailles qu'il devait reprendre, approfondir et exploiter toute sa vie, et bientôt l'époque de « *la paranoïa critique [qui] se sert du monde extérieur pour faire valoir l'idée obsédante, avec la troublante particularité de rendre valable la réalité de cette idée pour les autres* ». Elle donnera entre autres *L'Âne pourri* (1930) et *L'Explication paranoïa-critique de L'Angelus de Millet* (1934), où il parvint à obtenir du Louvre une expertise pour vérifier une théorie provenant, disait-il, d'une fixation enfantine sur une reproduction de ce tableau affichée



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

dans sa classe : il y voyait un couple infanticide recueilli sur la fosse fraîchement fermée où ils avaient caché le corps de la petite victime, ou bien il voyait l'homme et la femme copulant... canular qui réalisait son programme : « *J'annonce comme proche le moment où, par un processus de caractère paranoïaque et actif de la pensée, il sera possible...de systématiser la confusion et de contribuer au discrédit total du monde de la réalité* » et lui donne l'occasion de fournir à travers des variations sur ce thème quelques preuves supplémentaires de sa dextérité. L'ensemble de cette salle est étourdissant : les qualités de graphiste – Dali se disait (je cite de mémoire) le seul ou le dernier dessinateur du XX<sup>e</sup> siècle – et de coloriste du peintre de Cadaquès sont immenses, et la poésie de ses titres et des textes cités (mais les mauvaises langues prétendent qu'il n'est pas seul à les avoir rédigés), indéniables.

Las de ces merveilles – « *y a l'âge, vous me direz... va l'âge !... c'est entendu* » comme disait Céline, nous sommes donc partis en nous promettant de revenir voir la suite. Tiendrons-nous parole ? En traversant l'autre salle pour gagner la sortie, j'avoue avoir eu l'impression de n'apercevoir que d'innombrables variations sur les mêmes thèmes et, disons-le, les mêmes trucs. Je crains fort que Dali, ait cessé de créer vers l'âge de quarante ans et ait ensuite fabriqué des tableaux, comme il a fabriqué sa folie, pour vendre. Mais voici venir l'hiver... Peut-être que, par quelque journée venteuse de pluie ou de neige...

Lundi 10 décembre 2012

### **Réseautage**

Cherchant « réseaux » sur Internet, j'ai découvert le néologisme qui a remplacé ce mot en titre de cet article. J'en ai trouvé la meilleure définition, sans surprise, s'agissant d'un mot nouveau, sur le site Mediadico.com : « *Néologisme utilisé pour traduire le terme d'origine anglaise networking. Fait de se constituer un réseau de relations et de savoir en tirer partie [sic], notamment dans un but professionnel* », le réseau étant lui-même défini dans la théorie des réseaux comme une « *un ensemble de relations entre éléments, caractérisé par une faible organisation. Les éléments sont reliés par des connexions et ils sont eux-mêmes des nœuds de connexions. Dans la théorie des graphes, on appelle les lignes de connexion des arêtes et les nœuds de connexion des sommets.* » ([gdlyon.pagesperso-orange.fr/076ThéoRéseaux.pdf](http://gdlyon.pagesperso-orange.fr/076ThéoRéseaux.pdf)). Mais on ne vous entretiendra ici ni des réseaux mafieux, qui obtiennent par des voies criminelles le pouvoir par l'argent sale du chantage, des jeux, de la drogue, de la prostitution et des autres formes modernes de l'esclavage, et dont l'Europe s'occupe sérieusement depuis quelques années, avec des fortunes diverses, ni des réseaux d'affaires (« *Beaucoup d'entrepreneurs ont un même état d'esprit et considèrent que le réseau d'affaires est une méthode plus efficace que les efforts dépensés en publicité ou en relations publiques. En effet, cette activité est peu onéreuse et repose davantage sur un engagement personnel que sur l'argent détenu par une entreprise.* » *Wikipedia*), encore que les premiers ne puissent subsister et prospérer que parce qu'ils sont plus ou moins interconnectés aux autres. On s'en tiendra à une variété qui a envahi plus récemment les pages de nos journaux et les conversations, je veux parler des réseaux politiques.

Voilà encore un bien mauvais procès ! De tous temps, les hommes et les femmes, du haut en bas de l'échelle, ont tiré parti

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

de leur position sociale et des relations qu'elle leur assurait pour favoriser leur carrière et celles de leurs enfants, améliorer leurs revenus et leur statut, et en ont fait profiter éventuellement certains de leurs proches, à charge de revanche ! Il ne s'agit souvent, dans les cas dénoncés par la presse que de clientélisme, une pratique érigée en système par les anciens Romains, qui lui ont donné son nom. Voyez ce titre du *Monde* du 12 décembre dernier :

### Île de France : le « système Huchon » Comment le président de région a tissé ses réseaux en multipliant associations et organismes parapublics

et lisez attentivement l'article ; à part cet amusant tableau :

Territoires	Répartition définitive budget primitif 2011	
	Montants (M€)	Ratio/habitant (€)
Seine-Saint-Denis	16,7	31
Essonne	9,69	66,1
Val-d'Oise	9,33	43,0
Yvelines	7,66	70,8
Paris	3,56	29,3
Hauts de Seine	6,96	74,1
Val de Marne	6,98	41,6
Seine et Marne	4,60	33,8
Totaux régionaux (leurs crédits direction régionale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale)	66,5	
Ratio régional		41

*Source : Préfecture de la région Île de France*

qui montre que la population de loin la plus défavorisée de cette région, celle de Seine-Saint-Denis, se voit toujours attribuer la

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

part la plus faible du budget par habitant (après Paris), ce qui n'est que la perpétuation (par distraction ?) d'une vieille injustice, vous ne trouverez rien d'autre que le soin apporté par un responsable régional à sa clientèle, ce que Valérie Pécresse relevait déjà dans le *Journal du Dimanche* du 15 septembre 2012 : « ...les effectifs de la Région ont triplé en quatorze ans : on est passé de 751 fonctionnaires en 1998 à 2.096 en 2012, hors décentralisation et transferts de compétences État-Région. Depuis 2010, 190 postes supplémentaires ont même été créés. Un organigramme officiel montre que le cabinet de Jean-Paul Huchon compte plus de 30 collaborateurs, alors que la loi ne lui en autorise que 26 et qu'un ministre n'en a aujourd'hui que 15. Quant à la masse salariale des collaborateurs des vice-présidents et des présidents de commission, elle a été multipliée par deux en cinq ans pour atteindre 1 million d'euros. Rien ne justifie une telle armée mexicaine de collaborateurs politiques. » Mais si, Madame, et vous ne faites pas votre métier de politicienne depuis dix ans sans avoir appris qu'il faut récompenser les dévouements et consolider les amitiés quand on tient, d'aventure, les cordons de la bourse !

– Soit, mais l'enquête du journal va plus loin : elle montre la prolifération de petits organismes aussi coûteux qu'inutiles : Commission du film, Motif, Arcadi pour la culture, Naturparif, Bruitparif, Ordif, etc. pour l'environnement, 16 agences de développement ou comité d'expansion économique en « concurrence inopportune » avec le chambres de commerce, selon la chambre régionale des comptes ; peut-on dire que M. Huchon, si généreux dispensateur des deniers publics, est encore dans les bornes du clientélisme ?

– Que voulez-vous, il étend son...

– Son réseau ! Mais admettons qu'on soit encore dans le système clientéliste. Voici un exemple fourni par des politiciennes de droite et de gauche, unies par la volonté de faire accéder les

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

femmes à toutes les fonctions qui, en dépit des discours officiels, ne leur sont accordées qu'au compte-gouttes et qui n'ont pas trouvé de meilleur moyen que *"le lancement d'un réseau, parrainé entre autres par les sénatrices Chantal Jouanno (UDI) ou Laurence Rossignol (PS). [...] Les hommes n'ont pas ces difficultés. «Ils construisent leurs réseaux, et le processus s'auto-alimente...» Ils ont les clubs de fumeurs de cigares, les amicales des anciens des grandes écoles, les couloirs de l'Assemblée nationale ou le congrès de l'Association des maires de France, où on ne voit que des costards... «Bref, ces lieux où les femmes ne sont pas», tranche Laurence Rossignol. » (Libération du 6 décembre 2012)."*

Mais les réseaux politiques ne sont pas seulement des clubs, des amicales et des associations. Les politiciens de grande ambition, à défaut de grande valeur, ceux qui nourrissent l'espoir d'obtenir le hochet de la présidence, ce bâton de maréchal de la Cinquième république, tissent des réseaux beaucoup moins voyants et beaucoup plus diversifiés, donc bien plus efficaces, même si la presse ne manque pas de les repérer. Ainsi *Le Nouvel Observateur* du 6 décembre 2012 décrit-il l'action de deux chevilles ouvrières des réseaux de Jean-François Copé, MM. Millot : *«...bombardé directeur délégué de France-Télévisions ! Une fois son carnet d'adresses bien rempli, Millot crée sa société de conseil en communication, Bygmalion, et devient le "M. Ressources" de Copé : ressources humaines, puisqu'il supervise toutes les embauches ; ressources médiatiques, le communicant squattant micros et plateaux sous sa casquette d'"expert" ; voire ressources financières : à l'UMP, il se susurre que les élus locaux candidats aux postes de secrétaires nationaux du parti sont incités à passer des contrats avec Bygmalion... »* et Grégoire Chertok *« l'associé-gérant vedette de chez Rothschild & Cie [...] Chertok est, à lui seul, le plus beau des réseaux de Copé. Il a de la surface, connaît tous les patrons du CAC 40. »* Bien entendu, on n'est pas en reste à gauche, et *L'Expansion* du 18 avril

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

2012 (en pleine campagne électorale) énumérait les principaux nœuds du réseau de François Hollande dans le monde patronal : Jean-Pierre Jouyet (patron de l'Autorité des marchés financiers), Henri de Castries (Axa), Matthieu Pigasse (Lazard), Anne Lauvergeon (ex Areva), Pierre Mongin (RATP), Gérard Mestrallet (GDF Suez), Bernard Spitz (Fédération française des sociétés d'assurances), Pierre Bergé (cofondateur d'Yves Saint Laurent), Denis Kessler (S.C.O.R., réassurances au niveau mondial), et à son état-major André Martinez (ancien directeur au sein du groupe Accor), Jean-Jacques Augier, (ancien patron des taxis G7) et Bernard Cottin (ancien PDG de Numéricable). Que du beau linge, quoi, et on ne s'étonnera pas que le vainqueur ait pu s'offrir une campagne plus coûteuse que celle du petit Nicolas : c'est que, dans les bonnes familles, on sait depuis longtemps quelques bons proverbes comme « *Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier* » et « *Qui veut voyager loin [doit changer de] monture* » !

Le privilège principal de l'heureux gagnant, en notre France éternelle, est de pouvoir dépasser les minables manœuvres du clientélisme et du réseautage et dispenser pour sa seule gloire de généreuses gratifications et pensions. On apprend avec surprise, dans la même semaine, que François Hollande a chargé d'une vague mission de représentation dans le domaine écologique un certain M. Hulot (à quoi sert donc la ministre de l'écologie et tout son personnel ?), que les quinze membres d'une commission de rénovation et de déontologie de la vie publique créée en juillet sont rémunérés de 122 000 à 80 000 euros et qu'il a promis le 9 décembre de créer en 2013 un « observatoire national de la laïcité », chargé notamment de formuler des propositions sur la transmission de la morale publique à l'école ! On comprend que les 48% de Français qui s'estiment pauvres n'aient pas les moyens

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

de s'initier aux subtilités du réseautage, mais comment peuvent-ils tolérer que leurs roitelets électifs gaspillent ainsi, à tour de rôle, les maigres ressources d'un État aux abois qui ne cesse de leur demander de nouveaux sacrifices, au profit de courtisans qui souvent n'ont pas d'autre qualification que de s'être fait connaître et pas d'autre visée que de manger à tous les râteliers ? Louis XIV, au temps de sa splendeur, en a donné l'exemple ? Encore avait-il une bonne raison politique pour le faire – l'abaissement des Grands – alors qu'aujourd'hui on ne songe qu'à renforcer leurs privilèges !

Lundi 17 décembre 2012

Pour qui voudrait en avoir plus, je signale l'adresse du Rapport de la Cour des comptes :

<http://paris-ile-de-france.france3.fr/2012/07/17/la-gestion-des-banlieues-francaises-pose-probleme-selon-la-cour-des-comptes-41239.html>

et (sous réserve, ne l'ayant pas lu) celle du livre :

[www.lafrancedesreseaux.com/](http://www.lafrancedesreseaux.com/)

### **Le temps des laboureurs**

« *Ciz siecles n'est mais que marchiez* » (Rutebeuf)  
(Ce monde n'est plus que marchés)

J'emprunte le titre, l'épigraphe et sa traduction au beau livre de Mathieu Arnoux\* dont j'achève la lecture. Il passionnera ceux qui s'intéressent à l'histoire de la paysannerie en Europe, et je voudrais partager avec tous le plaisir qu'il m'a procuré. Mais vouloir rendre compte en une page d'un ouvrage aussi riche et savant serait outreucidant. Aussi me contenterai-je de noter ici quelque-unes des thèses qu'il avance, une solide documentation à l'appui, et quelques réflexions bien terre à terre, comme il convient à mon caractère et à ma « *petite extrace* ».

En lisant la notice de la quatrième de couverture, on peut se dire en souriant qu'en somme, l'objectif de l'auteur est de montrer que nos paysans, entre l'an mil et le XII<sup>e</sup> siècle, ont appliqué la fameuse formule sarkozyenne : « *Travailler plus pour gagner plus* ». L'enquête porte en effet sur les causes du brusque décollage économique de l'Europe au cours de cette période. J'ajoute que c'est le début d'un mouvement ascensionnel qui n'a cessé qu'avec la première guerre mondiale, si bien que nous vivons depuis une phase inverse de déclin. Constatant que Georges Duby lui-même a dû renoncer à rendre entièrement compte du phénomène, comme il avait d'abord tenté de le faire, par des innovations techniques sommes toutes modestes (attelage plus efficace des chevaux avec le collier d'épaules, moulins à eau, nouvelles pratiques agraires) et que la première hypothèse d'une croissance

\**Le temps des laboureurs* de Mathieu Arnoux, Albin Michel, collection *L'évolution de l'humanité*, 2012



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

démographique qui aurait entraîné défrichements et extension de l'habitat appelle elle-même une explication, il reprend la piste indiquée par DUBY dans *Guerriers et paysans* et dans *Les Trois Ordres* pour « *s'interroger sur la place du travail dans la société féodale* ».

L'enquête s'ouvre donc au chapitre 2 où Mathieu Arnoux rouvre, à la lumière des dernières recherches entreprises à ce sujet, le débat sur les trois ordres : guerriers, clercs et agriculteurs, identifiés dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle comme *belligerantes*, *agricolantes* et *monachi* dans un manuscrit d'Auxerre, et désignés en Angleterre par Ælfric dans sa *Vie des saints*, autour de l'an mil, ainsi que par ses successeurs, sous les noms de *laboratores*, *oratores* et *monachi*. Voici donc venu « le temps des laboureurs » (*laboratores*), terme qu'il ne faut pas entendre au sens du XVII<sup>e</sup> siècle (paysans aisés), mais au sens de travailleurs (de la terre, cela va sans dire à cette époque) et de la reconnaissance de leur dignité : car si les uns défendent la communauté par les armes, les autres le font au moyen de la prière, mais ce sont les troisièmes qui nourrissent tout le monde, au prix de grandes peines. Ce schéma qui, bien sûr, rappelle la structure trinitaire indo-européenne, ou plutôt la fait resurgir dans le domaine social et la replace au premier plan, se substitue donc aux multiples statuts personnels élaborés par le haut moyen âge, et reconnaît une sorte d'égalité – en dignité – aux trois ordres.

Sans qu'on démêle bien, me semble-t-il, qui fut le premier de la poule ou de l'œuf, ce nouveau regard jeté sur les paysans par les clercs coïncide avec un profond mouvement d'émancipation des premiers : c'est en effet le moment où l'esclavage recule au profit du servage, pour ne subsister en Europe, mais jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, que dans la domesticité, et se développer à partir du XVII<sup>e</sup>

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

siècle dans ses colonies afin de répondre aux besoins des planteurs de canne à sucre, de coton et autres plantes exotiques. Mais pour l'instant, la traite des chrétiens est dénoncée vigoureusement (bien entendu, on l'attribue aux juifs !) et progressivement abolie. Ces nouvelles conditions vont permettre aux vilains de reprendre en main leurs destinées. C'est alors qu'apparaît le thème qui sera repris beaucoup plus tard par La Fontaine dans *Perrette et le Pot au lait* : il témoigne du dynamisme nouveau des manants, qui travaillent davantage parce qu'une partie de leur production leur revient désormais, et rêvent de devenir riches (l'héroïne du fabliau compte épouser un noble après avoir assuré sa fortune par de fructueuses affaires), et en même temps il les prévient : jamais il ne sortiront de l'ordre où Dieu les a placés.

C'est que l'attitude de l'Église, et en particulier des moines, est ambivalente. L'auteur montre que contrairement à une idée reçue, Saint Paul et les pères de l'Église ont affirmé la dignité du travail, qui n'apparaît pas une malédiction en soi, bien au contraire : l'image récurrente d'Adam et Ève présentés comme des laboureurs qui, au Paradis terrestre, ont poursuivi selon la volonté divine l'œuvre de la Création, le prouve. Mais l'émancipation relative dont bénéficient les *laboratores* les amène à discuter avec leurs maîtres, et parfois à se révolter. Aussi les moines gardent-ils deux fers au feu, et quand leur bien-être est menacé, ils (se) rappellent la malédiction qui pèse sur le premier couple et sa descendance depuis le péché originel : « *Tu gageras ton pain à la sueur de ton front* » ! Il faut voir comment, rapportant une révolte sévèrement réprimée par le comte Raoul d'Ivry envoyé par le duc de Normandie (on coupa les mains et les pieds des représentants des mutins avant de les renvoyer, selon la chronique d'un

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

clerc bas-normand du nom de Wace, *dans son Roman de Rou* – l'auteur est mort en 1174), un autre clerc, Benoît de Sainte-Maure, redouble de férocité dans *L'Estoire des Ducs de Normandie* (1175) en inventant de nouveaux supplices (crever les yeux, couper le nez, casser les dents, etc.) !

D'autres chapitres, moins innovants, me semble-t-il, font des rappels utiles : la dîme assurait l'entretien du clergé, mais elle fut aussi une manière d'assurance sociale, dans la gestion de laquelle les paysans avaient leur mot à dire et dont ils ne contestèrent jamais que l'assiette. Sa justification par les clercs mérite le détour : s'appuyant sur saint Paul (*Première épître aux Corinthiens*, 3,7), ils expliquent que « *ce n'est pas celui qui plante [...] ni celui qui arrose, mais Dieu qui distribue la croissance* », et que par conséquent le produit de la culture revient à ses représentants sur terre, les gens d'Église ! Il n'empêche que les prêtres des paroisses accumulaient des réserves en prévision des mauvaises récoltes, et distribuaient aux pauvres, et que la Révolution bourgeoise, en abolissant cet impôt (1789), a beaucoup aggravé leur misère, en connaissance de cause, comme le montrent les débats de la Constituante. Aussi subsistera-t-elle dans certains pays comme l'Italie jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Un remarquable chapitre fait, pour terminer, le point sur l'utilisation des moulins à eau au moyen âge. On y apprend que s'ils étaient connus dès l'Antiquité, ils se répandent à travers l'Europe, en commençant par les pays de Loire, bien avant l'époque étudiée, et qu'ils ne seront accaparés par les seigneurs enrichis par le travail de leur serfs que vers le XI<sup>e</sup> siècle, pour devenir « banaux ».

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Et notre épigraphe ? Elle ne vient qu'en page 285, au chapitre *Une économie de marché médiévale* ? Et je ne l'ai retenue que parce qu'elle se prête à bien des contresens, comme le signale Mathieu Arnoux : si l'époque considérée voit aussi un prodigieux développement des marchés, ce n'est pas le signe que l'heure du libéralisme économique a déjà sonné, et que l'on a confié la régulation économique au marché. Les marchés médiévaux sont au contraire sévèrement réglementés, il est interdit de s'y enrichir en vendant plus cher que le « juste prix ». Peut-être reviendra-t-on quelque jour à de si salutaires principes ? Quand se décidera-t-on à interdire aux banques commerciales de s'enrichir par la spéculation ? Une dîme sur leurs bénéfices et ceux de l'industrie pour éradiquer la misère absolue ne serait-elle pas également bienvenue ?

Lundi 24 décembre 2012

### **Apprivoiser Internet**

« *Nous ne faisons que nous entregloser* » (Montaigne, *Essais*, III, 13 – *De l'expérience*)

Il paraît que le copier/coller fait des ravages, du collègue à l'université, et que les enseignants ont bien du mal à démêler dans les copies qui leur sont remises ce qui appartient à leurs élèves ou étudiants de ce qu'ils ont pêché au cours de leurs navigations aventureuses. Il y a sans doute bien là un problème, mais peut-être faudrait-il le poser correctement avant d'en chercher la solution ou de sombrer dans le désespoir.

Il me semble qu'il faut d'abord bien distinguer les niveaux d'enseignement : s'agissant d'un mémoire ou d'une thèse, c'est-à-dire du produit d'une recherche que l'on voudrait personnelle, il est vrai que l'originalité des textes soumis aux examinateurs importe au premier chef, encore que je me sois laissé dire il y a bien longtemps que la plupart des thèses des aspirants dentistes (et médecins ?) ne sont que des compilations, au mieux des synthèses, la recherche se faisant... en bibliothèque, jusqu'à l'arrivée du web qui – c'est après tout sa fonction – facilite bien les choses. Souvent, le remède aux ravages causés par l'utilisation sauvage d'une technologie nouvelle est à chercher en elle-même, et l'on travaille, paraît-il, à l'élaboration de bases de données et de moteurs de recherche qui permettront de détecter les fraudes grossières et courantes qui consistent à signer purement et simplement le produit du travail d'un véritable chercheur, ce qui est du vol. Et si, après tout, une soutenance devant un jury de spécialistes supposés compétents et armés de tels outils est sanctionnée par les félicitations du jury, c'est que le candidat a

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

appris quelque chose à ses examinateurs, même s'il n'a fait que puiser et ordonner des éléments d'information qu'il n'a pas élaborés lui-même, et qu'il a, ce faisant, rempli son contrat, à condition d'avoir bien signalé toutes ses sources.

Le cas d'un élève de collège ou de lycée est bien différent. Je me souviens d'avoir connu l'enfer pendant deux ou trois ans pour avoir été associé, dans la correction d'épreuves d'un concours de recrutement de professeurs de français, à une collègue dont les notes étaient presque toujours diamétralement opposées aux miennes, ce qui aboutissait à des moyennes tiédasses et fort peu discriminantes. C'est que son seul critère était « l'originalité » des copies, l'orthographe, le style, la construction, la cohérence n'ayant aucune importance à ses yeux. J'en étais d'autant plus stupéfait que j'ai très rarement rencontré cette qualité chez nos candidats et chez mes collègues, et qu'elle et moi en sommes absolument dépourvus. Jusqu'au jour où je compris qu'entichée de linguistique, elle récompensait les candidats qui avaient eu la bonne fortune d'employer quelques mots du jargon de cette discipline...

On ne peut s'attendre, *a fortiori*, à trouver beaucoup d'invention et d'originalité de la part d'un potache : que le sujet soit correctement traité, c'est déjà beaucoup. Quand j'essaie de démêler ce qui a fait de moi « un bon élève » en français, je trouve d'abord le bon niveau de langue de mes parents, le goût précoce et immodéré de la lecture que m'a inculqué l'exemple de mon père, et la qualité des cours de la plupart de mes professeurs, dont je suivais passionnément l'enseignement que je mémorisais sans peine. Écrire une composition française, puis une dissertation, consistait pour moi à appliquer rigoureusement des méthodes

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

qu'on m'avait apprises, et à faire appel à mes souvenirs de lecture ou de cours : du copier/coller, en somme ! Et mes correcteurs étaient heureux de retrouver sur mes copies les traces de leur apport.

Il y a tout de même deux grandes nouveautés, avec Internet. La première, et la plus déconcertante pour mes jeunes collègues, est que le professeur n'est plus le seul détenteur et dispensateur du savoir et que ses élèves, souvent plus à l'aise que lui dans le maniement de l'outil informatique, lui renvoient des informations et des formulations venues d'ailleurs, dont il ne connaît pas la source, mais qui apparaissent de manière récurrente dans les copies. La seconde et la plus grave est que la toile regorge de modèles souvent excellents, mais payants pour la plupart, ce qui en interdit l'accès à l'enseignant, de dissertations, d'explications et de commentaires de textes. Pourvu qu'il ait reconnu son sujet, ce qui se fait en un clin d'œil, l'élève peut se contenter de transférer, en deux clics, le devoir demandé sur sa machine et l'imprimer, ou même de plus en plus l'envoyer dans la boîte aux lettres électronique de son maître : il n'aura même pas eu la peine de lire ce qu'il remet. Le seul risque encouru est que d'autres aient choisi le même modèle.

Le remède doit être recherché dans plusieurs directions. Comme on ne peut empêcher que, pour des raisons financières ou personnelles, se multiplient sur la toile des exemples de devoirs en prêt-à-porter (ou copier/coller), on aurait bien tort de se priver de telles sources d'information. On pourrait, par exemple, demander à des élèves un compte rendu oral, en classe, d'un travail de ce genre, avec des consignes strictes comme de ne s'appuyer que sur des notes brèves et non rédigées (ce que, pour

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

ma part, j'ai toujours exigé pour un exposé oral), de bien dégager le plan suivi par l'auteur, ses articulations, son argumentation, etc. de manière à s'assurer que l'intervenant a bien lu et compris le texte qu'il présente. D'autre part, il faut couper à la source cette pratique paresseuse et improductive du copier/coller en ne proposant dissertations, explications et commentaires que dans le cadre de la classe, sous forme de « devoirs sur table », comme on dit (comme si, chez soi, tout le monde n'avait que ses genoux pour écrire), et demander aux lycéens de préparer à domicile des travaux moins stéréotypés.

Une autre voie, que nous avons explorée en équipe il y a vingt ans avec la défunte collection *Approches*, dont j'essaie en ce moment de ressusciter quelques bribes dans la rubrique *Entre lire et expliquer*, consisterait à créer seul(e) ou en équipe, des bases de données modestes, proposant des méthodes de travail et des contenus directement accessibles aux élèves, et trop fragmentaires dans la forme pour que les utilisateurs puissent se tirer d'affaire, dans une explication ou un commentaire, par un simple copier/coller. Les élèves auraient l'obligation de ne pas utiliser d'autres sources, ou d'en donner la référence. Eux-mêmes pourraient être appelés à créer de telles bases ou à participer à leur création, à partir justement de cette documentation foisonnante, inégale et pas toujours très sûre qu'Internet met à leur disposition : apprendre à relever des variantes non prévues par les auteurs dans des citations et à contrôler une information ne serait pas non plus du temps perdu.

On voit que les « *clouds* » d'Internet ne sont pas seulement porteurs d'orages dévastateurs : avec un peu d'imagination, il est possible d'en capter l'énergie et d'en recueillir le contenu fécond.



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Et puis j'observe un phénomène singulier : de nombreux sites sont des lieux où l'on demande de l'aide, et où l'on en reçoit : bien sûr, il arrive que « helenoush » demande « pour demain » qu'on lui fasse son devoir : « je dois faire un sujet d'invention : a la fin de la pièce agnes écrit a arnolphe en lui reprochant son éducation (la pièce c'est l'Ecoles des femmes). Rédigez CETTE LETTRE ! urgent MERCI », mais je relève aussi bon nombre de discussions fort intéressantes sur des sujets littéraires que jadis nous n'abordions jamais, ou presque jamais, entre camarades. Non, décidément, il n'est pas vrai que « tout fout le camp » !

Lundi 31 décembre 2012

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

# INDEX

Noms cités

Thèmes

Oeuvres et publications citées

**INDEX DES NOMS CITÉS**

Abdessemed Adel 192,198  
Adenauer Conrad 109  
Ælfric 209  
Al-Assad Bachar, Hafez 22,126  
Alexandre le Grand 98,180  
Allègre Claude 188  
Angelopoulos Theo 29-30  
Antoine André 85  
Apollinaire Guillaume 22,113  
Ariès Philippe 114  
Aristote 56  
Arnothy Christine 26  
Arnoux Mathieu 208  
Atget Eugène 110  
Ayrault Marc 108,138,150  
Babel Isaac 122  
Bach Johann Sebastian 91,94  
Bach Karl Philipp Emanuel 181  
Baratin Antoine 39  
Baudelaire 110  
Bayrou François 40  
Beaucarnot Jean-Louis 39  
Belvaux Lucas 41  
Benoît de Sainte-Maure 211  
Bergman Ingmar 30  
Bismarck (Otto Eduard Leopold von ) 170  
Blasco Ibáñez Vicente 75  
Boileau-Despréaux (Nicolas, Gilles) 127  
Breivik Anders Behring 61

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Bresson Robert 36  
Breton André 98,198  
Buñuel Luis 198,200  
Buren Daniel 188  
Callas Maria 156  
Cantor Mircea 195,198  
Castro Fidel 179  
Cavalli Francesco 94  
Céline Louis-Ferdinand 140,155,198  
Cervantes Miguel (de) 74  
Cézano Paul 163  
Chalandon Sorj 22  
Chapelain Jean 127  
Chaplin Charles Spencer 199  
Chardin Jean Siméon 176  
Chávez Hugo 179  
Chertok Grégoire 205  
Christie William 142  
Christophe 119  
Churchill Winston 162  
Cicurel 315  
Claras Pierre 240  
Clair Jean 96  
Clarín (Leopoldo Alas, dit) 75  
Claudel Philippe 78  
Clemenceau Georges 32  
Clemessy Nelly 74  
Clinton Hillary 23  
Cohen Albert 123  
Colbert Jean-Baptiste 127  
Collard Gilbert 172

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Copé Jean-François 48,72,205  
Copeau Jacques 85  
Corot Jean-Baptiste 164  
Cotin Charles (l'abbé) 133  
Craig Gordon 85  
Cranach Lucas 91, 93  
Dali Salvador 192,198  
Darboven Hanne 188  
David Jacques-Louis 96  
Debray Régis 28  
Debussy Claude 34  
Decoin Didier 41  
Degas Edgar 164  
de Gaulle Charles 70,109  
Delecroix Vincent 156  
Delbée Anne 87  
Demetrian Serge 251  
Diderot Denis 34  
Döblin Alfred 173  
Donath Ludwig 94  
Druon Maurice 25  
Duby Georges 164,208  
Duchamp Marcel 113,188  
Duclos Jacques 31  
Dullin Charles 86  
Eco Umberto 163  
Eisenman Peter 171  
Eisenstein Serguei Mikailovitch 124  
Fabius Laurent 39,109  
Fellini Federico 29  
Fielding Henry 75

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Finkielkraut Alain 96  
Floc'h Benoît 169  
France Anatole 107  
Franco Francisco 198  
Freud Sigmund 32  
Gabriel (archange) 89  
Galilée 131  
Gallimard 139  
Ganz Bruno 30  
Gédéon 89  
Genette Gérard 184  
Girard Jean 165  
Gould Glenn 157  
Goebbels Joseph 47,172  
Goethe Johann Wolfgang 90,93  
Goldsmith Oliver 75  
Gorce Xavier 107  
Gorki Maxime 122  
Grass Günter 178  
Guéant Claude 21 137  
Guillot Claire 112  
Haendel Georg Friedrich 87,94  
Hanovre (Sophie-Charlotte de) 176  
Hassan II 142  
Havio Maurice 314  
Henri IV 117  
Hitler Adolf 47,59,172,179,199  
Hohenzollern Frédéric Ier de Prusse 176  
Hohenzollern Frédéric-Guillaume Ier 174,181  
Hohenzollern Frédéric II 178  
Hollande François 39,40,48,54,72,137,153,162,206

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Hollande Thomas 70  
Hortefeux Brice 137  
Huchon Jean-Paul 203  
Hugo Victor 31,114,158,164  
Hulot Nicolas 206  
Ibsen Henrik 88  
Isabel II d'Espagne 76  
Ivry ( comte Raoul d') 210  
Jacobs René 87  
Jaroussky Philippe 94  
Jeanrenaud Cécile 92  
Joly Eva 39,50  
Jordan Philippe 34  
Jouanno Chantal 205  
Jouvet Louis 86  
Juan Carlos I<sup>er</sup> 199  
Jusseume Lucien 36  
Karavan Dani 172  
Kellerman Jonathan 78  
Klépinine Dimitri 69  
Kollwitz Käthe 187  
Koopman Ton 94  
Labully Pierre 39  
La Fontaine Jean (de) 31,210  
Lan Lan 157  
Le Pen Marine 31,40,48  
Lemieux Marie-Nicole 94  
Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, dit) 55,123  
Lévi-Strauss Claude 8  
Lévy Bernard-Henri 159  
Liszt Franz 90



## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Longuet Gérard 172  
Lorca Federico García 198  
Louis XIV 129,174,207  
Louis XVI 46,180  
Lully Jean-Baptiste 158  
Machaut Guillaume (de) 94  
Maeterlinck Maurice 35  
Magne Émile 127  
Mahatir Moamad 16  
Mahomet 25  
Man Ray 112  
Mao Zedong 179  
Marek Raoul 188  
Marty Laurent 85  
Marx William 55  
Marx Karl 55  
Mattéi Jean-François 96  
Maupassant Guy (de) 74  
Mazarin Jules 131  
Mélanchon Jean-Luc 40,47  
Mendelssohn Felix 90,92  
Merkel Angela 21,162  
Michelet Jules 172  
Miels Dorothée 94  
Millet Jean-François 139,164  
Millot Bastien 205  
Mitterrand François 51  
Molière (Jean-Baptiste Poquelin) 84,127  
Monaco (prince de) 45  
Monnet Jean 109  
Montalvo José 142

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Monteverdi Claudio 94  
Moscovici Pierre 136  
Mozart Amadeus 158  
Mühe Ulrich 174  
Musset Alfred (de) 178  
Napoléon 47,90,95,170,180  
Nietzsche Friedrich 192  
Obama Barack 167  
Opalka Roman 188  
Palestrina Giovanni Pierluigi (da) 94  
Pape René 184  
Pardo Bazán Emilia 74  
Parisot Laurence 139  
Parmeggiani Frida 35  
Pascal Blaise 6  
Pécresse Valérie 204  
Péguy Charles 98  
Pérez Galdós Benito 75  
Pergaud Louis 119  
Pernoo Jérôme 157  
Philidor André Danican 157  
Pilenko Élisabeth 69  
Pinault François 164  
Polyclète 97  
Proust Marcel 34,165,170  
Pure Michel (abbé de) 127,132  
Quignard Pascal 157  
Racine Jean 88,156  
Rameau Jean Philippe 34,78,142,155  
Richelieu (Alphonse-Louis du Plessis de) 129  
Richelieu (Armand Jean du Plessis) 127

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Romney Willard Mitt 167  
Ronsard Pierre (de) 163  
Rossignol Laurence 205  
Rotschild 164  
Rouart Stanislas-Henri 164  
Roulier Simone 49  
Rousseau Jean-Jacques 181  
Roux Pierre-Guillaume (de) 140  
Royal Ségolène 71  
Rubinstein Artur 157  
Saint-Simon (duc de) 45  
Sallenave Danièle (de l'Académie française) 25-28  
Samain Albert 114  
Sand George 74  
Santaki Rachid 141  
Sarkozy Nicolas 15,21,34,39,40,42,48,54,71,72,162  
Sartorio Antonio 94  
Sartre Jean-Paul 86  
Saxe-Weimar (Ernst August, Maria Pawlowa) 90  
Schiller Friedrich (von) 91,93  
Schmitt Éric-Emmanuel 59  
Schuman Robert 109  
Schumann Robert 94  
Scudéry Madeleine (de) 132  
Ségur (comtesse de) 119  
Selig Franz Joseph 35  
Shakespeare William 88  
Siffer Roxane 35  
Spengler Frank 139  
Staline Joseph 55,124,179  
Stanislavski Constantin 85

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Sterne Laurence 75  
Strozzi Piero 94  
Teilhard de Chardin 25  
Tesson Philippe 71  
Thibaudet Louis 165  
Thorez Maurice 31  
Tlass Manaf 126  
Trocmé Daniel 69  
Trudeau Pierre Elliott 149  
Tsallagova Elena 35  
Tsipras Alexis 73  
Valéry Paul 79  
Vallaud-Belkacem Najat 101  
Valls Manuel 137,166  
Verne Jules 8,11  
Voltaire 179  
Wace 211  
Wagner Richard 35,155  
Watteau Jean Antoine 176,182  
Wegener Alfred 188  
Wilson Robert 34  
Wiremu Kingi 8  
Yourcenar Marguerite 155  
Zaraderun Marlène 96  
Zola Émile 35,74



**INDEX THÉMATIQUE**

Animaux 11  
Art 96,163,183,192  
Cinéma 29-30  
Cartes postales 89,92,170,178,183  
Colonisation 8,16  
Culte des morts 104  
Culture 25, 290  
École 19,25,51,152,213  
Élections 21,31,39,70  
Enfance 114,117  
Géographie 188  
Gouvernance 16,107,136,202  
Histoire 43,159,208  
Information 49  
Intolérance 149  
Littérature 55,59,74,78,122,127,132,141  
Musique 155  
Opéra 34,84,155  
Peinture 192,198  
Photographie 110  
Presse 14  
Psychanalyse 32  
Racisme 43  
*Realpolitik* 22  
Revenants 81  
Révolutions 122  
Roms 136  
Shoah 66

## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

Société 100,136,146,166

Théâtre 84

Vœux 5



**INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES**

Œuvres

- Andromaque* (Racine, 1667) 156  
*Avant de vous quitter* (Basile Montfort) 5  
*Bécassine* (Émile-Joseph-Porphyre Pinchon, Hachette, 1905) 119  
*Bible* 44  
*Chanter, Reprendre la parole* (Vincent Delecroix, Flammarion, 2012)  
*Contes de ma mère l'Oye* (Charles Perrault, 1697) 97  
*Des Chiffres et des litres* (Rachid Santaki, Moisson Rouge, 2012) 141  
*Dictionnaire philosophique portatif* (Voltaire, 1764, GF) 180  
*Éloge littéraire d'Anders Breivik* (Richard Millet, 2012) 139  
*Épigone, Histoire du siècle futur* (Abbé de Pure, 1659) 130  
*Épître aux Corinthiens, 1, 3, 7* (Saint Paul) 211  
*Essais sur les mœurs* (Voltaire, 1769, Garnier) 180  
*Est-ce ainsi que les femmes meurent ?* (Didier Decoin) 41  
*Histoire des Justes en France* (Patrick Cabanel, Armand Colin, avril 2012) 68  
*Hubris, La fabrique du monstre dans l'art moderne* (Jean Clair, Gallimard, 2012) 96  
*Idées des spectacles anciens et nouveaux* (A. de Pure, 1656) 129  
*La famille Fenouillard* (Christophe, Armand Colin, 1893) 119  
*La fine galanterie du temps* (Faure, 1661) 130  
*La Chanson du Mal-Aimé* (Guillaume Apollinaire, Alcools, 1913) 22  
*La Galerie des portraits* (Mlle de Montpensier, 1658-1659) 130  
*La Guerre des boutons* (Louis Pergaud, 1912) 119  
*La Haine de la musique* (Pascal Quignard, Calmann-Lévy, 1996) 157  
*La Part de l'Autre* (Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel 2001) 59  
*La Patience de Némésis* (Marlène Zaraderun, Éditions de la transpa-

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

- rence, 2009) 96
- La Prétieuse ou le mystère des ruelles* (abbé de Pure, 1656) 127,128,132
- La Princesse de Clèves* (Mme de La Fayette, 1678) 34
- Lazarillo de Tormes* (Anonyme, 1554) 74
- Le Berceau* (Albert Samain, 1901) 114
- Le Cantique des cantiques* (vers 450-430 ?) 89
- Le Capitaine Fracasse* (Théophile Gautier, 1863) 75
- Le Château d'Ulloa* (Emilia Pardo Bazán, 1886-1887) 74
- Le Gai Savoir (Friedrich Nietzsche, 1882) 192
- Le Manifeste du Parti communiste, La Guerre civile en France, La Sainte Famille, Le Capital* (Karl Marx) 55
- L'Émigrant de Landor Road* (Guil. Apollinaire, *Alcools*, 1904) 22
- Libertaa !* (Dan Franck, éditions Grasset et Fasquelle, 2004) 199
- Le Quai de Ouistreham* (Florence Aubenas, L'Olivier, 2010) 136
- Le Rameau brisé* (Jonathan Kellerman, Points Policiers, 1985) 78
- Le Rapport de Brodeck* (Philippe Claudel, Stock, 2007) 78
- Le Roman de Rou et des ducs de Normandie* (Wace, 1174) 211
- Le Sens de la démesure : Hubris et Dikè* (Jean-François Mattéi, Sulliver, 2009) 96
- L'Estoire des Ducs de Normandie* (Benoît de Sainte-Maure (1175) 211
- Le temps des laboureurs* (Mathieu Arnoux, Albin Michel, collection *L'évolution de l'humanité*, 2012) 208
- Le Tombeau d'Œdipe* (William Marx, Éditions de Minuit, 2012) 55
- Le Turbot* (Der Butt, Günter Grass, 1977, Point-Seuil) 178
- Les Enfants du capitaine Grant* (Jules Verne, 1868) 8
- Les Femmes savantes* (Molière, 1672) 86
- Les Mouches* (Sartre, Gallimard, 1943) 86
- Les Précieuses ridicules* (Molière, 1659) 128
- Les Races humaines* (Louis Figuier, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1872) 8
- Les Résistances juives pendant l'Occupation* (Georges Loinger et Sabine



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

- Zeitoun, Albin Michel, 2010) 66  
*Léon Ichbiah, matricule 173293* (Léon Ichbiah, Le Témoin gaulois) 5  
*Mangeclous* (Albert Cohen, Gallimard, 1938) 122  
*Monsieur Teste* (Paul Valéry, tome II, collection Pléiade, 1929) 79  
*Nadja* (André Breton, Gallimard, 1928) 98  
*Novelas ejemplares* (Miguel de Cervantes, 1613) 74  
*Œuvres complètes* (Isaac Babel, *Le Bruit du temps*, 2012) 122  
*Ostorius* (abbé de Pure, 1659) 130  
*Pensées* (Pascal Blaise, 1669) 6  
*Phèdre* (Racine, 1677) 87  
*Tartuffe* (Molière, 1664) 87  
*Vie des saints* (Ælfric) 209



## **Le Témoin Gaulois** – Au Fil des jours II

### Presse

*Charlie-Hebdo* 150

*France Culture* 25, 41,96

*Journal du Dimanche* 204

*Le Canard enchaîné* 150

*Le Figaro* 15

*L'Expansion* 206

*Le Monde* 14,16,22,30-31,168,203

*Le Nouvel Observateur* 205

*Le Petit Bleu de Lot-et-Garonne* 108

*Le Point* 160

*Les Inrockuptibles* 79

*Libération* 22

**Marianne** 25

*Wikipedia* 25,84



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

### Internet

<http://www.ebooksgratuits.com/>  
<http://www.resmusica.com>  
<http://www.Slate.fr>  
<http://www.mediadico.com>  
[http://tempsreel.nouvelobs.com/abc-lettres/genere\\_modele\\_rtf.php](http://tempsreel.nouvelobs.com/abc-lettres/genere_modele_rtf.php)  
<http://www.diploweb.com/UE-Nationalismes-regionaux-vers.html>  
[http://www.huffingtonpost.fr/2012/04/27/extreme-droite-europe-nationalisme-politique\\_n\\_1458850.html](http://www.huffingtonpost.fr/2012/04/27/extreme-droite-europe-nationalisme-politique_n_1458850.html)  
[http://www.nytimes.com/2013/06/10/opinion/the-ghosts-of-europe-past.html?](http://www.nytimes.com/2013/06/10/opinion/the-ghosts-of-europe-past.html?nl=todaysheadlines&emc=edit_th_20130610&r=0)  
[nl=todaysheadlines&emc=edit\\_th\\_20130610&r=0](http://www.quickikiwiki.com/fr/Euroscpticisme)  
<http://www.quickikiwiki.com/fr/Euroscpticisme>  
[http://www.trianglerouge.be/pdf/extreme\\_droite\\_Monde.pdf](http://www.trianglerouge.be/pdf/extreme_droite_Monde.pdf)  
<http://www.alsyete.com/>  
<http://www.cetaitautemps.e-monsite.com/pages/autour-d-esther-angel/famille-abouav-valero.html>  
[http://www.inegalites.fr/spip.php?article1544&id\\_mot=42](http://www.inegalites.fr/spip.php?article1544&id_mot=42)  
[http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/07/04/les-migrants-pourraient-toucher-leur-retraite-au-pays\\_3441625\\_3224.html](http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/07/04/les-migrants-pourraient-toucher-leur-retraite-au-pays_3441625_3224.html)  
[http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/07/04/les-chibanias-nouveaux-visages-de-la-vieillesse-immigree\\_3441624\\_3224.html](http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/07/04/les-chibanias-nouveaux-visages-de-la-vieillesse-immigree_3441624_3224.html)  
<http://sijecrivais.typepad.fr/blog/actualité-littéraire/>  
[http://barthelemygrinoarchitectes.eu/en/project\\_types/3/projets/61#1](http://barthelemygrinoarchitectes.eu/en/project_types/3/projets/61#1)

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

### Gravure

*Carte de Tendre* (1654) 130

*Carte du Royaume des Précieuses* (Maulévrier, 1654) 130

### Peinture

Autoportrait cubiste (Salvador Dali, 1923) 200

L'Âne pourri (Salvador Dali, 1930) 200

L'Angelus de Millet (Salvador Dali, 1934) 200

Le Grand Masturbateur (Salvador Dali, 1929) 200

L'Énigme de Hitler (Salvador Dali, 1939) 199

### Sculpture

Polyclète 97

*Who is afraid of the big bad wolf ?* (Adel Abdessemed) 200

*Don't judge, Filter, Shoot, 2012* (Mircea Cantor) 196

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

Photographie

Films et vidéos

- Also sprach Allah – Je suis innocent* (Adel Abdessemed) 193  
*Eric Fountain* (Mircea Cantor) 196  
*La Vie des autres* (Florian Henckel von Donnersmarck) 174  
*L'Âge d'or* (Buñuel et Dalí) 200  
*L'Éternité et un jour* (Theo Angelopoulos) 29-30  
*L'Innocence des musulmans* (Sam Bacile) 149  
*Saison morte* (Savva Koulich) 178  
*Sic transit Gloria Mundi*, 2012 (Mircea Cantor) 196  
*38 Témoins* (Lucas Belvaux) 41  
*The Simpsons* 264  
*Un Chien andalou* (Buñuel et Dalí) 200  
*Wadjda*, 2012, (Haifaa Al Mansour) 257  
*Wind orchestra*, 2012 (Mircea Cantor) 196

## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

### Musique

*La Chevauchée des Walkyries* (Richard Wagner) 155

*Le Bourgeois gentilhomme* de Lully 158

*Les Indes galantes* (Rameau) 34

*Les Paladins* (Rameau) 142

*Marche Turque* (3<sup>ème</sup> mouvement, dit « *Alla Turca* » de la *Mascarade du Roy de la Chine* (Philidor) pour les *Divertissements du Roy* 158

*Orlando furioso* (Haendel) 87

*Pelléas et Mélisande* (Debussy) 34



# TABLE DES MATIÈRES



## Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II

### AVERTISSEMENT

ANNÉE 2012

<u>Nouvel An</u> (Lundi 2 janvier 2012)	5
<u>Maoris</u> (Lundi 9 janvier 2012)	8
<u>Square des Batignolles</u> (Lundi 16 janvier 2012)	11
<u>Adieu au Monde</u> (Lundi 23 janvier 2012)	14
<u>Réflexions sur un miroir malaisien</u> (Lundi 30 janvier 2012)	16
<u>Mineurs</u> (Lundi 6 février 2012)	19
<u>De père en fils</u> (Lundi 13 février 2012)	22
<u>De la « haute culture »</u> (Lundi 20 février 2012)	25
<u>L'Éternité et un jour</u> (Mardi 21 février 2012)	29
<u>Œdipe</u> (Lundi 27 février 2012)	32
<u>En passant par là...</u> (Lundi 5 mars 2012)	34
<u>Battons la campagne !</u> (Lundi 12 mars 2012)	39
<u>Guérir du racisme</u> (Lundi 19 mars 2012)	43
<u>La Patrie est en danger</u> (Jeudi 22 mars 2012)	47
<u>Entracte (Lundi 2 avril 2012)</u>	49
<u>Encore des chiffres</u> (Lundi 9 avril 2012)	51
<u>En lisant Marx</u> (Lundi 16 avril 2012)	55
<u>Uchronie</u> (Lundi 23 avril 2012)	59
<u>Hypocrisies</u> (Lundi 30 avril 2012)	63
<u>Justes parmi les nations</u> (Lundi 7 mai 2012)	66
<u>Présidentielles</u> (Jeudi 10 mai 2012)	70
<u>Le Château d'Ulloa</u> (Lundi 14 mai 2012)	74
<u>Lectures de vacances</u> (Mardi 22 mai 2012)	78
<u>Ceci n'est pas un conte</u> (Mardi 29 mai 2012)	81
<u>Pour un théâtre sans metteur en scène</u> (Lundi 4 juin 2012)	84
<u>Carte postale : Weimar</u> (Mercredi 13 juin 2012)	89
<u>Carte postale : Leipzig</u> (Lundi 18 juin 2012)	92



## **Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours II**

<a href="#"><u>L'Esprit de système</u></a> (Lundi 25 juin 2012)	96
<a href="#"><u>Ordre moral</u></a> (Lundi 2 juillet 2012)	100
<a href="#"><u>Les Vivants et les morts</u></a> (Lundi 9 juillet 2012)	104
<a href="#"><u>Pingouins</u></a> (Lundi 16 juillet 2012)	107
<a href="#"><u>Atget</u></a> (Lundi 23 juillet 2012)	110
<a href="#"><u>Magie de l'enfance I</u></a> (Lundi 30 juillet 2012)	114
<a href="#"><u>Magie de l'enfance II</u></a> (Lundi 6 août 2012)	117
<a href="#"><u>En lisant Babel</u></a> (Lundi 13 août 2012)	121
<a href="#"><u>L'abbé de Pure</u></a> (Lundi 20 août 2012)	127
<a href="#"><u>La Prétieuse</u></a> (Lundi 27 août 2012)	132
<a href="#"><u>Dérives</u></a> (Lundi 3 septembre 2012)	136
<a href="#"><u>Allégeances</u></a> (Lundi 10 septembre 2012)	141
<a href="#"><u>Papillon de nuit</u></a> (Lundi 17 septembre 2012)	146
<a href="#"><u>Les Boutefeux</u></a> (Lundi 24 septembre 2012)	149
<a href="#"><u>Réindustrialisation</u></a> (Lundi 1 <sup>er</sup> octobre 2012)	152
<a href="#"><u>Musique et Médias</u></a> (Lundi 8 octobre 2012)	155
<a href="#"><u>Des leçons de l'histoire</u></a> (Lundi 15 octobre 2012)	159
<a href="#"><u>De l'immortalité</u></a> (Lundi 22 octobre 2012)	163
<a href="#"><u>Europe frileuse</u></a> (Lundi 29 octobre 2012)	166
<a href="#"><u>Carte postale : Berlin, vue d'ensemble</u></a> (Lundi 5/11/2012)	170
<a href="#"><u>Carte postale : Postdam</u></a> (Lundi 12 novembre 2012)	177
<a href="#"><u>Carte postale : une capitale artistique</u></a> (Lundi 19/11/2012)	182
<a href="#"><u>Géographie</u></a> (Lundi 26 novembre 2012)	188
<a href="#"><u>Page blanche</u></a> (Lundi 3 décembre 2012)	192
<a href="#"><u>Salvador Dali</u></a> (Lundi 10 décembre 2012)	198
<a href="#"><u>Réseautage</u></a> ( <i>Lundi 17 décembre 2012</i> )	202
<a href="#"><u>Le temps des travailleurs</u></a> ( <i>Lundi 24 décembre 2012</i> )	207
<a href="#"><u>Apprivoiser Internet</u></a> ( <i>Lundi 31 décembre 2012</i> )	213

